

1897

Abrikosova

L'Hystérie

aux

XVIIe et XVIIIe Siècles

L'HYSTÉRIE

AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

(ÉTUDE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE)

PAR

Mme G. ABRICOSSOFF

Docteur en médecine de la Faculté de Paris.

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1897

Hommage
de l'auteur.
Paris le 6
1897.

L'HYSTÉRIE

AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

(ÉTUDE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE)

IMPRIMERIE LEMALE ET Cie, HAVRE

L'HYSTÉRIE

AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES

(ÉTUDE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE)

PAR

Mme G. ABRICOSSOFF
Docteur en médecine de la Faculté de Paris.

PARIS
G. STEINHEIL, ÉDITEUR
2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2
1897

A LA MÉMOIRE DE MON ILLUSTRE MAITRE

J.-M. CHARCOT

A MON FRÈRE NICOLAS ABRICOSSOFF

L'HYSTÉRIE
AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES
(ÉTUDE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE)

INTRODUCTION

Ce travail peut passer d'abord pour une œuvre de pure compilation, et en effet nous n'apportons aucun document nouveau dans l'étude si complexe de l'hystérie.

Mais il nous a semblé que l'histoire méthodique et minutieuse de cette maladie, avec la description des phases par lesquelles ont passé les connaissances médicales, n'était pas sans quelque utilité. Nous nous sommes donc attaché à lire dans les ouvrages originaux du dix-septième et du dix-huitième siècle tout ce qui se rapporte à l'hystérie et nous avons essayé d'en présenter l'exposé fidèle, nous effaçant pour ainsi dire devant l'auteur dont nous rapportions l'opinion.

Il se trouve ainsi que cet exposé historique constitue presque un traité de l'hystérie, car les auteurs des siècles passés ont vu et décrit à peu près tout ce qu'il y a d'essentiel.

Ce n'est pas à dire que l'époque contemporaine n'ait pas réalisé une synthèse plus complète et une analyse plus délicate. Comment pourrais-je l'ignorer, moi qui ai été, dès le début de mes études et de mon arrivée à Paris, l'élève, ensuite l'externe du professeur Charcot? C'est à lui que je dois mes connaissances médicales, et c'est, en quelque sorte, par gratitude pour mon regretté maître que j'ai voulu retracer les variations historiques d'une maladie sur laquelle sa perspicacité géniale et sa pénétration ont jeté tant de lumière.

Qu'il me soit permis, en terminant, de remercier les disciples de

M. Charcot, mes maîtres, qui m'ont toujours témoigné tant de bienveillance : M. le Professeur Joffroy qui a accepté la présidence de ma thèse ; M. Marie, dont les conseils m'ont été précieux ; MM. Gilles de la Tourette, Dutil, dont j'ai suivi l'enseignement à la Salpêtrière. Je tiens à adresser aussi ma reconnaissance à M. Jean Charcot.

Je n'oublierai pas l'enseignement et les conseils de mon regretté maître le professeur Damaschino, dont j'ai été l'externe.

CHAPITRE PREMIER

Avant le XVIIe siècle.

L'histoire de l'hystérie date des temps les plus anciens.

Les synonymies de cette maladie sont très nombreuses et chez les anciens elles indiquent que tous les auteurs ont placé le siège de l'affection dans l'utérus :

Les Grecs l'appelaient : ἥ πνιξ ὑστερικὴ, ἥ πνίξ τη εν γαστρι, υπερκινησις, etc.

Les Latins : *hysteria*, *hystericismus*, *hysteriasis*, *malum hystericum*, *morbus hystericus*, *affectio hysterica*, *uteri adscensus*, *morbus strangulatorius*, *suffocatio uterina*, *hysteralgia*, *passio hysterica*, *uteri dolor*, *hysterergia medica*, *vapores uterini*, *dyspnoea hysterica*, *strangulatio vulvae*, *strangulatio hysterica*, *asthma uteri*, etc.

Les philosophes grecs en ont parlé avant Hippocrate.

Démocrite (494 avant Jésus-Christ) en parle, comme nous le voyons dans l'ouvrage de Sydenham (1) : « Démocrite me paraît avoir raison d'avancer dans sa lettre à Hippocrate, « que l'hystérie est la source de six cents maladies différentes et d'une quantité innombrable de calamités » quoiqu'il se trompât en désignant la matrice comme *cause* de cette affection. »

Platon (430) dit que l'utérus est un animal qui désire ardemment engendrer les enfants. Lorsqu'il reste stérile, « il s'indigne, parcourt tout le corps, obturant les issues de l'air, arrêtant la respiration, jetant le corps dans les dangers extrêmes et occasionnant diverses maladies, etc. (2) ».

Hippocrate (3) (460) l'appelle « suffocation de la matrice ».

Il décrit ainsi l'attaque : « Quand la matrice se porte à la tête, —

(1) SYDENHAM. *Dissertatio epistolaris ad Guill. Cole de variolis, malo hysterico et hypochondriaco*. Londini, 1682, p. 77.

(2) *Œuvres de Platon*, trad. COUSIN, t. XII, p. 242.

(3) *Œuvres complètes d'Hippocrate*, traduction par E. LITTRÉ, in-8°, t. VIII, Paris, 1853.

c'est là où se fixe la suffocation. — La matrice se fixe au cœur, se porte aux hypocondres, se fixe au foie. Elle se porte dans les lombes ou dans le flanc.

« La matrice s'enroule dans le milieu des lombes.

« Quand la matrice cause de la suffocation, dit-il, le souffle se précipite impétueusement en haut, il y a perte de la parole, refroidissement, respiration entrecoupée, œil obscurci.

« Si le cœur est suffoqué par la matrice, il est pressé, la respiration est difficile et fréquente.

« Si la matrice remonte jusqu'au foie, la femme perd la voix, ne voit rien, a les dents serrées, devient rigide, ne comprend rien, respire fréquemment, n'entend pas.

« Suffocation utérine subite : la matrice se jette sur le foie, y adhère, et se porte aux hypocondres ; quand elle s'est jetée sur le foie, elle cause une suffocation subite, interceptant la voie respiratoire qui est dans le ventre. Le blanc des yeux se renverse, la femme devient froide, et même quelquefois livide. Elle grince des dents ; la salive afflue dans la bouche, et elle ressemble aux épileptiques. Si la matrice reste longtemps fixée au foie et aux hypocondres, la femme succombe étouffée. En d'autres cas, après que la femme a eu les vaisseaux vidés et éprouvé de la fatigue par surcroît, la matrice, se déplaçant, se porte au col de la vessie, et cause de la strangurie ; traitée, la malade guérit promptement, parfois même spontanément. En d'autres cas, la matrice se porte vers les lombes ou vers les hanches et cause des souffrances.

« Cette affection survient chez les femmes d'un certain âge plutôt que chez les jeunes ; en effet, leur matrice est plus légère. »

La phrase : « Si la matrice reste longtemps fixée au foie et aux hypocondres, la femme succombe étouffée », indiquerait qu'Hippocrate confondait quelquefois l'hystérie avec l'épilepsie ; car on sait combien la mort est rare pendant les attaques d'hystérie et ce n'est pas alors l'hystérie qui est cause de la mort.

Celse (an 5 de l'ère chrétienne) parle dans le chapitre *De vulvae morbo* de l'hystérie.

M. Gilles de la Tourette (1) cite le premier le passage où le

(1) *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie. Hystérie normale ou interparoxystique.* Paris, 1891.

célèbre encyclopédiste pose nettement les éléments du diagnostic différentiel entre l'hystérie et l'épilepsie :

« *Ex vulvâ quoque feminis vehemens malum nascitur; proximeque ab stomacho vel afficitur vel corpus afficit. Interdum etiam sic exanimat, ut tanquam comitiali morbo prosternat. Distat tamen hic casus, eo quod neque oculi vertuntur, nec spumæ profluunt, nec nervi distenduntur : sopor tantum est. Id vitium quibusdam feminis crebro revertens, perpetuum est* » (1).

« La matrice est, pour les femmes, le siège d'une grande maladie : c'est, après l'estomac, l'organe le plus sujet à être affecté, et dont les affections influent le plus sur le reste du corps. Les personnes qui sont attaquées de ce mal, éprouvent quelquefois une telle faiblesse, qu'elles tombent par terre comme dans l'épilepsie. « Cette maladie en diffère cependant en ce que les yeux ne se renversent point, et qu'il n'y a pas d'écume à la bouche, ni de mouvements convulsifs : la malade paraît seulement plongée dans un assoupissement profond. Il y a des femmes chez qui cette maladie revient fréquemment et se perpétue pendant toute la vie. »

Comme traitement, il prescrit la saignée ; en cas de trop grande faiblesse de la malade, des ventouses aux aines ; faire respirer quelque mauvaise odeur, ou répandre de l'eau froide sur tout le corps.

Dans Celse, d'après la remarque de Boerhaave, « on trouve beaucoup de choses qu'on fait aujourd'hui passer pour neuves ».

Arétée, médecin de Cappadoce (81), décrit encore les migrations de l'utérus. Il dit que l'utérus ressemble à un arbre dont les branches sont comme secouées par un vent léger, etc.

Galien (131) place le siège de l'hystérie dans l'utérus. Mais cet illustre physiologiste, ce savant anatomiste n'admet pas les idées ineptes des prétendus déplacements de la matrice ; il nie qu'elle puisse « remonter vers l'estomac, et encore moins que, franchissant ce viscère, elle arrive jamais à toucher le diaphragme », et il cherche à expliquer cette erreur des auteurs : « Ceux qui se sont exercés dans l'anatomie et qui se sont livrés à l'étude des facultés, reconnaîtront, même sans moi, le côté faible du raisonnement. » Et plus loin : « Donc il faut

(1) A. Cornelii Celsi, *de re medica libri octo*, lib. VII, cap. I, sect. VII, p. 213 ; Paris, P.-Fr. Didot, 1772.

tenir pour tout à fait absurde l'opinion de ceux qui par ce raisonnement font de la matrice un animal. »

Et voici les raisons qu'il donne (1) pour expliquer que, contrairement à l'idée de Platon et des auteurs des siècles précédents, la matrice ne remonte pas vers le diaphragme.

« Quand l'estomac se remplit (par la nourriture) et qu'il comprime le diaphragme, nous voyons bien que la respiration devient plus fréquente, mais il n'y a pas d'accidents analogues à ce qui se passe chez l'hystérique. Dans la grossesse, l'utérus se gonfle énormément, la respiration devient plus fréquente, mais cela n'entraîne pas d'accidents.

« Quant à penser comme les anciens, que l'utérus a besoin, comme un animal, de la nourriture qui est la semence du mâle, cela doit paraître très absurde à chacun. En effet, l'utérus reçoit du sang par des veines nombreuses. »

Ayant éliminé les causes antérieurement attribuées à l'hystérie, Galien essaye d'en trouver une explication ; mais il ne trouve pas autre chose que les déplacements de l'utérus (rétroversion, etc.), et par suite la rétention des menstrues.

Tout le chapitre VI *de locis affectis* (*De uteri affectibus praesertim de seminis et menstruarum retentione*) est consacré à l'explication du mal hystérique.

D'une manière générale il rattache l'hystérie aux affections de la matrice, et il décrit admirablement les métrites avec l'inflammation du col, les douleurs sympathiques, etc. Il est alors amené à concevoir l'hystérie comme un empoisonnement par la rétention des règles ; et il va jusqu'à faire la comparaison avec le virus des chiens enragés « *eodem modo vitioso humore in animali corpore genito, paulatim principales partes consentit a qua deinde universum corpus celeriter alteratur* ». — C'est ainsi, dit-il, qu'on peut expliquer l'opinion des anciens, que le mal hystérique a sa racine dans l'utérus « *hysterica accidentia ad uterum, tanquam ad radicem pertinere* ».

Il décrit ainsi l'hystérie : Les femmes hystériques, les unes privées en même temps de sentiment et de mouvement, offrant un pouls très faible et très petit et paraissant même sans pouls, les autres sentant, se mouvant et saines de raison, mais tombant en faiblesse et respi-

(1) Galien. *De locis affectis*, lib. VI, § 5. Edition des Juntes, Venise, t. II, 39.

rant à peine, d'autres enfin dont les membres étaient contractés. Il conclut qu'il y a de nombreuses variétés dans les affections utérines.

« La première variété décrite dans le livre composé par Héraclide de Pont : *La femme sans respiration d'Héraclide :* Une femme différait seulement d'un mort par ce seul fait qu'à la région moyenne du corps, elle présentait une certaine petite chaleur. »

Il les compare aux animaux hibernants et dit que la plupart des femmes dans cet état meurent.

« Il arrive, dit-il, dans certaines apnées utérines, parce que le corps est entièrement refroidi (ce refroidissement est manifeste), qu'il ne se fait par la bouche aucune respiration, mais qu'elle s'accomplit par les artères ; elle peut même être si faible qu'elle échappe aux sens. »

Plus loin encore :

« Que les symptômes dits hystériques passent à juste titre dans l'antiquité pour avoir leur racine dans l'utérus, cela est prouvé d'une manière non douteuse par ce fait que de tels symptômes se manifestent exclusivement chez les veuves et chez les femmes dont les règles sont supprimées. »

Galien est probablement le premier qui dit que l'hystérie peut se rencontrer chez l'homme :

« *Id vero quoque viris evenire solet.* »

Voilà comment Aétius (543) expose son opinion sur l'hystérie :

« *Uteri strangulatio ab utero quidem inferne oritur, verum supernœ partes et principales prœserlim per consensum afficiuntur, nam ad cerebrum per nervos affectio transit, videturque uterus velut et supernas partes ascendisse* » (Tarabril Serm., IV, cap. LXVIII).

La strangulation utérine a son origine en bas dans l'utérus, mais les parties supérieures sont simultanément affectées par un consensus organique ; car par l'intermédiaire des nerfs, l'affection se transmet au cerveau et il semble que l'utérus remonte vers les parties supérieures du corps.

Paul d'Egine (634) ne décrit pas mieux l'hystérie sous le titre de *strangulatio uteri*.

Rhazès, Avicenne, Sérapion et la plupart des médecins arabes, ont placé dans l'utérus le siège de l'hystérie.

Le Moyen âge n'est marqué par aucune idée nouvelle. Pour l'hys-

térie, comme pour le reste de la médecine, nous ne trouvons que le servile respect des anciens. Les formes légères de l'hystérie ne sont pour les médecins du moyen âge que des affections utérines, tandis que les formes graves engendrent d'étranges superstitions. Les grandes hystériques ne sont pas des malades, ce sont des possédées.

Il n'y a pour ainsi dire pas de documents médicaux sur cette période, mais grâce aux recherches artistiques de MM. Charcot et Paul Richer (1), on peut reconstituer l'histoire de l'hystérie de cette époque, où le fanatisme religieux a peut-être contribué beaucoup au développement considérable de cette maladie.

Dans l'ouvrage du professeur Charcot et de P. Richer nous trouvons, entre autres, le dessin pris d'un ivoire du V[e] siècle, fragment de la couverture d'un évangéliaire de la bibliothèque de Ravenne, qui retrace une scène d'exorcisme.

Un autre, d'un énergumène qui orne le manuscrit syriaque de la bibliothèque de Florence (VI[e] siècle). Le dessin de « *Fils possédé* », miniature du manuscrit de l'empereur Otton conservé à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle (XI[e] siècle). MM. Charcot et Paul Richer disent à propos de ce dessin (p. 8) :

« C'est, à notre connaissance, la plus ancienne figuration de possédé présentant quelques-uns de ces caractères de réalité si remarquables et que les grands artistes de la Renaissance ont su rendre avec tant de bonheur. Le jeune homme est au milieu d'une crise, le tronc violemment courbé en arrière, la tête et les membres contracturés. Il est soutenu par son père, qui le présente au Christ... L'attitude donnée ici par l'artiste au jeune possédé mérite d'être signalée. Ce renversement en arrière doit être rapproché de *l'arc de cercle* si fréquent chez les hystériques. »

Un dessin pris du bas-relief en bronze de la porte de l'église de Saint-Zénon, à Vérone (XI[e] siècle), est aussi très caractéristique.

Voilà comme il est décrit par MM. Charcot et Paul Richer: « Vêtue d'une longue tunique collante, la possédée se renverse en arrière, faisant saillir le ventre proéminent. L'exagération même de cette attitude n'a rien que de très naturel. Nous savons, en effet, combien la tympanite est fréquente chez les hystériques, soit au

(1) *Les démoniaques dans l'art*, 1887.— *Les malades et les difformes dans l'art*, 1889. — *Études cliniques sur la grande hystérie ou hystéro-épilepsie*, 2[e] édit., 1885.

moment même des crises, soit en dehors d'elles, et nous avons rappelé plus haut combien est fréquent aussi le mouvement de renversement du tronc en arrière sous forme d'arc. Derrière elle, un moine lui saisit l'avant-bras droit d'une main, pendant que de l'autre il soutient les épaules et la tête, qui se renverse également. En avant, un évêque mitré, qui tient de sa main gauche l'autre bras de la possédée, élève la main droite, qui fait le geste de la bénédiction. Audessus, le démon, sous forme d'un génie, paraît sortir de la bouche de la patiente. »

Dans les ouvrages de MM. Charcot (1) et Richer (2) ainsi que dans les livres de Calmeil (3), Littré (4), Valentiner (5), et de M. Bourneville dans la *Bibliothèque diabolique*, nous trouvons les descriptions détaillées des grandes épidémies de convulsions.

Ici nous ne ferons que les citer :

Hecker donne la description de la danse de Saint-Jean à Aix-la-Chapelle (6) en 1374 et de l'épidémie de Saint-Guy (7).

Dans cette description la grande attaque d'hystérie se trouve tout entière décrite.

L'hystérie chez l'homme y est aussi représentée.

Nous y trouvons que déjà à cette époque on employait la compression des ovaires comme moyen d'arrêter l'attaque.

Après avoir commencé à Aix-la-Chapelle, l'épidémie s'étendit à Liège, Utrecht, Cologne et Metz.

En 1418 il y a eu à Strasbourg le fléau de la danse (transplage), avec les mêmes symptômes que les épidémies précédentes.

« Pendant longtemps, dit M. Paul Richer (8), ce terrible fléau

(1) *Leçons sur les mal. du syst. nerv.*

(2) *Etudes cliniques sur la grande hystérie; l'hystérie dans l'histoire*, p. 798 et s.

(3) *De la folie considérée au point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire*. Paris, 1845.

(4) *Un fragment de médecine rétrospective. La Revue de philosophie positive*, n° 1, 1869.

(5) Des rapports entre l'hystérie et les affections convulsives épidémiques liées à la folie religieuse, comme la possession, les manifestations des convulsionnaires, etc. Trad. de l'allemand par Teinturier. *Le mouvement médical*, 1872.

(6) *Danse de Saint-Jean à Aix-la-Chapelle*, 1374.

(7) *Epidémie de Saint-Guy à Strasbourg*, 1418. Mémoire sur la chorée du moyen âge traduit de l'allemand, par M. Ferd. Dubois. *Annales d'hygiène et de médecine légale*, 1834, t. XII, p. 313.

(8) *Etude clinique sur l'hystéro-épilepsie*, p. 620.

jeta l'épouvante parmi les populations d'Allemagne et des Pays-Bas. La médecine, malgré les nombreux remèdes conseillés par Paracelse, était à peu près réduite à l'impuissance par la croyance du peuple à une influence surnaturelle. Ces fanatiques se rendaient en pèlerinage, pour y chercher leur guérison, à la chapelle de Saint-Guy, à Dresselhausen, dans le district d'Ulm en Souabe. »

L'épidémie sévissait principalement dans les classes pauvres. Hecker donne comme causes de ces maladies : la misère occasionnée par la peste noire et la tension des esprits produite par la croyance au merveilleux et par la crainte superstitieuse des esprits.

Paracelse distinguait trois espèces de chorée d'après les symptômes :

1) *Chorea imaginativa*, qui avait sa source dans l'imagination.

2) *Chorea lasciva*, qui dépendait de désirs sensuels avec enchaînement de la volonté.

3) *Chorea naturalis coacta* qui provenait des *causes corporelles*.

Nous ne nous arrêterons pas davantage ici sur les autres épidémies hystériques, qui caractérisaient cette époque où une double terreur, terreur de Satan et terreur de l'Inquisition, conduisait tant de malheureux à l'hystérie et même à la folie.

Nous citerons seulement le *Tarentisme* d'Italie, une variété de la grande chorée ; les possessions démoniaques dans le Brandebourg, en Hollande, en Italie, et surtout dans les couvents d'Allemagne, de 1550 à 1560 (*la possession des nonnains*) ; la possession de Nicole Obry, 1565 ; la possession des Ursulines d'Aix, 1609-1611 ; la possession des Ursulines de Loudun, 1632-1639 ; possession de Louviers, 1642.

Nous avons dit que l'hystérie, au moins la grande hystérie, n'était pas étudiée à cette époque ; les médecins même étaient d'avis que le diable y était mêlé, et que, par conséquent, son étude était du domaine des prêtres. Cependant un des rares défenseurs de bon sens, le médecin flamand Jean de Wier (1) (1515-1588), en qui les inquisiteurs et les exorcistes trouvèrent un rude adversaire, cherche à expli-

(1) Voici les titres de quelques-uns des ouvrages de JEAN DE WIER : *Opera omnia*, chez Van den Berghe, Amsterdam, 1660 ; — *Les prestiges des démons ;* — *Livre apologétique*, ou recueil de lettres envoyées à Wier par des personnages illustres ; *De la pseudo-monarchie des démons ;* — *Des sorcières ;* — *De la colère*.

quer les bizarreries des hystériques et à prouver qu'il n'y a rien de surnaturel dans ce qu'elles font.

Il raconte, par exemple, comment, en 1574, il déjoua les ruses d'une petite mendiante, très probablement hystérique, nommée Barbara, qui se faisait passer pour un prodige, et prétendait ne manger ni boire. Wier prend la petite mendiante chez lui, l'observe soigneusement de concert avec sa femme et sa servante, et fait si bien qu'il déjoue les ruses imaginées par la petite hystérique. Enfin elle est forcée, non pas d'avouer son subterfuge, mais de déclarer que Wier l'a guérie de sa maladie.

Jean de Wier n'est cependant pas un sceptique. Il croit aussi au diable, à l'esprit malin, à la possession. Seulement il ne croit pas à la culpabilité des sorcières, il s'apitoie sur leur sort et appelle bourreaux leurs juges.

« On croit, dit-il, que la sorcière fait un pacte exécrable avec le démon, et, par l'efficacité d'imprécations sataniques, peut faire éclater dans l'air d'étranges flammes, exciter les tempêtes, faire tomber dru la grêle sur les champs, se transporter en quelques heures aux lieux les plus éloignés, mener danses et festins avec les démons, changer hommes en bêtes, et faire apparaître mille monstrueux prodiges. Mais c'est sur l'autorité des poètes qu'on donne foi à ces fictions. La sorcière est une pauvre vieille femme, stupide et ignorante, dont la fantaisie a été tant abusée en fausses images par l'esprit malin qu'elle confesse avoir fait ce qu'elle n'a pu faire, et ce qui n'a été fait par quiconque. »

Et c'est ainsi qu'il s'indigne contre les juges de ces malheureuses : « O vous, tyrans cruels, juges sanguinaires, qui oubliez d'être hommes et chez qui l'aveuglement fait taire toute pitié, je vous convoque au tribunal du juge suprême qui décidera entre vous et moi. Lors la vérité que vous avez ensevelie et foulée aux pieds se dressera en votre face, et criera vengeance de vos crimes ; lors sera publique votre soi-disant science de la vérité évangélique, science que certains d'entre vous nous objectent à tout propos. Lors vous ferez expérience de ce qu'est la parole de Dieu, et, de la même mesure que vous jugeâtes les autres, vous aussi, vous serez jugés ! »

Ailleurs il supplie les juges de ne pas pratiquer la torture.

« Pensez-vous, dit-il, qu'il y ait au monde une misère pire que celle

des sorcières? Croyez-vous que ces pauvres femmes ne souffrent pas assez pour vous ingénier à les faire souffrir encore? »

Et ailleurs il s'indigne encore : « Non, ces sorcières ne sont pas des criminelles, les confessions arrachées par la torture ne sont pas des aveux sincères. Elles mentent pour échapper à d'affreuses souffrances, et avouent des crimes qu'elles n'ont jamais commis. »

Mais Jean Wier avait prêché dans le désert. Jusqu'en 1600 le nombre des sorciers et surtout des sorcières va toujours en augmentant. Tout le monde croit au diable.

Wier n'est pas le seul qui ait protesté contre l'abus de la croyance au surnaturel. Quelques médecins instruits rapportaient les accidents nerveux et convulsifs à leur vraie cause, à l'hystérie, et non au diable ; ils l'appellent *Suffocation de la matrice.*

« J'ai vu, dit Houlier, deux filles d'un président de l'un de nos Parlemens de France, sujettes à se prendre de rire de telle sorte qu'impossible était de les faire arrêter, ni par effroi, ni par menaces et paroles âpres. »

« Es suffocations de matrice plusieurs accidens surviennent qui font penser aux médecins plus expérimentés, qu'il y a de l'enchantement ou autre chose extraordinaire et surnaturelle. »

Il est intéressant de voir l'opinion d'un esprit tel que Montaigne en ce temps de crédulité universelle : « Je vois bien, dit-il, qu'on se courrouce, et me défend-on d'en douter, sur peine d'injures exécrables. Nouvelle façon de persuader. Pour Dieu mercy, ma créance ne se manie pas à coups de poings... Qui établit son secours par braverie et commandement montre que la raison y est faible... etc. »

Et plus loin : « Il y a quelques années, un prince souverain, pour rabattre mon incrédulité, me fit cette grâce de me faire voir dix ou douze prisonniers de ce genre, et une vieille entre autres, vraiment bien sorcière en laideur et difformité, très fameuse de longue main en cette profession. Je vis épreuves et libres confessions, et je ne sais quelle marque insensible sur cette misérable vieille, et m'enquis, et parlai tout mon saoûl, y apportant la plus saine attention que je pusse. Et ne suis pas homme qui me laisse guère garotter le jugement par préoccupation. Enfin, et en conscience, je leur eusse *plutôt ordonné de l'ellébore que de la ciguë* (car ils me parurent *fous* plutôt que *coupables*)... Quant aux oppositions et argumens

que des honnêtes hommes m'ont faits, et là, et souvent ailleurs, je n'en ai point senti qui m'attachent... Après tout, c'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif. »

Quoi qu'il ne fût pas médecin, Montaigne, par sa profonde perspicacité, a témoigné d'une science supérieure à celle des médecins de son temps.

De 1486-1558, l'homme illustre de la Faculté de Paris, Fernel, fut célèbre par son enseignement, ses paroles et ses écrits, et revêtu d'un brillant prestige. Ce prestige nous paraît aujourd'hui bien extraordinaire; car Fernel a contribué à obscurcir plutôt qu'à éclaicir l'histoire de l'hystérie. Il raconte sérieusement qu'il connaît quelqu'un qui fut ensorcelé en mangeant une pomme. Et ailleurs il reproche à Galien d'avoir dit que la matrice ne se déplaçait pas dans l'attaque hystérique. Il prétend que Galien l'avait induit en erreur, et que, dans plusieurs cas, il a senti cet organe remonter sous la main jusque dans l'estomac ! (*De morbo partium quæ sub diaphragmate sunt*, cap. XVI, *uteri symptomata*).

Mercatus (1), en 1513, suppose aussi que l'utérus se déplace, et conseille comme traitement de l'hystérie les *frictions sur le ventre*, dans le but de réduire la matrice.

Ambroise Paré (1509-1590), quoiqu'il ait étudié l'hystérie, parle ainsi des sorciers et des maux qu'ils causent (2) :

« Ainsi qu'on voit aux nuées se former plusieurs et divers animaux, ainsi les démons se forment tout subit en ce qui leur plaît, et souvent on les voit transformés en bêtes, comme serpens, crapauds, chats-huants, huppes, corbeaux, boucs, ânes, chiens, chats, loups, taureaux et autres. Ils hurlent la nuit et font bruit comme s'ils étaient enchaînés ; ils remuent bancs, tables, tréteaux, bercent les enfants, jouent au tablier, feuillettent livres, comptent argent, ouvrent portes et fenêtres, jettent vaisselle par terre, cassent pots et verres et font autre tintamarre ; néanmoins, on ne voit rien au matin hors de sa place. Ils ont plusieurs noms, comme démons, cacodé-

(1) D.-L. Mercatus. *Opera*, tit. III. — De virginum et viduarum affectionibus, Francof., 1620.

(2) *Œuvres complètes* d'Ambroise Paré; édition de Malgaigne, 1841, t. III, page 54.

mons, incubes, succubes, coquemares, gobelins, lutins, mauvais anges, Satan, Lucifer, Père de mensonges, Prince des ténèbres, Légion.

« Ceux qui sont possédés des démons parlent, la langue tirée hors la bouche, divers langages inconnus. Ils font trembler la terre, tonner, éclairer, venter, déracinent et arrachent les arbres, tant gros et forts soient-ils. Ils font marcher une montagne d'un lieu en autre, soulèvent en l'air un château et le remettent en sa place... Iceux démons peuvent en beaucoup de manières, tromper notre terrienne lourdesse, car ils obscurcissent les yeux des hommes avec épaisses nuées qui brouillent notre esprit fantastiquement, et nous trompent par imposture satanique, corrompant notre imagination par leurs bouffonneries et impiétés. Ils sont docteurs de mensonges, racines de malices, et, pour le dire en un mot, ils ont un incomparable artifice de tromperie, car ils se transmuent en mille façons, et entassent au corps des personnes vivantes mille choses étranges, comme vieux panneaux, des os, des ferremens, des clous, des épines, du fil, des cheveux entortillés, des morceaux de bois, des serpes et autres choses monstrueuses. »

Et voici comment il parle de la suffocation de la matrice, « appelée des femmes, le mal de la mère » :

« Suffocation de matrice est ablation de libre respiration et expiration qui vient, ou parce que l'utérus gonfle et s'enfle et parce qu'il est ravi et emporté en haut par un mouvement forcé et comme convulsif, à cause de la plénitude de ses vaisseaux. L'utérus se gonfle et enfle, parce que quelque substance, pourrie et corrompue en lui, se résoud en vapeurs et ventosités de la rétention des menstrues, ou de la corruption de la semence, ou d'une aposthème faite en la matrice, ou fleurs blanches ou autres mauvaises humeurs qui se putréfient en elle ou de ventosités ; ce qui se peut connaître parce que la femme aura grands soupirs, vertigines, scotomies, douleurs de tête, nausées, roots et grands bruits aux interstins. »

Ensuite il dit que les affections utérines sont accompagnées « de très cruels accidents » qu'il compare à l'hydrophobie, aux accidents venimeux et à l'épilepsie. Il dit plus loin que ces accidents de cause utérine ne doivent pas être attribués à une compression ; il les considère comme engendrés « par compassion ». Il parle aussi des troubles

psychiques « dont advient une rêverie, tantôt de la vertu appréhensive, tantôt de la raisonnable ; et souvent la femme parle à part soi en rêvant, déclarant tout ce qu'elle doit plutôt taire que dire ; et quelquefois demeure toute stupide et étonnée. Aucunes ont un très long sommeil... dont elles sont sourdes et muettes et ne répondent rien quand on les appelle hautement ; aucunes fois elles entendent bien, mais elles ne peuvent répondre. » Il insiste sur ce que les maladies de l'utérus causent « *épilepsie, catalepsie, létargie, apoplexie...* »

Plus loin il décrit l'accès et parle de la boule hystérique : « La femme sent monter de sa matrice... jusqu'à la bouche, de l'estomac et au cœur, il lui semble qu'elle étouffe et dit sentir monter... quelque chose qui lui clôt le gosier avec grands battements de cœur. »

Puis il décrit la perte de connaissance, ensuite les variétés principales de la période d'état : « respiration brève et fréquente comme abolie... quelquefois une fureur avec babil ; quelquefois stupidité, endormissement, avec taciturnité non accoutumée ».

Il s'étonne « qu'à quelques-unes cette (attaque) commence par un ris ; à autre, par pleurs ; à autre, par tous deux ensemble... autres tombent en extase... aucunes femmes se remuent et ratiocinent... aussi aucunes se remuent d'un mouvement involontaire comme les épileptiques, remuent les bras et les jambes avec grincement de dents... ; les autres sont surprises comme si elles étaient apoplectiques, les autres, au contraire, crient et rient et ne font que parler... ».

Le Hollandais Forestus ou Pierre von Foreest (1522-1597) qui pratiquait à Delft et ensuite enseignait à l'Université de Leyde, fut partisan de la théorie de Galien sur la rétention de fluide séminal chez la femme. C'est, selon lui, la cause de l'hystérie. Avec Ballonius et Levinus Lemnius, il est d'avis que les femmes d'un tempérament robuste, qui sont obligées de vivre seules, sont souvent attaquées de cette maladie.

Mercuriali Jérome (1530-1608) et Guillaume de Baillou (1538-1616) n'ont rien changé à la question, malgré leur longue dissertation.

Zacutus Lusitanus (1575-1642) confirme aussi la théorie de Galien.

CHAPITRE II

Dix-septième siècle.

L'abîme est profond entre le XVIe et le XVIIe siècle. Au point de vue scientifique, le XVIe siècle appartient encore au moyen âge, tandis que le XVIIe siècle, c'est déjà l'aurore de la période scientifique.

Dès les premières années du XVIIe siècle, trois grands événements scientifiques marquent d'un caractère indélébile l'inauguration d'une autre manière de penser. Le *Novum organum* de Bacon (1620) révèle l'extraordinaire fécondité de la méthode expérimentale. Harvey (1629) démontre, par une admirable série de recherches, que l'observation et l'expérience sont des maîtres bien supérieurs aux auteurs de l'antiquité. Descartes, en 1638, renverse résolument, dans son *Discours de la Méthode*, les préjugés anciens et établit définitivement le règne de la raison et de la science.

En même temps, et parallèlement à ce grand mouvement d'idées, les sciences médicales se renouvellent, non pas qu'elles s'illustrent par des grandes découvertes, comparables à celles qu'a vues notre époque, mais parce que, dans les détails, l'étude nosographique s'enrichit de réels et successifs progrès.

D'une manière imparfaite encore, au lieu de lire les livres grecs et latins, les médecins observateurs commençaient à regarder dans le livre de la nature.

Aussi, dès le début, ces abominables accusations de sorcellerie, qui avaient déshonoré la pratique médicale du XVIe siècle, disparaissent.

Les savants et les philosophes sont de plus en plus indignés par ces iniquités de la superstition. Les écrits de Le Loyer, de Boguet, de Bodin, de Lancre, marquent encore le début de ce siècle (1600-1620) ; mais déjà vingt ans plus tard la sorcellerie est rare. Ce n'est plus que de loin en loin qu'on trouve encore des juges et des médecins

pour condamner des hystériques et en faire des criminelles. Les procès collectifs où toute une population était livrée aux flammes sont abandonnés : tout au plus brûlera-t-on par-ci, par-là, quelques malheureux ; en tous cas les procès qui se font après cette époque restent uniques et apparaissent comme des anachronismes.

Ainsi en 1611, Louis Gaufridi, prêtre bénédictin, en l'église des Accoules, est accusé de magie par une religieuse folle, et est brûlé.

En 1634, Urbain Grandier, curé de Loudun, accusé d'être sorcier par toutes les religieuses hystériques d'un couvent, meurt sur le bûcher.

Le prêtre Boullé, en 1647, est accusé de magie par une religieuse et est brûlé. En vain Ivelin, chirurgien de la reine, indique par des preuves irréfutables que les possédées de Louviers sont des folles. Les juges décident que Boullé est un sorcier.

La sorcellerie reparaît même en 1730 devant la cour d'Aix. Les accusations d'une religieuse Louise Cadière, hystérique et presque folle, contre le père Girard, son confesseur, sont les mêmes que les accusations contre Gaufridi, Grandier et Boullé. Mais déjà la lumière a pénétré dans les esprits des juges, et au Parlement treize juges contre douze autres qui le condamnaient au bûcher, acquittèrent Girard. Louise Cadière aussi fut acquittée.

Laissons cette lamentable histoire, et venons à l'étude de l'hystérie elle-même.

Charles Lepois, au commencement du XVIIe siècle, dans des travaux devenus célèbres, fut le premier à abandonner les idées des anciens sur les causes et le siège de l'hystérie.

Avant Charles Lepois, déjà Daniel Sennert (1572-1637) ne partageait pas l'opinion sur les mouvements de la matrice. Il dit que l'hystérie est une affection grave et curieuse, qui effraye non seulement les malades, mais encore les médecins et les assistants. « *Gravissimus et admirandus affectus, qui non solum œgrotantibus, sed medicis sœpe et adstantibus timorem incutiat* » (1).

Par la théorie qu'il a développée sur l'hystérie, il a été en quelque sorte précurseur des esprits animaux de Sydenham et de la théorie nerveuse en général.

Il parle ainsi de la cause immédiate dans le développement de l'ac-

(1) *De suffocatione hysterica*, t. II, p. 668.

cès hystérique. « *Nos unicam et proximam causam esse statuimus, vaporem malignum et venenatum per arterias, venas et nervosum genus ad superiores partes elevatum, earumque actiones varie lœdentem.* »

« Nous pensons que la cause unique et prochaine (de l'hystérie) est une vapeur maligne et toxique qui passe par les artères et les veines et le système nerveux, qui remonte aux parties supérieures du corps de manière à produire des troubles divers de leur fonctionnement. »

Il cherche ensuite à expliquer et à prouver qu'une humeur, quelle qu'elle soit, ne pouvait jamais s'élever avec assez de rapidité pour produire un accès hystérique. Ce n'est pas une tumeur qui s'élève de la matrice, dit-il : « *sed subtilissimus vapor, aura, vel spiritus, vi et efficacia potens attolitur* » ; (mais cette vapeur subtile comme un souffle ou de l'air s'élève par sa force propre). Et plus loin il dit, que, pour que ces vapeurs puissent s'élever de la région hypogastrique, il faut que la matrice soit engorgée d'un sang altéré, ou de semence corrompue : « *Vapor autem ille ortum habet a sanguine aut semine in utero corruptis.* » (Mais cette vapeur a son origine dans le sang ou la semence qui s'est corrompue dans l'utérus.) On voit que pour lui aussi, c'est l'utérus qui est le siège de l'hystérie.

A cette même époque, 1609, Jean Liébaud, médecin à Paris, traduisant le livre de Jean Marinello en français, donne une grande extension, et, comme nous dirions aujourd'hui, vulgarisation aux idées des anciens sur l'hystérie. Le livre de Marinello lui paraît si remarquable qu'après l'avoir traduit du latin en français, il se l'approprie sans scrupule, de sorte que, dans les éditions consécutives, il n'y a plus que le nom de Liébaud. Il dédie son livre « aux chastes et jeunes dames », ce qui paraît très extraordinaire.

Il reprend la théorie des anciens dans toute sa rigueur sur la rétention des menstrues et la liqueur utérine. Sa description est pleine de fantaisie.

« La matrice (p. 380, édition de 1609), encore qu'elle soit si étroitement attachée, qu'elle ne puisse changer de lieu, si est-ce que le plus souvent elle change de place, et fait des mouvements assez pétulants et étranges au corps de la femme, à savoir, ascente, descente, convulsion, vagabonds, procidence. Elle monte au foie, rate, diaphragme, estomac, poitrine, cœur, poumon et tête. Elle descend

vers la vessie, boyau droit, hanches, aines, elle incline par convulsions vers les côtés droit, gauche, derrière, devant, elle vagabonde de toute part. »

Un peu plus loin il dit : « La suffocation de matrice est excitée non seulement par rétention de semence et suppression de mois qui sont deux occasions principales, mais aussi par quelque mauvaise senteur qui lui est présentée par en bas, à la suite de laquelle elle se retire et monte en haut ; ou par quelque bonne odeur qui, présentée au nez de la femme, à la volupté et jouissance de laquelle fuit et monte en haut. »

Il trouve une série d'expressions pittoresques pour exprimer ces mouvements de la matrice : « Elle s'indigne comme un animal et voltige deçà delà, etc. »

« Quand elle est desséchée, elle monte au foie et aux autres parties supérieures pour en sucer l'humidité afin d'être humectée. »

Il décrit bien l'attaque hystérique, et la distingue nettement de l'épilepsie et de l'apoplexie. « En apoplexie la respiration est du tout abolie, il y a une sterteur, le mouvement et le sentiment d'un corps perdu, toutes les parties demeurent résolues. En suffocation il n'y a aucune sterteur, la respiration n'est du tout abolie, mais seulement empêchée, le sentiment n'est du tout perdu mais demeure obtus, car elles sentent si vous les piquez ou tirez le poil ou démontrent avec la main portée à l'entour du cou qu'elles étranglent. En épilepsie la mémoire et jugement sont offensés. Elles jettent de l'écume par la bouche, en suffocation tout au contraire. En catalepsie tout le corps demeure rigide, froid et en même figure, en laquelle il était auparavant. Les yeux ouverts, sans ouïr, ni voir. En suffocation les yeux sont fermés. En léthargie y a fièvre lente, pesanteur et douleur de tête, sommeil profond, le pouls fort et ondeux. En cette suffocation nulle fièvre : le pouls rare et convulsif. »

Tout ce chapitre, ainsi que le chapitre suivant, intitulé « matrice vagabonde », sont des plus curieux à lire, à cause du mélange d'observations vraies et de théories prodigieusement ridicules. C'est surtout quand il s'agit du traitement que la fantaisie de Marinello-Liébaud est extraordinaire. Mais il faudrait tout citer.

Citons encore Nicolas Tulp (1593-1674), médecin hollandais,

surtout parce qu'il a vu déjà l'hystérie chez l'homme et l'hystérie traumatique. Voilà ce qu'il raconte dans ses *Observations médicales*, lib. I, n° 18 : « Un peintre célèbre du temps de Rembrandt fut au lit pendant tout un hiver pour une paralysie *psychique* des jambes, qu'il se figurait molles comme du sable et non en état de le porter. Tulp lui promit de le faire marcher après trois jours s'il voulait bien se soumettre très sérieusement au traitement (purgatifs inoffensifs) qu'il institua. Le résultat fut parfait. (1) »

Une autre observation est de l'hystéro-traumatisme, probablement de mutisme hystérique :

« Jean le Muet fut ainsi nommé parce que, voulant aller en Italie, il tomba dans les mains de brigands turcs dont il refusa d'embrasser la religion. Pour cela ces sauvages voulurent lui couper la langue jusqu'à la racine, et, opérant d'abord sous le menton, il lui coupèrent tout net le bout de la langue que l'homme remue et ainsi lui ôtèrent la parole pour trois ans. Alors, réveillé au milieu de la nuit par la foudre, et déjà peu courageux, il souffrit de telles angoisses dans son effroi, qu'il fut délivré du lien qui l'avait empêché de parler si longtemps. En entendant sa voix, il eut autant de peine que les autres à croire que la parole lui fût revenue, car le bruit inattendu de cette voix fit un tel désarroi dans le ménage qu'une jeune femme en eut une fausse couche sur le coup.

« Et nous nous sommes convaincus qu'avec la moitié de la langue, il pouvait prononcer toutes les consonnes et pouvait non seulement crier très fort, mais il pouvait raisonner et parler d'une manière très nette et bien mesurée. »

Charles Lepois, Carolus Piso (1563-1633), médecin consultant du duc Charles III de Lorraine, en 1595, devint en 1617, le médecin du duc Henri II. Plus tard Henri II établit une Faculté de médecine à Pont-à-Mousson dont Charles Lepois fut le doyen et premier professeur. C'était un médecin qui joignait une grande érudition à un esprit d'observation très profond.

Il a laissé plusieurs ouvrages dont un seul en français (2).

(1) E.-H.-M. Thyssen. *Contribution à l'étude de l'hystérie traumatique*. Thèse Paris, 1888,

(2) In-12, 134 pages. *Discours de la Nature, causes, et remèdes, tant curatifs que*

Un de ses plus importants ouvrages est le « *Selectiorum observationum et consiliorum de præter visis hactenus morbis affectibusque præter naturam ab aquâ, seu serosâ colluvie et diluvie ortis, liber singularis, etc.* Ponte ad Monticulum (Pont-à-Mousson), Ap. Carol. Mercatorem MDCXVIII, in-4°, 451 p. (Editio princeps).

Ce livre eut plusieurs éditions. Boerhaave en donna aussi une édition avec une préface (Lugdini Batavorum, 1733, in-4°).

Le chapitre où Lepois parle de l'hystérie est le chapitre suivant (Editio princeps) : « *Morbi capitis interni a colluvie serosa* (p. 61-158).

§. — *Consilium de Epilepsia quo symptomata hysterica quidem vulgo dicta ad Epilepsiam referuntur...* (p. 101).

Il n'hésite pas à démontrer l'erreur des théories des anciens, suivant surtout la voie de l'expérience:

Il pose en principe cette opinion : « *Hysterica symptomata vulgo dicta, omnia fere viris cum mulieribus communia sunt.* » (Les symptômes que l'on appelle vulgairement hystériques sont presque tous communs aux hommes et aux femmes.)

Cette opinion rompt absolument avec la théorie sur le siège de l'hystérie dans l'utérus.

Ce sont les nerfs, d'après lui, qui jouent le plus grand rôle dans l'hystérie.

« *Quoniam igitur, in hysterica suffocatione, totum convellitur et rigescit corpus, principium sanè nervorum patiatur necesse est.* »

(Puisque dans la suffocation hystérique, tout le corps est pris de convulsions et se raidit, il est nécessaire que ce soit le principe des nerfs qui soit malade.)

Il n'admet pas, comme Galien, que c'est la rétention du sang menstruel qui produit l'hystérie. Il parle d'une *nobilissima virgo*, atteinte d'hystérie très tenace, et dont cependant les règles étaient parfaites.

Ensuite, l'hystérie existe chez des petites filles non réglées, chez

préservatifs des maladies populaires accompagnées de Dysenterie, et autres flus de ventre, et familiaires aux saisons chaudes et seiches des années de semblable intempérature. Composé par le sieur Charles le Pois, conseiller et médecin ordinaire de Son Altesse, doyen et professeur en médecine à l'Université de Pont-à-Mousson et seigneur de Champel, etc. Au Pont-à-Mousson, par Sébastien Cramoisy, imprimeur Iuré de son Altesse, et de l'Université. MDCXXIII.

des femmes qui ne le sont plus, ou qui le sont trop ; enfin l'hystérie existe chez l'homme.

Il n'est pas non plus d'accord avec Hippocrate.

Ce ne sont ni l'utérus, ni le ventricule, ni un autre viscère qui sont cause de l'hystérie, c'est la tête : « *itaque concludamus, tot tantarumque symptomatum quœ falso hysterica creduntur, parum justis de causis uterum, ventriculum, aut aliud et visceribus accusari, sed eorum omnium* unum caput *esse parentem, idque non per sympathiam, sed per idiopathiam, affectum male et perculsum eos motus universum corpus concutientes ciere* (1) ».

Pour lui l'hystérie ne diffère presque pas de l'épilepsie. Le point de départ de l'attaque est dans le système nerveux central. « Si, dit-il, tout le corps se raidit, se distend, se convulse, ce n'est pas parce que la tête est gagnée par la maladie elle-même, mais bien parce que le principe des nerfs est atteint et que les méninges du cerveau, dont les nerfs sont l'expansion, sont elles-mêmes secouées et rigidifiées (*quatientur aut rigent*). »

Il essaye de donner (p. 105 et 106) une explication soi-disant physiologique des accidents de l'hystérie et il arrive à cette conclusion, remarquablement exacte, encore que les théories sur lesquelles il s'appuie soient tout à fait fausses. « *Certe sensorium commune sive principium sensuum omnium in his affectibus laedi necesse est.* »

(Il est nécessaire que le *sensorium commune*, principe de tous les sens, soit lésé dans ces affections), et il ajoute qu'il a été démontré (?) que l'organe de ce sensorium commune, c'est l'esprit animal qui siège dans les ventricules du cerveau. P. 134 de l'*Editio princeps* il expose sa théorie. C'est le cerveau qui se contracte et chasse le liquide, *colluvies serosa*, dans le creux des nerfs et provoque l'agitation d'abord, ensuite la raideur.

« *Jam animi perturbationes, sive terror, sive laetitia ex inopinato suborta evidente sane ex causâ hystericos cient affectus ; videlicet per haec animi pathemata membranae cerebri nunc contrahuntur comprimunturque, nunc explicantur et dilatantur ; his autem sive contractis, sive explicatis aquam residem necesse est commoveri et in cava nervorum aut sponte exundare, aut veluti exprimi.* »

(1) Caroli Pisonis. *Selectiorum observationum et consiliorum cum præfatione.* Edit. de Hermanni Boerhaave. Sect. II, par. II, cap. VII, p. 144.

« Les troubles de l'âme, la crainte, la joie, et tout sentiment inopiné provoquent l'affection hystérique ; car par les émotions de l'âme, les membranes du cerveau subissent des alternatives de contraction et de compression d'une part, et d'autre part d'extension et de dilatation ; or, dans les mouvements de contraction ou d'extension, il est nécessaire que l'eau contenue dans les membranes soit mise en état d'agitation, et par conséquent passe dans la cavité des nerfs ou en soit exprimée. »

P. 142, il dit : « *Summam ergo tandem ineamus, concludamusque varia illa saevaque symptomata hysterica vulgo dicta, quibus nobilissima virgo hactenus vixit obnoxia, non a retentis in utero mensibus, corruptive circa uterum semine, sive seminiformi substantia, non a viscerum, sive splenis, sive ventriculi impuritate originem trahisse, sed unam somitem habuisse, plenitudinem scilicet serosam in postico capite stagnante serventemq ; et principia nervorum omnium implentem ac copia distendentem, et contrahentem in se, unaque membra omnia non solum externa, sed interna quoque convellentem, imo etiam sensum labefactantem : colluviem autem aquæ in capite stagnantis scaturire primo et derivari è visceribus et praesertim liene, totoque corporis habitu seu rivulum quemdam è fontibus variis et simul confluentibus, sed in caput affluxam per varios sinus toto cerebro insculptos, et postico capite terminatos huc commeare, non tam forte ob meatus externos minus liberos et parentes, quam ob declinitatem loci ; collectam denique postico in capite ratione caloris loci et inculcationis fervorem quemdam concipere, ratione cujus duo nervorum principia subiens, ibique subsistens ob ingenium, superum potius locum quam affectans, et subinde affluens usque et usque sua tandem mole distendit corrugatque appendices nervosas et musculosum genus, imo vero membra omnia sive interna, sive externa.* »

« Résumons maintenant ces faits et concluons. Les cruels symptômes, vulgairement appelés hystériques, qu'a subis cette jeune demoiselle noble, ne sont dus ni à la rétention des règles dans la matrice, ni au fluide utérin corrompu (que ce soit le liquide séminal féminin ou toute autre liqueur analogue) ni à des affections des viscères, du foie par exemple et du ventricule (estomac) ; mais bien à une collection liquide

accumulée dans la partie postérieure de la tête, et y étant amassée là de manière à gonfler et à distendre l'origine de tous les nerfs, à prolonger des convulsions dans les parties non seulement externes, mais internes ; et faisant alors perdre le sentiment, cette masse liquide altère les parties où elle séjourne ; elle vient des viscères et principalement de la rate, comme aussi de toutes les autres parties du corps. Ainsi qu'une rivière résulte du concours de quantité de petits ruisseaux qui se réunissent pour la former, de même par les sinus qui sont à la surface du cerveau et se terminent à la partie postérieure de la tête, s'amasse le liquide, non seulement parce qu'il y a des espaces libres pour qu'il s'y accumule, mais à cause de la position déclive de la tête. La chaleur des parties fait alors que ce liquide s'échauffe, atteint l'origine des nerfs, et finit par les distendre, plutôt à la partie supérieure qu'à la partie inférieure ; puis, en gagnant de plus en plus, distend et détruit les ramuscules nerveux, puis les muscles, et finalement porte ses ravages sur tous les organes, soit internes, soit externes. »

Page 103, il dit qu'il ne sait pas si cette affection inspire plus de terreur ou plus d'étonnement, même aux médecins versés dans la pratique ; car elle produit la paralysie du sentiment et du mouvement. La vue et l'ouïe sont abolies, et rien ne peut réveiller la malade de sa torpeur.

Au point de vue clinique il parle aussi de l'anesthésie cutanée, de la surdité et de la cécité, de l'aphonie. Il cite l'histoire d'une noble abbesse qui, un ou deux jours avant l'attaque hystérique, perdait l'ouïe, était prise d'aphonie, puis de cécité, et enfin demeurait presque complètement inanimée. — Un peu plus loin il raconte l'histoire d'une jeune fille qui fut sur le point d'être enterrée, et que « si elle ne s'était pas réveillée à temps, serait enterrée vive ».

Il dit encore : « *Et in famosa illa virgine galla Maturina, quæ pro mortua medicis etiam habita, hujus lapidis primo olfacta è lecto restituta, alacris extemplo praeter spem ad mensam aleamque cucurrit* (1). »

« Quant à Mathurine, cette fameuse jeune fille française, qui était tenue pour morte par tous les médecins, dès qu'elle respira l'odeur

(1) *Caroli Pisonis. Selectionum et observationum, etc.*, sect. II, p. 2, cap. VII, 1618.

de cette pierre, elle se leva de son lit, tout à fait bien portante et gaie, et contre toute espérance, se mit à manger et à jouer ».

Il faut noter que l'attaque de sommeil a attiré dès les plus anciens temps, l'attention des observateurs.

Briquet (1) dit : « Si l'on s'en rapportait à Galien, qui parle beaucoup plus des attaques soporeuses que des attaques convulsives, on serait porté à croire que les attaques desquelles il va être question étaient à son époque les plus fréquentes de toutes. Mais cet auteur dogmatique avait à soutenir sa théorie qui faisait des affections hystériques des maladies froides dont la cause première, le sperme, liqueur censée froide, ne pouvait produire par sa rétention dans l'économie que des maladies ayant la même qualité que lui. Arétée parle aussi de l'état de mort apparente comme d'un fait ordinaire. »

Il dit encore : « Tout le monde connaît l'histoire arrivée à Apollonius de Thyane. Ce personnage, qui affectait d'être doué d'un pouvoir surnaturel, se trouva, dit-on, rencontrer par hasard le convoi d'une jeune personne qu'on menait en terre. Il fit arrêter le convoi, fit découvrir la prétendue morte, et, s'apercevant en touchant le corps que ce n'était qu'une léthargie, il en opéra la résurrection au grand étonnement des assistants. »

D'autre part, voilà ce que raconte Ambroise Paré :

« Un grand anatomiste, je dy grand et célèbre, duquel les livres réparent aujourd'huy les estudes des hommes doctes, lequel estant pour lors résidant en Espagne, fut mandé pour ouvrir une femme de maison qu'on estimoit estre morte par une suffocation de matrice. Le deuxiesme coup de rasoir qu'il luy donna, commença la dite femme à se mouvoir et démonstrer par autres signes qu'elle vivoit encore, dont tous les assistants furent grandement estonnez ; je laisse à penser au lecteur comme ce bon seigneur faisant cest œuvre, fut en perplexité, et comme on cria *Tolle* après luy, tellement que tout ce qu'il peut faire fut de s'absenter du pays ; car ceux qui le devoyent excuser, c'estoyent ceux qui luy couroyent sus : et estant exilé tost après mourut de desplaisir : qui n'a esté sans une grande perte pour la républiquc ? » (2)

(1) *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie*, Paris, 1859.

(2) Les Œuvres d'A. PARÉ. Paris, 1607, liv. XXIV, ch. LIV, p. 976. Les signes pour cognoistre si une femme est morte ou non par une suffocation de matrice.

Il n'est pas douteux d'après cette observation, qu'André Vésale, se trouva en présence d'un coma hystérique, d'une *attaque de sommeil*, d'après Charcot, étant donné qu'Ambroise Paré précise que la femme était morte de « suffocation de la matrice ».

Dans le passage suivant, il est encore plus clair qu'il parle de l'hystérie :

« Mais il n'y a rien de plus admirable, qu'à quelques-unes cette affection (la suffocation de matrice) commence par un ris, à autres par pleurs, à autres par tous deux ensemble. A ce propos, M. Houlier raconte que les deux filles du Président de Rouen, qui estoit de son temps, lorsqu'elles commençaient à entrer en paroxysme de ce mal, estoyent surprises d'un ris qui leur duroit une et deux heures, lesquelles on ne pouvoit arrester ny par leur faire peur et terreur, ny par honte et admonitions, de sorte, que tancées par leurs parents, respondoyent n'estre en leur puissance de se garder de rire. Autres tombent en extase qui est un évanouissement ou ravissement des esprits, comme si l'âme estoit séparée du corps. Autres disent que c'est au *sommeil* par lequel les facultés et puissances de l'âme sont ensevelies, en sorte qu'il semble que l'on soit mort. »

Dans le seizième et le dix-septième siècle il y a eu de nombreux exemples de sommeil hystérique, dans les relations de ces épidémies de démonopathies, que nous avons citées. Mais aucun médecin jusqu'à Charles Lepois ne les rapporte à la véritable cause.

Ch. Lepois parle aussi de la paralysie des membres supérieurs et inférieurs. Et il est le premier qui parle de tremblements hystériques (comme précurseurs de la paralysie) :

« *Sed et annotavi, hoc anno, in altera ingenua vicina nostra de qua ante, quæ, a secundo paroxysmo, tremorem brachiorum insignem passa est, tertio tandem in paralysim eorumdem incidit.* »

(J'ai remarqué cette année chez une jeune femme, notre voisine, qu'après un second paroxysme elle avait eu un remarquable tremblement dans les bras qui, à un troisième paroxysme, se termina par une paralysie.)

Il note la salivation à la fin de l'accès chez l'homme et chez la femme.

Il dit avoir vu l'hystérie chez l'homme et chez l'enfant. Il rapproche l'hystérie de l'épilepsie, ce qui fait penser qu'il a vu des cas d'hystéro-épilepsie.

Varandée (1) appelle l'hystérie : « suffocation de matrice » (ch. VI, livr. Ier).

D'après ce titre et la place qu'il donne à l'hystérie dans la description des maladies de l'utérus, on voit déjà qu'il est partisan de la théorie des anciens.

« Cette maladie n'est autre chose que la respiration offensée par le refroidissement de tout le corps de la matrice, causé par une matière maligne » et « les fumées de cette matière froide attaquent par intervalle le cœur et le cerveau. »

Le principal symptôme de l'hystérie, c'est « la respiration offensée, sçavoir ou tout à fait perdue ou diminuée. Car dans cette suffocation cette faculté est quelquefois tellement perdue, que plusieurs, selon Galien, ont été laissées pour mortes, et portées au lieu où on rend les derniers devoirs aux deffuncts ».

Il divise en trois parties les symptômes de l'hystérie : 1) « Les malades sont sans sentiment ny mouvement ». 2) Les malades « n'ont qu'un mouvement et qu'une respiration difficile ». 3) Les malades « ont encore des convulsions et contractions des membres ».

Il nie l'hystérie chez l'homme. Mais « néanmoins i'ay quelques fois veu des symptômes presque semblables dans les hommes ».

Il parle fort peu des autres symptômes de l'hystérie et il répète absolument, dans l'exposition des causes et du traitement de l'hystérie, la théorie des anciens.

« Pour ce qui est du prognostic, cette maladie fait rarement mourir les personnes qu'elle tourmente, si on considère l'espèce, mais elle est bien longue et bien ennuieuse. »

Nous ne ferons que signaler Rivière (1589-1655), car il ne donne que quelques observations incomplètes de l'hystérie, qui n'ont pas eu de retentissement. Il distingue l'hystérie de l'hypocondrie. Il signale la fièvre hystérique ou la fièvre nerveuse, mais ses descriptions manquent de précision.

Willis (1622) (2) soutient et développe les idées de Charles Lepois, ce qui donne lieu à la polémique demeurée célèbre entre Highmore et lui.

(1) JEAN VARANDÉE. *Traité des maladies des femmes*, Paris, 1666.

(2) THOMAE WILLIS, *med. doct. Opera Omnia, nitidius quam unquam hactenus edita, plurimum emendata, indicibus rerum copiosissimis, ac distinctione characte-*

On sait que Willis est un des plus grands médecins physiologistes du XVIIe siècle. Il possède sur l'anatomie, la physiologie, la pathologie de l'appareil nerveux, les connaissances les plus étendues. Son livre contient de nombreuses observations détaillées. Il étudie successivement l'épilepsie, les convulsions de l'enfance, les convulsions des adultes, tenant, dit-il, à la stimulation des racines des nerfs, ou de leurs dernières ramifications, à une excitation mécanique qu'il attribue à l'introduction d'un agent toxique dans leur épaisseur. Il étudie ensuite les phénomènes de l'hystérie et de l'hypocondrie.

Il discute le siège de l'hystérie et il démontre qu'il est impossible que la rate, les viscères du bas-ventre ou l'utérus soient seuls affectés ; qu'il n'est pas même nécessaire qu'ils soient lésés ; que c'est toujours le système nerveux qui donne lieu aux accidents hystériques ; que si, comme on n'en peut pas douter, les symptômes nerveux sont quelquefois secondaires et consécutifs, il ne s'ensuit pas de là que ce système soit étranger à la production des troubles fonctionnels ; mais c'est dans le système nerveux qu'il faut espérer découvrir le siège de l'hystérie.

Il rapproche l'hypocondrie de l'hystérie et leur attribue des causes analogues. Il parle des esprits animaux qui depuis ont joué un si grand rôle.

Il donne des détails sur la prétendue acidité du suc nerveux et des esprits animaux, sur leur effervescence, qu'il compare à celle qui se développe dans un vase lorsqu'on verse des réactifs sur des acides concentrés ; sur la possibilité du soulèvement et de la subite distension de ces esprits qui vont se faire une issue au travers de la substance encéphalique, etc. Il explique la nature des esprits animaux, les compare à certains agents chimiques ou spiritueux, et il dit que le chyle, le sang, l'atrabile, l'état du cerveau, de la rate, de l'utérus, de tout l'organisme peuvent exercer une certaine influence sur la composition de ces esprits.

Dans le chap. X (*De passionibus quæ vulgo dicuntur hystericæ*), il donne la description de l'hystérie que nous traduisons ainsi :

rum exornata, Amstelædami, apud Henricum Wetsteniam, in-4°, 1682 ; Cap. III. *Pathologia cerebri et nervosi generis specimen. In quo agitur de morbis convulsivis et scorbuto.* Cap. X : *De passionibus quo vulgo dicuntur hystericæ*, p. 68-80.

« Les affections qui se rapportent à cette maladie sont variées et multiples. Rarement on les trouve réunies chez la même malade ; rarement elles se présentent de la même manière. Ce que semble constituer l'hystérie formelle, c'est : des mouvements dans le bas-ventre et comme l'ascension d'une *boule*, des cris, des efforts de vomissements, la distension des hypocondres, des éructations et des borborygmes, la respiration inégale et gênée, la chaleur dans la gorge, le vertige, la convulsion et la rotation des yeux, des rires et des pleurs immodérés, des paroles absurdes, quelquefois l'aphonie et l'akinésie, le pouls nul ou faible, des mouvements convulsifs dans la face et les membres et quelquefois dans tout le corps, quoique les convulsions générales soient rares et ne surviennent que dans les cas graves. Le plus souvent la scène se passe (tragedia peragitur) sans la contraction des membres, et seulement dans la tête, ou le thorax, ou le ventre, ou dans ces parties successivement. Les femmes de tout âge et de toutes conditions sont sujettes à cette maladie, riches ou pauvres, vierges, épouses ou veuves. Je l'ai observée chez les petites filles avant la puberté, chez les femmes âgées après la cessation des règles. Même je l'ai vue quelquefois chez les hommes. »

Parmi les observations nous citerons les suivantes. Il parle de la toux ou aboiement hystérique (1) :

« Une jeune fille de 15 ans. Règles supprimées, ayant de la dyspnée et des convulsions diaphragmatiques avec une respiration difficile, expiration bien plus prolongée que l'inspiration. Elle poussait des cris stridents et aigus. Ses parents la croyaient empoisonnée, mais peu à peu la nature de la maladie hystérique s'est déclarée, c'est-à-dire que, outre ces convulsions du diaphragme et ces aboiements qui ne la quittaient pas, elle eut des paroxysmes utérins, c'est-à-dire une boule qui lui remontait dans le ventre, arrêtait la respiration, puis elle eut de l'anesthésie et enfin des spasmes dans les membres. Il est inutile d'ajouter qu'au bout d'un mois la guérison était complète. »

L'autre cas est analogue. Seulement il y avait une dyspnée et suffocation cardiaque. L'intervalle entre ces accès d'aboiement était de deux à trois heures.

(1) Recitantur duo casus hystericarum lat[*e*]ratu velut canino affectarum (p. 11, col. 1). *De affectionibus hystericis* et *hypochondriacis. Pathologia spasmodica vindicata. Responsio ad N. Highmore.*

Willis avoue que, si le traitement ne réussit pas, c'est probablement au prestige du démon qu'il faut attribuer cette maladie (!).

Il a observé aussi « les éructations, les flatulences ».

Voici une observation de l'hystérie chez l'homme (*De morbis convulsivis*, etc., p. 33, col. 2) :

Un homme de 40 ans, atteint d'une affection convulsive dont les accès s'annonçaient plusieurs jours à l'avance par une grande tristesse ; il avait des vertiges, des obnubilations de la vue, les yeux étaient pris de convulsions, et il sentait comme une masse vivante qui, venant du ventre, lui remontait jusqu'au cœur. Moi-même, dit Willis, en mettant la main sur le ventre, j'ai senti ce globe en mouvement, et il me fallait toutes mes forces pour en empêcher l'ascension. Puis l'accès remontait à la tête, avec des mouvements convulsifs, si violents, que quatre hommes vigoureux ne pouvaient les empêcher. Il jetait la tête à droite et à gauche, dans tous les sens, et on ne pouvait savoir s'il était atteint du tétanos ou envahi par l'esprit malin. Au bout d'un quart d'heure il revenait à lui et demandait pardon aux assistants, et ainsi de suite : il avait en trois heures 5 ou 6 paroxysmes convulsifs.

Dans ses observations il note des principaux symptômes de l'attaque ou de l'aura qui précède l'attaque, notamment la boule hystérique.

Ailleurs nous voyons que Willis, le premier, a noté certaines manifestations de l'hystérie locale, si bien étudiée dans le dix-neuvième siècle et surtout dans ces dernières années.

Il s'agit de l'observation d'une jeune fille (1) qui fut prise d'accidents hystériques très violents après une contusion du sein, conséquence d'une chute de cheval. Le gonflement de cet organe et la douleur qu'elle y ressentait coïncidaient toujours avec les convulsions. D'une part différents moyens thérapeutiques, employés avec patience, et d'autre part le mariage et la grossesse firent bientôt cesser complètement les attaques, et le gonflement disparut. Willis explique ce phénomène ainsi : La stimulation partie des nerfs du sein et portée au cerveau représente un principe irritant qui s'est communiqué à la masse encéphalique, et qui a agi sur cet organe, puis sur tous les

(1) Thomae Willis. *Opera omnia. Pathologiæ cerebri et nervosi generi specimen, in quo agitur de morbis convulsivis, et scorbuto*. Cap. VI, p. 38 ; in-4°.

nerfs, soit des muscles, soit des cavités splanchniques, pour faire naître dans les muscles et dans les divers appareils, soit des convulsions, soit des spasmes.

Après toutes les observations qu'il rapporte, Willis donne l'indication de la marche probable qu'ont dû suivre dans leur développement les phénomènes pathologiques.

Il cite le cas d'une dame de distinction, connue par les qualités du cœur et par l'élévation de son caractère, qui était, au début d'une grossesse, prise d'attaques hystériques redoutables, et qui, à chaque grossesse, finissait par accoucher avant terme. Cette malade succomba après une série d'accidents qu'aucun traitement ne put modifier. Elle était morte brusquement pendant un violent paroxysme convulsif, ou plutôt dans la période comateuse qui succéda aux attaques de nerfs. Willis attribua la mort à l'hystérie (cependant il s'agissait probablement de l'éclampsie). Il fut frappé, en faisant l'autopsie, de la rougeur des méninges, de la plénitude des vaisseaux sanguins à la surface du cerveau, de la grande quantité de sérosité accumulée dans les plis de la pie-mère, dans le plexus choroïde, dans les cavités de l'encéphale, au pourtour du bulbe rachidien, et il attribue principalement à la présence et aux qualités de ce liquide séreux le retour des paroxysmes hystériques : il suppose que les racines des principaux nerfs subissaient par instants une véritable stimulation, et que le principe irritant avait même pu s'insinuer jusque dans les tubes nerveux. Il a fait aussi avec un grand soin l'examen des organes contenus dans la poitrine et dans l'abdomen, et dit que l'utérus et ses annexes n'offraient absolument aucune trace de lésion ; mais il a distingué un écartement dans les feuillets du mésentère, ce qui lui fit supposer que les plexus nerveux mésentériques avaient pu aussi être le siège d'un travail morbide. D'ailleurs Willis répète souvent que c'est surtout l'appareil nerveux qu'il faut étudier dans les cas pathologiques de cet ordre, et que les altérations qu'on a tant d'intérêt à découvrir chez les malades, siègent certainement dans le système nerveux.

Il y a une deuxième observation de mort que Willis attribue à l'hystérie et dont il a fait l'autopsie sans rien trouver dans l'utérus.

« *Cum enim fœminæ illustrissimæ paulo ante obitum affec-*

tibus (quos dicunt) hystericis gravissimè laborantis cadaver aperirem, uterum quidem insontem reperi... »

Willis insiste longuement sur l'application des moyens curatifs dans les différents cas des maladies nerveuses, moyens qui sont d'ailleurs dépourvus d'intérêt, sauf un qui consiste dans la compression de l'abdomen pendant l'accès.

D'ailleurs cela se pratiquait même avant Willis. Voici ce qu'en dit Charcot (1) :

« Willis, dès le XVII[e] siècle, dans son *Traité des maladies convulsives* (*De morbis convulsivis*, t. II, p. 34), s'exprimait ainsi qu'il suit :

« Il est certain, dit-il, que le spasme convulsif qui vient du ventre est arrêté et qu'on l'empêche de monter au cou et à la tête, par une *compression de l'abdomen*, faite à l'aide des bras enlacés autour du corps ou à l'aide de draps bien serrés. » Il raconte ailleurs être parvenu lui-même à arrêter un accès, par une pression énergique exécutée avec les deux mains réunies sur le bas-ventre. Mais déjà Mercado (1513) avait depuis longtemps conseillé les *frictions sur le ventre* dans le but de réduire la matrice, qu'il supposait se déplacer, suivant la doctrine ancienne (2). Un de ses compatriotes, Monardès, procédait, paraît-il, plus résolument (3) : il plaçait, pendant l'accès, sur le ventre des malades, une grosse pierre. »

Nous avons indiqué déjà plus haut qu'une discussion s'éleva entre Willis et Highmore (1613) (4).

Le premier ouvrage de Highmore sur l'hypocondrie et sur l'hystérie est antérieur à celui de Willis. En 1670 il répond à Willis (*De passione hysterica et affectione hypochondriaca, responsio epistolaris ad D. Willisium*. Londini, 1670).

Willis répond la même année (*Affectionum quæ dicuntur hystericæ et hypocondriacæ ; pathologia spasmodica vindicata contra*

(1) *Leçons sur les maladies du système nerveux*, in-8°, 1886, t. I, p. 334. Onzième leçon.

(2) D.-L. Mercatus. *Opera*, tit. III. *De virginum et viduarum affectionibus*, p. 546. Francof., 1620.

(3) Négrier. *Recueil de faits pour servir à l'histoire des ovaires et des affections hystériques de la femme*. Angers, 1858, p. 168, 169.

(4) *Nathanaelis Highmori exercitationes duæ : 1*. De passione hystericâ ; 2. De affectione hypocondriacâ. Amsterdami, Commelin, 1660, in-12.

responsionem epistolarem Nathanaelis Highmori M. D. (in-4°).

Voici, en résumé, d'après ce que nous venons de voir, la théorie de Willis : il considère l'hystérie comme une maladie convulsive, résultant de l'affection du cerveau et des nerfs, et ayant son origine souvent dans la tête et quelquefois dans les autres viscères.

Highmore, tout en n'admettant pas que l'utérus soit exclusivement en cause dans l'hystérie, croit à son siège viscéral.

Il attribue les attaques d'hystérie à la gêne du cours du sang dans le cœur et les poumons, ce qui est la cause de la dyspnée et des syncopes et ce qui entraîne la compression des intestins par le diaphragme et produit la sensation de la boule hystérique.

Voici, d'ailleurs, ce qu'il dit dans son ouvrage, que nous avons cité plus haut (*Exercitationes duæ, etc.* Amsterdami, Commelin, 1660, in-12°), dans le Cap. III « *De parte affecta, et morbi definitione* » (p. 22) :

« *Passio haec* (*hysterica dicta*) *est strangulatio a nimio sanguinis subtilis ac flatulenti in pulmonum vasibus cordisque thalamis, infarctis orta : Quo pulmones motum segni thoracis et diaphragmatis inhabiles, ac cor suos sinus ab infarctu illo pleniori per pulsus, licet frequentiores, liberare ineptum redduntur, etc.* »

Cette maladie hystérique provient de l'afflux trop abondant d'un sang subtil et flatulent dans les vaisseaux du poumon et du cœur. Les poumons ne peuvent donc suivre les mouvements du thorax et du diaphragme, et le cœur ne le peut pas non plus, malgré les contractions plus fréquentes du sang qu'il contient. De là nécessairement la dyspnée, et ensuite la suffocation : pour échapper à ce mal, la nature commande des mouvements destinés à chasser les esprits qui sont abondants et irréguliers, et que nous appelons convulsifs.

Un peu plus loin, il explique sa théorie avec un peu plus de détails, page 23.

Les cavités du cœur, gonflées par l'abondance du sang qui arrive, ne peuvent se vider malgré des contractions laborieuses et répétées. Les signes avant-coureurs du mal, ce sont la tristesse, l'anxiété précordiale, le tremblement, les palpitations, la fréquence, la faiblesse et l'intermittence du pouls.....

Plus loin, page 24 : « Quand enfin les poumons sont remplis de sang,

de manière à ne pas pouvoir s'élever avec les mouvements du thorax et du diaphragme, alors les malheureuses femmes hystériques sentent quelque chose qui leur remontent à la gorge.

En réalité ce sont les poumons qui ne peuvent mouvoir cette quantité inaccoutumée de sang, et qui, étant immobiles, ne peuvent introduire l'air.

Un peu plus loin il explique que, puisque c'est un trouble respiratoire, tous les mouvements anormaux du diaphragme doivent contribuer à provoquer l'hystérie, et en particulier le rire; et dans un chapitre, « *Quomodo risus heunc affectum generat* » (p. 33), il montre que le rire, interrompant le mouvement du diaphragme, change la circulation pulmonaire.

Ce qui le confirme dans son opinion (congestion pulmonaire produisant l'hystérie), c'est que les sangsues soulagent, les saignées aussi.

Il se demande : s'il est vrai que l'affection hystérique soit due à l'affection pulmonaire, on peut se demander pourquoi les femmes sont soumises à cette affection plus que les hommes. (Chap. VIII. « *Cur feminae solum hoc cruciantur malo* »), et naturellement les explications ne lui manquent pas. Ces explications sont extrêmement abondantes, et on va juger de leur valeur :

1° Les femmes ont plus de sang que les hommes, et cela se démontre par les menstruations. Les hommes n'ont de sang que la quantité juste nécessaire, tandis que les femmes en ont trop.

2° Le sang des femmes est plus ténu. Le sang des hommes est plus riche en esprits animaux, de sorte que les excrétions sont peu abondantes. Les femmes gardent dans leur sang tous ces produits excrémentiels qui le rendent plus ténu.

3° Les femmes ont un pouls plus faible que les hommes, de sorte que le sang va moins vite aux extrémités et s'accumule dans les viscères précordiaux. Les pores chez les hommes sont plus largement ouverts, de sorte que le sang peut se purger plus facilement par la transpiration.

4° Les femmes sont plus sujettes aux passions que les hommes.

5° Les femmes ont un thorax plus étroit.

Une autre question qu'il se pose, c'est de savoir pourquoi, dans toutes les fièvres, il n'y a pas d'attaques hystériques. Et il répond tout de

suite : C'est parce que dans les fièvres l'invasion du poumon par le sang n'est pas soudaine.

Nous signalerons à ce propos le passage remarquable (ch. X, p. 69) sur les esprits animaux où la définition des esprits animaux est exactement donnée :

« *Spiritus animales (de quibus hic agimus) sunt atomi quaedam, minutissimae sanguinis particulae igneœ, attenuatae, rarefactae, calore ac fermentatione in cordis sinubus exaltatae, et cum sanguine simul per arterias cerebro transmissae, ubi per substantiam ejus variis meandris rivulisque tenuioribus discurrentes, energia cerebri propria eliciuntur, a sanguine separantur, et in meatibus ejus ad usum reservantur. Qui ob tenuitatem igneam vel densissima, magisque compacta corpora penetrare, æque attenuare, dividere, et distendere queant ; ob calorem partes dilatare et fovere poterint ; ob activitatem, totum in momento percurrunt microcosmum, et nisi humiditate cerebri contemperarentur, densisque firmarentur membranis, cito evolarent, aut excandescentes singulas animales actiones pertubarent.* »

« Les esprits animaux sont des atomes, constituant d'infiniment petites particules ignées, atténuées, raréfiées, exaltées par la chaleur et la fermentation dans les cavités du cœur, transmises par les artères au cerveau avec le sang, et là, passant à travers la substance du cerveau par des méandres divers et de fins ruisseaux, sont éliminés par l'énergie du cerveau, séparés du sang et envoyés aux parties du corps par des organismes spéciaux. A cause de leur ténuité ignée, ils peuvent pénétrer les corps les plus épais et les plus compacts ; à cause de leur chaleur ils peuvent dilater leurs parties ; à cause de leur activité, passer en un moment dans tout le microcosme humain, et s'ils n'étaient tempérés par l'humidité du cerveau et contenus par les dures membranes cérébrales, ils s'échapperaient bien vite, et produiraient des graves perturbations, etc. »

Bien entendu ces canaux conducteurs sont les nerfs. Highmore était un anatomiste avant tout, et on voit que ses théories sont condamnées par avance, car en pareille matière les explications anatomiques et même physiologiques doivent céder la place à l'observation clinique.

Les descriptions de l'hystérie sont tout à fait insignifiantes. Tout

en s'efforçant d'émettre de nouvelles théories, Highmore ne conduit à aucun progrès.

Mais à la même époque arrive Sydenham (1624-1689), et la description de l'hystérie par ce grand observateur fait époque dans l'historique de l'hystérie. Il défend les idées de Willis dans sa lettre à Guillaume Cole (1682) (1).

Voici sa théorie : « Il me paraît donc que ce qu'on nomme dans les femmes affection hystérique, et dans les hommes affection hypocondriaque, et en général les vapeurs, provient du désordre ou mouvement irrégulier des esprits animaux, lesquels se portant impétueusement, et en trop grande quantité, sur telle ou telle partie, y causent des spasmes, ou même de la douleur, quand la partie se trouve douée d'un sentiment exquis, et troublent les fonctions des organes, tant de ceux qu'ils abandonnent que de ceux où ils se portent, les uns et les autres ne pouvant manquer d'être fort endommagés par cette distribution inégale des esprits, qui est entièrement contraire aux lois de l'économie animale » (2) (p. 76).

Il trouve une grande ressemblance entre l'hypocondrie et l'hystérie. Il n'est pas de l'avis de Hoffmann, dont il fait la citation, qui distingue ces deux maladies : « Tous les anciens, dit-il (p. 65), ont attribué les symptômes de l'hystérie au vice de la matrice ; néanmoins, si l'on compare cette maladie avec celle que l'on appelle communément dans les hommes, *affection hypocondriaque*, ou *vapeurs hypocondriaques*, et que l'on attribue à des obstructions de la rate, ou des autres viscères du bas-ventre, on trouvera une grande ressemblance entre les deux maladies. » Et il ajoute : « Il est vrai que les femmes sont beaucoup plus souvent attaquées que les hommes, non que la matrice soit en plus mauvais état qu'aucun autre endroit du corps, etc. »

Dans le tome I (p. 257) il dit : « La colique hystérique, tant dans les hommes hypocondriaques que dans les femmes hystériques (car il en est de même ici des deux sexes), aboutit souvent à l'ictère, et diminue à mesure que l'ictère augmente. »

(1) *Dissertatio epistolaris à* G. Cole *de variolis, malo hysterico et hypochondriaco ;* Londini, 1682, in-8°.

(2) *Œuvres de médecine pratique* de Thomas Sydenham, par A.-F. Jault. Édition de J.-B. Th. Baumes, in-8°. Montpellier, 1816.

Il dit que c'est la plus fréquente des maladies chroniques (d'après lui, elle en constitue la moitié). Elle frappe un très grand nombre de femmes, à l'exception de celles qui mènent une vie dure et laborieuse. Et ce n'est pas seulement une maladie de femme : « Même entre les hommes, beaucoup de ceux qui s'attachent à l'étude et mènent une vie sédentaire sont sujets à la même maladie.

« Comme elle atteint les hommes aussi, surtout ceux qu'on a l'habitude de traiter d'hypocondriaques, il est certain que son siège n'est pas dans la matrice. »

Nous savons maintenant que Charcot, étudiant l'état mental des hommes hystériques, a montré, combien il se rapproche de celui qu'on attribuait à l'hypocondrie.

Cette maladie, dit Sydenham, « se montre sous une infinité de formes diverses et elle imite presque toutes les maladies qui arrivent au genre humain, car, dans quelque partie du corps qu'elle se rencontre, elle produit aussitôt les symptômes qui sont propres à cette partie; et si le médecin n'a pas beaucoup de sagacité et d'expérience, il se trompera aisément et attribuera à une maladie essentielle et propre à telle ou telle partie, des symptômes qui dépendent uniquement de l'affection hystérique. »

« Les femmes qui y sont sujettes, ont le plus souvent un tempérament vigoureux et fort sanguin. »

Voici ce qu'il pense des causes de l'hystérie : « On peut dire en général que la maladie hystérique vient principalement d'une faiblesse de nerfs, et d'un appauvrissement des liqueurs, d'où s'ensuit une circulation languissante et des sécrétions et excrétions imparfaites. Ainsi, tout ce qui tend à affaiblir le genre nerveux et à appauvrir les sucs, peut être compté au nombre des causes externes ou manifestes de cette maladie, comme les exercices violents, les grandes agitations d'esprit par quelque cause que ce soit, les longs jeûnes, les longues veilles, les évacuations immodérées, etc. » (p. 76).

Plus loin (p. 83), il dit :

« Quant au froid dont les parties extérieures sont si souvent attaquées dans l'affection hystérique, il est plus clair que le jour qu'il vient de ce que les esprits animaux abandonnent ces parties pour se jeter en foule sur d'autres. » Et ensuite : « Il ne faut pas douter non plus que les pleurs et les ris immodérés auxquels sont sujettes les femmes

hystériques, ne soient produits par les esprits animaux qui ébranlent vivement les organes destinés à ces sortes de fonctions. »

Donc : faiblesse des nerfs, appauvrissement des liqueurs et les esprits animaux, voilà trois causes qui produisent l'hystérie.

Nous ne pouvons ne pas reproduire les paroles où il s'exprime sur les esprits animaux et qui sont très intéressantes :

« La force de l'âme, tandis qu'elle est enfermée dans ce corps mortel, dépend principalement de la force des esprits animaux qui lui servent comme d'instrument dans l'exercice de ses fonctions, et qui sont la plus fine portion de la matière, et la plus approchante de la substance spirituelle. Ainsi, la faiblesse et le désordre des esprits causent nécessairement la faiblesse et le désordre de l'âme, et la rend le jouet des passions les plus violentes, sans qu'elle soit, en aucune façon, maîtresse d'y résister » (p. 85).

Il insiste sur l'impressionnabilité chez les femmes hystériques et chez les hommes hypocondriaques.

Mais c'est la description clinique de l'hystérie qui est surtout remarquable chez Sydenham.

Il dit qu'il est difficile de donner l'histoire de l'affection hystérique, tant les symptômes en sont « confus et irréguliers », « tant ils sont différents, et même contraires les uns aux autres ».

« Cette maladie, dit-il, est un Protée qui prend une infinité de formes différentes ; c'est un caméléon qui varie sans fin ses couleurs. »

Page 74, il donne une description du caractère des hystériques :

« Quoique les femmes hystériques et les hommes hypocondriaques soient extrêmement malades de corps, ils le sont encore plus d'esprit, car ils désespèrent absolument de leur guérison ; et, dès qu'on s'avise de leur en donner la moindre espérance, ils se mettent en grande colère, tellement que ce désespoir est essentiel à la maladie. D'ailleurs, ils se remplissent l'esprit des idées les plus tristes, et croient que toutes sortes de maux vont leur arriver.

« Ils s'abandonnent pour le moindre sujet, et même sans sujet, à la crainte, à la colère, à la jalousie, aux soupçons, et aux passions les plus violentes, et ils se tourmentent eux-mêmes. Ils ne peuvent souffrir la joie ; et, s'il leur arrive de se réjouir, ce n'est que très rarement, et pour quelques moments ; encore ces moments de joie leur agitent-ils autant l'esprit que feraient les passions les plus affligeantes.

Ils ne gardent aucune médiocrité, et ne sont constans que dans leur légèreté. Tantôt ils aiment avec excès, et tantôt ils haïssent sans raison les mêmes personnes. S'ils se proposent de faire quelque chose, ils changent aussitôt de dessein, et entreprennent tout le contraire, sans néanmoins l'achever ; enfin ils sont indéterminés, et si indécis, qu'ils ne savent jamais quel parti prendre, et sont dans des inquiétudes continuelles.

« La nuit, qui est pour les autres hommes un temps de repos et de tranquillité, devient pour les malades dont nous parlons, de même que pour les superstitieux, une occasion de mille chagrins et de mille craintes, à cause des rêves qu'ils font, et qui roulent sur des morts et des revenans. Ce n'est pas seulement à des maniaques et des furieux que tout cela arrive, c'est à des gens qui, hors là, sont très sages et très sensés, et qui ont une pénétration et une sagacité extraordidaires.

« Il est vrai, ajoute-t-il, qu'un si triste état n'est pas le partage de toutes les personnes qui sont attaquées de la maladie dont nous parlons, mais seulement de celles qui en éprouvent depuis longtemps les plus rudes assauts. »

Dans le chapitre de son second volume, qu'il intitule : « Méthode complète pour guérir presque toutes les maladies, *avec une description exacte des symptômes qui les accompagnent.* » Il place l'hystérie parmi les *Maladies de la tête*, et il la décrit encore ainsi : « Quand l'âme se trouve désagréablement émue par quelque accident fâcheux, l'économie des esprits animaux est troublée ; il survient un flux abondant d'urine très claire ; les malades perdent toute l'espérance de recouvrer la santé, et n'ont que des pensées affligeantes. En quelque endroit du corps que la maladie exerce sa violence (car elle attaque plusieurs parties), elle produit aussitôt les symptômes dont cette partie est susceptible, etc.

Quant à la description de l'attaque : « Quelquefois l'affection hystérique produit des convulsions horribles, et qui ressemblent à l'épilepsie. Le ventre et la poitrine se gonflent et gênent la respiration ; et la malade fait de si grands efforts, que, quoiqu'elle ait d'ailleurs assez peu de force, tous les assistants suffisent à peine pour la tenir. Durant ce temps-là, elle crie, sans prononcer de paroles distinctes et articulées, et elle se frappe la poitrine. Cette sorte d'affection

hystérique est communément appelée *suffocation de matrice*, et les femmes qui y sont sujettes ont le plus souvent un tempérament vigoureux et fort sanguin » (p. 69).

Outre cette description si juste de la nature et des attaques hystériques, il décrit encore une quantité de symptômes propres à l'hystérie. Il explique ainsi le symptôme de la *boule hystérique* :

« Les esprits, s'étant accumulés dans le ventre, se jettent en foule et avec impétuosité sur les muscles du pharynx et du larynx, produisent des spasmes dans toute l'étendue qu'ils parcourent, et causent au ventre une enflure qui ressemble à une grosse boule, et qui cependant n'est autre chose qu'un effet de la convulsion des fibres, lesquelles, n'ayant pas la force de résister, sont contraintes de céder et de faire éminence » (p. 77).

Page 69. Il parle du *clou hystérique* :

« D'autres fois l'affection hystérique attaque la partie extérieure de la tête entre le crâne et le péricrâne, et, demeurant fixée dans un seul endroit de la largeur simplement d'un travers de doigt, elle y cause une douleur insupportable, qui est accompagnée de vomissements énormes. C'est ce que j'appelle le *clou hystérique*; et cette douleur attaque principalement les femmes qui ont les pâles couleurs. »

Plus loin, il donne une explication fort amusante de cette douleur : « Le symptôme, dit-il, que j'ai nommé ci-dessus *clou hystérique*, doit être attribué de même au désordre des esprits qui, de toute la circonférence du corps, vont se concentrer, pour ainsi dire, dans un certain endroit du péricrâne, y causent une douleur térébrante, comme si on enfonçait un clou dans la tête, et produisent un vomissement abondant de matières verdâtres. Cette concentration des esprits dans un seul endroit du péricrâne, ne ressemble pas mal à la réunion des rayons du soleil, laquelle se fait dans le miroir ardent, et est la cause qu'ils enflamment le corps ; de même aussi la réunion des esprits est la cause de la douleur qu'ils font sentir, en déchirant, pour ainsi dire les membranes de la tête » (p. 81).

Il consacre quelques pages à décrire les symptômes essentiels de l'hysterie : on verra, dans ces courtes descriptions, à quel point il était observateur.

« Quelquefois, dit-il, le mal se jette sur les parties vitales et cause

une si violente *palpitation de cœur*, que la malade ne doute point que les assistants ne doivent entendre le bruit que fait le cœur en battant contre les côtes. »

Toux hystérique : « une toux très fréquente et presque continuelle, mais sans aucune expectoration ; et, quoique cette toux hystérique ne soit ni aussi violente, ni aussi douloureuse que celle qu'on nomme *convulsive*, elle donne beaucoup moins de relâche. »

Vomissements : « L'affection hystérique se jetant sur le côlon et sur la région qui est au-dessous de la fossette du cœur, y cause une douleur insupportable, qui ressemble à la passion iliaque. La malade vomit une quantité excessive de matière, tantôt verte, et semblable à de la bile porracée, tantôt de quelque autre couleur extraordinaire. » « La maladie se jette aussi quelquefois sur l'estomac et alors elle produit des vomissements continuels. »

Rétention d'urine chez les hystériques. Il ajoute que c'est un phénomène très rare.

Œdème hystérique. Il dit que le plus souvent ce sont les jambes qui sont attaquées

« On peut toujours observer deux choses dans l'enflure des hydropiques, c'est qu'elle est plus considérable le soir, et que, quand on la presse fortement avec le doigt, l'impression y reste comme dans la cire molle. Au contraire, l'enflure des personnes hystériques est plus grande le matin ; et, quand on la presse avec le doigt, il ne reste aucune marque. Le plus souvent aussi l'enflure n'est qu'à une des deux jambes. »

Odontalgie hystérique. « On n'aperçoit pas la moindre cavité, ni la moindre fluxion qui puisse occasionner la douleur, et cependant elle n'est ni moins violente, ni moins longue, ni moins opiniâtre. »

Rachialgie. « Mais de tous les symptômes de cette maladie, il n'en est point de si fréquent qu'une certaine douleur au dos, laquelle ne manque jamais de se faire sentir, même dans les plus légères attaques de la passion hystérique. Cette douleur et les autres dont j'ai fait mention, ont cela de commun, qu'après même qu'elles sont passées, elles laissent les parties qui les ont souffertes tendres et sensibles comme si elles avaient été rouées de coups de bâton ; en sorte qu'on n'y saurait toucher ; et cette sensibilité ne cesse que peu à peu. »

Polyurie. « Un autre symptôme, qui est le plus essentiel de la maladie, et qui en est presque inséparable, c'est une abondance d'urine claire comme de l'eau de roche, que les femmes hystériques et les hommes hypocondriaques rendent dans l'accès du mal. Cette urine claire en est presque toujours un signe pathognomonique. »

Nous savons maintenant que c'est surtout après l'attaque que l'urine est rendue par les malades hystériques.

Il mentionne aussi la *dyspepsie* chez les hystériques.

Page 69, il semble parler de l'*hémiplégie* hystérique et d'une variété d'attaque de sommeil : « Quand cette maladie attaque le cerveau, elle produit quelquefois une apoplexie entièrement semblable à l'apoplexie ordinaire, et qui se termine de même par une *hémiplégie*. »

Comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, à propos de l'hypocondrie, Sydenham parle de l'hystérie chez l'homme. En notant de la fréquence de l'hystérie chez les femmes, il dit : « et même entre les hommes, beaucoup de ceux qui s'attachent à l'étude et mènent une vie sédentaire, sont sujets à la même maladie ».

« Il y a, dit-il, beaucoup plus de femmes attaquées de vapeurs que d'hommes. »

Enfin (p. 83) il donne une observation intéressante. La voici :

« Un jour je fus appelé pour voir un homme de condition et de beaucoup d'esprit, qui, depuis peu de jours seulement, relevoit d'une fièvre ; son médecin l'avoit fait saigner, l'avoit purgé trois fois, et lui avoit défendu la viande Comme je trouvai cet homme habillé et que je l'entendis raisonner sensément sur toutes choses, je demandai pour quel sujet on m'avoit fait venir : un de ses amis me dit d'attendre un peu, et que je verrois bientôt de quoi il étoit question.

« M'étant donc assis, et m'entretenant avec le malade, j'aperçus bientôt que sa lèvre inférieure s'avançait en devant avec un mouvement fréquent, comme il arrive aux enfants qui boudent et qui se mettent à pleurer ; cela fut suivi d'un torrent de larmes, accompagnées de soupirs et de gémissements qui allaient presque jusqu'à la convulsion ; mais, peu de temps après, les larmes et les soupirs cessèrent entièrement.

« J'attribuai ce symptôme au désordre des esprits, causé en partie par la longueur de la maladie,en partie par les évacuations qu'il avait

été nécessaire de mettre en usage dans le traitement, et en partie par l'épuisement, etc. »

Disons encore quelques mots du diagnostic. Pour lui, le diagnostic de l'hystérie est difficile, surtout avec la « *colique bilieuse* » et la « *colique néphrétique* ».

Dans le Tome I (p. 253), à propos du diagnostic de *la* « *colique bilieuse* » il parle d' « une sorte de maladie hystérique qui ressemble entièrement à la colique bilieuse tant par la violence, que par le siège de la douleur ».

« Je ne rapporterai pas ici des accidents que je sais être arrivés à quantité de femmes, parce qu'on avoit pris des coliques hystériques pour des coliques bilieuses ; je dirai seulement que les fréquentes évacuations, qui sont absolument nécessaires dans la colique bilieuse, loin d'apaiser la douleur et le vomissement qui accompagnent la colique hystérique, ne font au contraire que les augmenter.

« Enfin le mal, après avoir duré plusieurs mois, attaque tout à coup le cerveau, et aboutit à des convulsions qui enlèvent en peu de temps le malade. »

Il lui semble aussi que le diagnostic est très difficile avec la colique néphrétique : « Quelquefois le mal attaque l'un des reins, et y produit une douleur très cruelle et qui est entièrement semblable à un accès de colique néphrétique, non seulement par la nature et le siège de la douleur, mais encore par les vomissements affreux dont elle est accompagnée, et quelquefois aussi parce qu'elle s'étend le long des uretères. De cette manière il est extrêmement difficile de distinguer si les symptômes dont il s'agit proviennent de quelque pierre enfermée dans les reins, ou d'une affection hystérique, à moins que la personne n'ait eu, peu de temps auparavant, quelque violent chagrin ou n'ait vomi une matière verdâtre ; ce qui montrera que les symptômes de la maladie doivent plutôt être attribués à une affection hystérique, qu'à une pierre contenue dans les reins. »

Pour le pronostic de l'hystérie il dit que, quoique les vapeurs ne soient pas mortelles de leur nature, elles ne laissent pas de le devenir, à raison des accidents qui en sont la suite, et qui enlèvent un assez grand nombre de femmes. Il en donne un exemple qui, certainement, est de l'éclampsie.

Nous dirons quelques mots du traitement, car, ici comme ailleurs, il fait des observations intéressantes.

Il dit que tout d'abord il faut « fortifier le sang » chez les hystériques. C'est « la principale indication ». Quelquefois cependant on est obligé « à commencer par la cure des symptômes ». « L'expérience montre qu'il y a beaucoup de remèdes qui, par leur mauvaise odeur, sont propres à tranquilliser les esprits agités, et qui, pour cette raison, portent le nom d'*hystériques* ; on ne les négligera pas lorsqu'il s'agira de remplir cette indication. »

Pour fortifier le sang, il prescrit *le fer*.

Mais il y a aussi « deux drogues admirables, » *opium et quinquina*.

« Quand les symptômes ne sont pas violents, dit-il, je me contente de faire saigner une fois du bras, et de purger trois ou quatre fois la malade, et de prendre des « pilules altérantes » qu'il décrit.

Il fait ensuite une remarque, qui, nous le savons bien maintenant, est extrêmement judicieuse :

« Il n'est pas rare de voir des femmes d'un tempérament si singulier, que les remèdes anti-hystériques, d'ailleurs si utiles dans la plupart des symptômes des vaporeux, *leur nuisent beaucoup au lieu de les soulager.* »

Et il ajoute : « Alors il faut s'abstenir absolument de ces sortes de remèdes ; car, comme dit Hippocrate, *tout ce qu'on fait est inutile, quand la nature s'y oppose.* »

Il fait mention des eaux *minérales ferrugineuses, d'eaux sulfureuses*, etc.

Il prescrit aussi la *diète lactée*, « si les remèdes que nous avons proposés jusqu'ici ne conviennent pas. »

Il recommande beaucoup l'exercice à cheval ou le grand air : « c'est, dit-il, la meilleure chose que j'aie connue jusqu'à présent pour fortifier et animer le sang et les esprits. »

Il observe cependant qu'il est moins utile aux femmes qu'aux hommes.

Voici ce qu'il dit pour le traitement des attaques : « il faut aussitôt recourir aux anti-hystériques qui ont une odeur désagréable, et qui, par-là, sont propres à rétablir les esprits dans leur direction

ordinaire » et il cite : « l'assa fétida, le galbanum, le castoreum, l'esprit de sel ammoniac, et tout ce qui exhale une odeur fort puante et fort désagréable ».

« Si le paroxysme hystérique est accompagné d'une douleur violente, le laudanum est le seul véritablement capable de calmer ces symptômes. »

Il le prescrit aussi « dans les grands vomissemens ». Quelquefois il faut, surtout « chez les femmes vigoureuses et sanguines, saigner et purger avant l'usage du laudanum ».

L'œuvre admirable de cet homme de génie fut absolument méconnue de ses contemporains. Et sa grande pénétration ne fut vraiment comprise qu'au XIX[e] siècle. On peut dire que Briquet (1859) fut le premier à l'apprécier à sa juste valeur.

Signalons rapidement Boerhaave, car cet auteur, célèbre par tant de travaux, n'a pas fait beaucoup pour l'hystérie. Hermann Boerhaave (1668) dans son *Traité des maladies nerveuses* (1) (qui a paru après sa mort), exprime sur la théorie de l'hystérie la même opinion que Lepois et Willis. Il confond l'hystérie avec l'hypocondrie. En somme, il a fait peu pour l'hystérie et n'a rien ajouté à l'éclaircissement de la question.

Il insiste aussi sur la compression de l'abdomen dans l'attaque hystérique ; elle doit être produite, suivant lui, à l'aide d'un coussin, fortement serré par des draps placés entre les fausses côtes et la crête iliaque. On soulage ainsi, dit-il, presque à coup sûr les malades, pourvu que la sensation du globe n'ait pas encore dépassé le diaphragme (2).

Le livre de Lange (1689) (3) ne contient aucune donnée clinique, mais de très curieuses et fantaisistes conceptions sur la théorie des vapeurs hystériques.

C'est le mot même de *vapeurs*, qui le conduit à sa théorie : il essaye de montrer que toutes les fermentations dégagent des vapeurs ; et sa physique est des plus rudimentaires. On est étonné de voir

(1) Hermann Boerhaave. *Praelectiones academicæ de morbis nervorum*. Édit. à J. Vœnens, 1761.

(2) Van Swieten. *Comm.*, t. III, p. 417.

(3) M. Lange. *Traité des vapeurs*. Paris, in-12°, 1689.

cinquante ans après Descartes, Torricelli, Pascal, émettre cette définition de l'évaporation : Détachement des corpuscules écartés par la force de la fermentation, lesquels, ayant plus de subtilité, ou étant susceptibles d'un mouvement plus rapide que les autres, s'échappent et ne composent plus qu'un même volume avec le tout raréfié.

Cela dit, il établit que les fermentations animales ne peuvent pas remonter au cerveau par les vaisseaux, mais seulement par les nerfs, spécialement le nerf vague (pneumogastrique) et le nerf intercostal (grand sympathique), et alors les vapeurs hystériques sont dues à la fermentation de ce qu'il appelle ferment séminaire pour la femme : le germe de l'œuf qui est dans l'utérus. Ces ferments séminaires chez les gens bien portants se portent dans les nerfs tout doucement et y excitent des passions douces ; mais, dans le cas contraire, ils produisent des désordres graves (p. 180).

Le plus souvent les vapeurs se portent au cerveau ; mais, si elles vont ailleurs, elles y font aussi d'autres désordres (p. 193).

« Lorsque par la corruption des fermens séminaires, il se fait une fermentation assez forte, pour élever tous les sels essentiels : alors ces sels devenus irréguliers et fermentatifs, font une forte effervescence avec les esprits animaux, et excitent par conséquent des convulsions dans tous les lieux où ils se rencontrent.

« Ainsi s'ils se répandent dans tous les nerfs du mésentère et du basventre, ils y font un tel gonflement et une si forte élévation des parties où sont attachés ces nerfs, que le diaphragme s'en trouve pressé, en sorte qu'il semble que le corps de l'utérus comme une grosse boule se porte jusques à cet endroit. Si les vapeurs se portent dans les nerfs des poulmons, elles y font l'asthme convulsif. Lorsqu'elles sont poussées vers ceux du cœur, elles font le pouls convulsif, et les palpitations. Lorsqu'elles montent vers les nerfs récurrens elles produisent l'étranglement et la suffocation.

« Enfin lorsqu'elles sont élevées jusques au cerveau, elles y excitent les accidens mesmes que nous avons expliqués dans l'épilepsie. »

Malgré le peu de fondement de cette théorie, Lange est parfaitement raisonnable sur les soi-disant possessions par les démons. « Ces mouvements de contorsions qu'on croit surnaturelles, dit-il, sont dus à des acides fixes qui se portent dans les muscles, et ils lassent les forces des esprits animaux. »

De là résulte qu'il traite de superstition, contraire au bon sens et à la raison, l'idée qu'il s'agit là de possessions démoniaques.

Certes l'idée que l'hystérie est due à des acides fixes, répandant leurs vapeurs dans les nerfs est bien peu rationnelle, mais cette fantaisie est encore préférable à la doctrine d'un envahissement par le démon.

A la fin du dix-septième siècle nous avons encore le travail de Chastelain (1691) (1) qui mérite d'être cité :

Il parle des convulsions et des mouvements convulsifs « qu'on appelle à présent vapeurs ».

Il cite d'abord ses deux grands prédécesseurs :

« Sydenham, grand praticien d'Angleterre, prétend que les convulsions et les mouvements convulsifs qui surviennent aux passions hystériques et hypocondriques, et qu'on appelle à présent vapeurs, procèdent de la faiblesse des esprits, c'est-à-dire de leur trop grande subtilité, et de leur trop grande mobilité. »

« Willis veut que les convulsions, et les grands mouvements convulsifs soyent comme les effets d'une poudre à canon, ou d'une matière fulminante qui s'allume dans le cerveau, et passe jusques aux extrémités des nerfs, ou qui s'allume dans les nerfs hors de la tête, et passe jusqu'au cerveau dans les convulsions, et dans les mouvements convulsifs universels. »

Ensuite il expose sa propre théorie, qui, il faut le remarquer, est très vague :

« Comme les femmes abondent plus en sérosité que les hommes, la cause la plus fréquente de leurs convulsions, et de leurs mouvements convulsifs, est une sérosité qui s'amasse plus souvent dans les ovaires, ou dans les glandes du mésentère, que dans les replis du cerveau, ou dans ses ventricules. »

Plus loin : « il y a grande apparence que les esprits sont ainsi mal constitués en ceux en qui les passions de l'âme donnent occasion à de fréquentes convulsions et mouvements convulsifs. »

« Un médecin habile ne se détermine jamais *sur la cause*, et sur le *siège* des vapeurs, à la première insulte. »

Il parle des « tumeurs dans le mésentère » : « on connaît que la tumeur est un effet des convulsions et des mouvements convulsifs, en

(1) CHASTELAIN. *Traité des convulsions et des mouvemens convulsifs, qu'on appelle à présent vapeurs*. Lyon, in-12, 1691.

ce qu'elle paraît et disparaît ordinairement à mesure que les accidents prennent et quittent le malade ».

« On voit tous les jours paraître et disparaître de semblables tumeurs dans les femmes qui sont attaquées des vapeurs de mère. »

Il est probable qu'il s'agit là du météorisme.

Comme traitement : il conseille « Kin Kina » et « Mars » (la quinine et le fer) et aussi les exercices du corps.

Pour Brisseau (1) l'épilepsie, l'hypocondrie et l'hystérie ne sont qu'une seule et même maladie, et il s'étonne qu'on les distingue l'une de l'autre.

Le siège de l'affection ne peut être dans la matrice, car les hommes peuvent être aussi atteints de l'hystérie. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« La passion hystérique n'attaque pas seulement les femmes, et l'expérience nous fait voir que les hommes y sont aussi sujets, en quoi l'on découvre l'aveuglement de ceux qui en mettent la cause dans la matrice, outre que les ouvertures que l'on a faites des femmes mortes, attaquées de ce mal, et à qui l'on n'a rien trouvé dans la matrice, font bien voir qu'on s'étoit trompé jusqu'à présent, et il n'est plus permis qu'aux femmes d'attribuer aux vapeurs qui s'élèvent de la matrice, cette quantité des symptômes dont nous chercherons ailleurs la cause. »

Le manque d'exercice et les mauvais aliments « donnent lieu à la génération des méchants ferments dans les premières voies, et à une constitution de sang très pernicieuse ». Cela constitue la cause de l'hystérie, et c'est pour cela aussi que les femmes y sont plus sujettes : elles font moins d'exercices que l'homme, et leurs appétits sont plus dépravés.

Il donne une longue explication sur les ferments des premières voies et sur l'épaisseur du sang ; cette description manque absolument de clarté.

« La suffocation et l'étranglement, la douleur de tête, le vertige, les mouvemens convulsifs, les palpitations du cœur, les bruits dans les intestins, les agitations du ventricule et des intestins, la difficulté de

(1) Brisseau. *Traité des mouvemens simpathiques*, avec une explication de ceux qui arrivent dans le Vertige, l'Épilepsie, l'affection Hypocondriaque, et la Passion Hystérique. Paris, 1692, in-12.

respirer, le hoquet, les pertes des sens, externes et internes. » Voilà les principaux symptômes de l'hystérie.

Il décrit ainsi l'attaque : « Ils tombent par terre, comme les épileptiques ; l'écume leur vient à la bouche, les mouvemens convulsifs sont tantôt dans les parties internes seulement, et tantôt dans les externes, les unes n'ont point de respiration, d'autres l'ont difficile ; quelquefois le pouls paraît, et quelquefois il est insensible, selon que la cause est plus ou moins forte. » Et il ajoute : « Tout cela par l'irritation plus ou moins grande, faite aux membranes des intestins, qui fait refluer les esprits dans les fibres qui se gonflent, et selon que ce gonflement est plus ou moins fort, elles pressent les voisines en partie, ou tout à fait, et les esprits coulent peu, ou point du tout dans certains endroits. »

Quant à l'attaque de sommeil : « L'on a vu des femmes trois jours dans cette état que l'on croïoit mortes. »

Le pronostic est le même que dans l'épilepsie, et il conseille aussi le même traitement : « les fumigatoires et les sternutatoires, les odeurs fortes et puantes, les frictions ».

On voit que cet auteur n'a rien ajouté de nouveau aux connaissances de son temps sur l'hystérie.

Cullen en fait tout d'abord une névrose de l'estomac. Cette opinion est basée sur la fréquence excessive des troubles gastriques dans l'hystérie, ainsi que sur la précocité de ces troubles, qui souvent, dit-il, préexistent pendant longtemps à la première attaque convulsive ; les perturbations de la digestion portent atteinte à l'hématose et consécutivement à l'équilibre du système nerveux. Il me paraît évident, dit-il, que les paroxysmes de l'hystérie commencent par une affection spasmodique et convulsive du canal alimentaire, qui, de là, se communique au cerveau et à une grande partie du système nerveux.

Après avoir émis cette opinion, Cullen semble vouloir revenir à l'avis le plus général, après avoir fait quelques remarques sur la nature des paroxysmes et sur les fonctions de l'utérus.

« Cependant les accès ont si souvent une telle connexion avec le flux menstruel, et avec toutes les maladies qui dépendent de l'état des parties de la génération, que c'est *avec raison*, que les médecins ont de tout temps considéré l'hystéricisme comme une affection de

l'utérus et des autres parties du système de la génération. » (Dubois d'Amiens.)

Cet auteur, on voit, n'a pas eu le courage de son opinion, et en somme, lui non plus n'a rien ajouté à nos connaissances sur l'hystérie.

Si nous prenons maintenant le XVIIe siècle dans son ensemble, nous voyons que trois noms, trois grands esprits marquent le progrès des études sur l'hystérie. C'est Lepois qui a le premier rejeté l'opinion erronée, qui avait duré pendant tant de siècles, sur le siège de l'hystérie dans l'utérus. Et quoique la lutte entre les deux opinions ait persisté jusqu'à nos jours, cette opinion de Lepois a toujours été étudiée et approfondie par les plus grands médecins après lui et a toujours triomphé sur les erreurs qui ont été écrites depuis.

L'œuvre de Willis est remarquable par cela, que, tout en soutenant l'opinion de Lepois, il l'a éclaircie par ses hypothèses et ses discussions avec toute la rigueur qu'on pouvait attendre d'un anatomiste et d'un savant de premier ordre.

Enfin Sydenham a fait époque dans l'histoire de l'hystérie par ses observations et sa description clinique remarquable.

Malheureusement, après Sydenham, il y a eu tant de travaux confus et imparfaits que pendant longtemps, au lieu de progresser, la science a reculé.

CHAPITRE III

Dix-huitième siècle.

Le XVIII[e] siècle n'est pas marqué au début par des travaux remarquables.

Stahl (1660-1734) (1) était un médecin philosophe. Il a insisté beaucoup sur l'influence des causes morales pour déterminer les affections nerveuses et il a fait de l'âme le principe de tous nos mouvements (2).

Il attribuait une grande influence sur la production de l'hystérie aux hémorrhagies, ou aux efforts du sang, pour s'ouvrir une issue quelconque. Il a aussi beaucoup insisté sur la corrélation entre l'écoulement menstruel ou hémorrhoïdal et les affections hystériques ou hypocondriaques. D'une part, il reconnaît pour causes fréquentes de ces maladies les affections morales, comme la colère, le chagrin, etc., d'autre part il voit dans tous les phénomènes que présentent l'hystérie et l'hypocondrie, les effets de la tendance du sang à former l'hémorrhagie. De là le principe général du traitement : diminuer la quantité du sang dans tous les cas. Comme description de l'hystérie rien de remarquable.

Nous ne faisons que citer :

Mead (1673). Pour lui, l'hystérie n'a pas de siège spécial. C'est une maladie générale ; tout l'organisme est troublé : « *Non unam sedem habet sed totius corporis est.* »

Freind (1675) trouve la cause des accidents hystériques dans la pléthore utérine et générale.

Astruc (1684) classe l'hystérie parmi les maladies convulsives. Il admet comme cause prochaine de l'hystérie la tension des vaisseaux laiteux de la matrice, et le gonflement des ovaires et des trompes. Il

(1) STAHLII. *Theoria medica vera.* Halœ, 1708 ; *Dissertatione de motu tonico, de motibus spasmodicis, etc.*

(2) ROUSSEL. *Système physique de la femme.*

rapproche l'hypocondrie de l'homme de l'hystérie de la femme et admet aussi l'hystérie chez l'homme.

Blackmore (1695) attribue le principal rôle dans la production des phénomènes hystériques aux altérations humorales.

Alberti (1) est un disciple et commentateur de Stahl. Suivant lui, la mélancolie, l'hypocondrie et l'hystérie ne sont qu'une même maladie.

Frédéric Hoffmann (2) cherche à distinguer les principaux symptômes de l'hypocondrie et de l'hystérie. Mais il revient tout à fait, non pas seulement à la théorie utérine, mais à la théorie presque humorale de Galien.

« A la lecture d'Hoffmann, dit Briquet (3), on se demande comment il a pu se faire que, cinquante ans après Sydenham, qui avait sur l'hystérie des idées si simples, il ait pu se trouver un auteur éminent, capable de négliger la voie de la simple observation pour retomber dans les vieilles idées des temps passés. On ne peut en trouver la raison qu'en regardant Hoffmann comme un homme de cabinet qui ne voyait de malades que dans sa pratique particulière. »

L'hystérie, d'après lui, provient de la matrice et de ses vaisseaux. « Je suis fortement persuadé avec les anciens, dit-il, qu'elle (l'hystérie) provient de la matrice, de ses membranes et de ses vaisseaux surtout spermatiques (artères utéro-ovariennes) et que la contraction spasmodique de ces parties se communique d'elle-même aux nerfs adjacents de l'os sacrum et des reins, et de là, en conséquence de la correspondance mutuelle des parties, aux membranes nerveuses de la moelle épinière, et qu'elle passe des parties inférieures aux parties supérieures. »

Voici le passage même : « *Nos vero cum antiquissimis medicis, symptomatum hystericorum primam originem ab utero ejusque membranosa et vasculosa substantia et vasis ad illum spectantibus, imprimis spermaticis, petendam esse, firmiter persuasi sumus : quarum partium, spasmodicæ constrictiones postea in nervos vicinos ossis sacri et lumborum sese insinuant, et, ad con-*

(1) Michaelis Alberti. Halœ, Magdeburgicœ, etc., 1718.

(2) Hoffmann. *De morbi vere indole, sede, origine et cura.* Halle, 1733, in-4° ; et *op.*, t. III, sect. 1, cap. 3. *De malo hysterico.*

(3) *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie*, 1859, p. 579.

sensum totius medullæ spinalis, nerveas membranas gradatim occupant a partibus inferioribus ad superiores sensim paulatimque se propagando. »

Il place l'origine de tous les symptômes hystériques dans une contraction spasmodique de l'utérus, qui s'étend aux nerfs du bassin et des lombes, ensuite à la moelle épinière et de là se propage successivement à toutes les parties du corps. Malgré cette théorie, Hoffmann rapporte un cas d'hystérie chez un jeune homme de seize ans.

Il rapporte encore deux cas de gonflement douloureux des deux seins coïncidant avec les attaques hystériques (1), symptôme qu'il fut, après Willis, le premier à noter. L'une de ses malades avait en même temps des sueurs de sang et une angine de poitrine hystérique. On sait que Charcot a fait remarquer combien fréquente est l'association d'une zone hystérogène cutanée et de troubles trophiques.

Flemyng (2) place dans l'encéphale le point de départ des phénomènes de l'hystérie et de l'hypocondrie. C'est, dit-il, parce que les fibres cérébrales sont, ainsi que les filaments des nerfs, dans un état particulier de relâchement et d'atonie, et parce que le suc nerveux est devenu trop aqueux, que les fonctions digestives des hypocondriaques subissent des dérangements inquiétants et que le chyle, le sang, toutes les humeurs principales se trouvent bientôt plus ou moins complètement viciées.

Mais rien de pareil ne serait arrivé si le cerveau ne se fût pas trouvé dans un état différent de l'état normal.

A côté de Flemyng nous avons deux autres auteurs, Klœkof et Schacht, qui pensaient comme lui.

Pour Klœkof (3) aussi le cerveau est le premier affecté dans l'hypocondrie et l'hystérie. Il attribue à un excès ou à un défaut d'irritabilité du tissu cérébral la vivacité des impressions, l'imagination des hypocondriaques et des hystériques ; et il attribue les variations que subit elle-même l'irritabilité à une augmentation ou à une diminution de consistance du tissu nerveux encéphalique. Sa manière

(1) Fred. Hoffmann. *Opera omnia*, Genève, 1748, t. III, sect. I, cap. V : *De morbo hysterico*.

(2) Flemyng. *Nevropathia, etc.*, in-8°, 1738, et *Neuropathologia, seu de morbis hypochondriacis et hystericis*, lib. III, 1760, cité par Calmeil (*loc. cit.*), p. 207.

(3) C. Alb. Klœkof. *De morbis animi, etc.*, *Dissertatio*, in-8°, 1758, cité par Calmeil (*loc. cit.*), p. 208.

de voir en général ne diffère presque pas de celle de Flemyng; naturellement elle ne peut s'appuyer sur rien.

Schacht (1) nomme mélancolie nerveuse, mélancolie hystérique, mélancolie sans matière humorale, celle qui dépend d'une modification directe du tissu encéphalique; sans exclure absolument dans ce cas la possibilité d'un état de raideur des fibres cérébrales et nerveuses, il est d'avis qu'il s'agit plutôt d'un relâchement de ces fibres; ce relâchement explique pour lui l'irritabilité nerveuse.

La mélancolie cérébrale ou hystérique, si elle n'est pas guérie assez vite, peut engendrer la mélancolie atrabilaire, maladie humorale, car le sang, devenu huileux, salin, chargé de terres, charrie partout avec lui, dans l'organisme, des principes qui compliquent par leur mode d'action l'état de perversion des fonctions cérébrales; mais ces principes ne sont fixés nulle part. La mélancolie hypocondriaque est toujours précédée, d'après son avis, par la mélancolie cérébrale ou *hystérique*. Comme on voit, la théorie de Schacht rentre dans celle des deux précédents écrivains que nous venons de citer.

A la même époque Gorter (2) expose son opinion. Il dit que ce n'est pas le cerveau des hystériques et des hypocondriaques qui fait naître les accidents qu'on observe vers le canal alimentaire, le poumon, le cœur, les organes sexuels de ces malades; il croit qu'une matière humorale âcre, attachée à l'enveloppe des filaments nerveux qui se propagent, soit dans l'estomac, soit dans la rate, le foie, le pancréas, le tissu pulmonaire, etc., suffit pour causer par son action corrosive tous les accidents; et, comme cette matière s'attache tantôt à une place, tantôt à l'autre, il est impossible de calculer jusqu'où peut aller la variation des symptômes hypocondriaques et hystériques. Les accidents les plus divers peuvent aussi troubler l'harmonie des fonctions encéphaliques sur les sujets affectés d'hypocondrie ou d'hystérie; il suffit, pour que cela ait lieu, que l'humeur peccante s'infiltre dans les centres nerveux intra-crâniens.

Tous ces auteurs, avec ceux qui les suivirent, Perry, Fracassini, Hunauld, ne s'arrêtent guère sur la théorie de l'hystérie et de l'hypocondrie; car, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, il n'y a presque pas de distinction établie entre l'une et l'autre (sauf dans Sauvages,

(1) J.-O. Schacht. *Institutiones medicæ*, cité par Calmeil (*loc. cit.*), p. 210.
(2) J. Gorter. *Praxis medicæ, etc.*, 1751, cité par Calmeil (*loc. cit.*), p. 210.

James et Pinel). Ils font surtout la description. Ils donnent aussi les observations pratiques, où ils veulent décrire les modes d'influence, que la modification de la sensibilité physique peut exercer sur les conditions morales. Mais dans leurs descriptions, ils n'ont rien ajouté d'assez remarquable, ni d'assez nouveau pour qu'il y ait intérêt à insister.

En 1744, Chirac et Silva ont publié un ouvrage (1) dont quelques observations sur l'hystérie présentent de l'intérêt.

C'est le *tome second* qui est consacré à l'hystérie.

Pour eux ce sont des esprits animaux et leur mouvement déréglé qui produit dans les parties, où ils se portent, les symptômes qui sont propres aux maladies de ces parties. Dans les intestins, ils produisent *le gonflement.* (Ils ont observé certainement le météorisme abdominal des hystériques.)

Dans l'œsophage « le sentiment de quelque chose qui monte vers le gosier ». C'est évidemment la boule hystérique. Si les esprits animaux se portent dans la tête, ils produisent des mouvements convulsifs et des maladies accompagnées de convulsions.

Plus loin (p. 303) : si le mouvement déréglé des esprits animaux se produit dans les vaisseaux sanguins, il « est suivi d'une interruption de la circulation, qui donne aux parties une couleur bleuâtre ou plombée, ou qui, obligeant la sérosité de se filtrer en plus grande quantité dans ses couloirs, produit des excrétions beaucoup plus considérables que de coutume, et quelquefois un épanchement accompagné d'enflure ».

Ceci prouve d'abord qu'ils ont observé l'œdème et la cyanose des hystériques. Nous avons vu plus haut que Willis et Boerhaave ont noté les premiers le gonflement des seins chez les hystériques. Chirac et Silva cherchent à expliquer ces phénomènes d'après leur théorie.

« Ce dérangement dans la circulation des esprits vient de quelque forte passion et est entretenu par un vice de sang. »

Ils ont vu l'hystérie chez l'homme (p. 302 et 303) : à un malade qui tombe sans connaissance, l'écume à la bouche, etc., ils affirment, dans une lettre, que ce n'est pas l'épilepsie, que c'est plutôt

(1) Chirac et Silva, *Dissertations et consultations médicinales*, 1744.

une maladie « que les anciens ont nommée hystérique, parce qu'ils pré tendaient que l'utérus en est le siège, et que les modernes mettent dans la classe des mélancoliques, ou des convulsions, auxquelles les hommes ne sont pas moins sujets, que les personnes du sexe ».

Nous reproduisons ce passage à cause de l'indication qu'il contient de l'hystérie chez l'homme.

Page 343. « Un monsieur de trente-cinq à trente-huit ans est attaqué de vapeurs et d'étourdissements, même pendant la nuit, et toujours plongé dans une rêverie profonde, même avec ses meilleurs amis, bien qu'il fût autrefois fort gai ; il n'a cependant point de fièvre et boit et mange assez bien. »

Ils nomment cela « vapeurs », quoique rien n'indique d'une manière précise ici l'hystérie.

Voici encore une observation qui, sans avoir des symptômes bien nets, peut être considérée comme un cas d'hystérie chez l'homme (p. 348).

Le malade, dont il s'agit, a eu un chagrin vif, il a perdu « une nièce qu'il aimait beaucoup, et le jour même il se fâche extrêmement contre son beau-frère ». Dans la nuit on fut obligé d'appeler un médecin, parce que « la poitrine était fortement oppressée ».

« Depuis ce temps, l'oppression a toujours continué, étant un jour plus violente que l'autre, surtout au soir, qu'il lui prend quelquefois des tremblements considérables, et qu'il se sent le col si serré qu'il est obligé de défaire le col de sa chemise. » Il est regrettable qu'ils n'aient pas suivi ce malade et qu'ils ne donnent pas de détails plus précis.

Ils rapportent une observation (p. 319) de vomissements et d'éternuements hystériques : Une malade qui ne mangeait pas du tout depuis 15 jours et avait des nausées, dès qu'on lui présentait des aliments. « Depuis 15 jours elle *éternue* continuellement. Elle souffre aussi des maux de tête. »

Plus loin (p. 359) ils reviennent sur cette observation : « Depuis neuf ans que la demoiselle a été traitée de ses éternumens, et guérie, elle a toujours été incommodée pendant les hivers de fréquents rots, ou renvois »...

« La maladie a changé cet hiver, et a dégénéré en tremblemens froids qui prennent à la malade après qu'elle a avalé quelque chose de solide, etc. »...

Plus loin : « Au commencement de cet hiver les renvois sont revenus, mais avec des efforts plus considérables. Il vient leur succéder des tremblemens, qui augmentent tous les jours. Elle dort bien. Elle ressent aussi depuis quelques jours des étourdissemens, ou vapeurs, qui ne lui font point perdre connaissance. »

Encore une observation sur les vomissements hystériques (p. 323). Une personne qui a veillé un malade pendant 17 nuits sans se coucher, a été prise « d'un vomissement continuel, qui a duré quinze ou seize mois ». Pendant deux ans elle se porta bien, puis elle tomba malade de nouveau : elle ressentait « des pesanteurs sur les ieux qui ne paraissent cependant, ni rouges, ni malades en dedans. Les paupières enflent nombre de fois par jour. Elle sent un assoupissement violent, mais qui ne dure pas plus de deux minutes. Elle a dans le front des douleurs telles que si on le lui arrachait ».

D'après ces citations, on voit que Chirac et Silva étaient bons observateurs, et qu'ils ont vu et noté des symptômes peu étudiés avant eux.

Nous nous arrêterons un peu plus longtemps sur le travail de Raulin, d'une part, parce qu'il a fait des observations intéressantes, d'autre part parce que c'est à cette époque qu'on a commencé à observer mieux l'hystérie ; beaucoup de cas qu'on ne prenait pas dans les siècles précédents pour dus à l'hystérie, furent considérés comme relevant de cette affection. Dans son *Traité des affections vaporeuses* (1) il expose sa théorie (p. XIX. Discours préliminaire).

« La sensibilité attachée à l'essence des femmes, ou à des constitutions particulières qui en sont plus susceptibles que d'autres, *fait que leurs fibres portées quelquefois au dernier point de délicatesse,* sont affectées par le moindre accident ; *c'est là la somme d'une infinité de symptômes* vaporeux et souvent des vapeurs les plus violentes. De tels tempéramens deviennent encore plus susceptibles d'irritabilité, quand ils sont altérés par les effets trop dangereux de l'oisiveté, par un mauvais régime, par des excès, ou par des maladies héréditaires. C'est sur de telles femmes que les passions agissent avec force, surtout celles qui tiennent de la crainte, de la

(1) Joseph Raulin. *Traité des affections vaporeuses du Sexe, avec l'exposition de leurs symptômes, de leurs différentes causes et la méthode de les guérir.* Paris, 1758.

tristesse, ou de la surprise ; tout est à craindre pour les suites dans ces occasions, jusqu'aux efforts qu'elles font pour se modérer. »

Sans approfondir sa théorie, il montre par cette exposition qu'il a bien observé les femmes hystériques, et il y a beaucoup de vrai dans cette dernière phrase.

Page XXV, il dit : « Les vapeurs sont l'effet des mouvements irréguliers ou contre nature des muscles, des membranes, ou des fibres dont ils sont composés. »

Il fait aussi cette remarque : « Il est rare que l'utérus contribue plus que les autres viscères à donner des vapeurs. » Plus loin il parle « des liquides qui s'embarrassent dans les capillaires, qu'ils y croupissent, qu'ils y forment des engorgements, des obstructions, qu'ils irritent les fibres nerveuses et causent des vapeurs aux femmes et des affections mélancholiques aux hommes ».

Il intitule son chapitre II : « Vices des liquides : cause prochaine des affections vaporeuses », et il appuie son opinion par des observations que nous citerons plus loin.

Le chapitre XII est intitulé : « Suppression des secours périodiques : cause prochaine des affections vaporeuses. » Dans ce chapitre il rapporte plusieurs observations dans lesquelles il montre que les femmes dont les règles étaient supprimées par une cause quelconque, frayeur, chagrin, refroidissement, furent attaquées des attaques convulsives et ne furent guéries que par le rétablissement des règles » (p. 197 et suiv.).

Il donne une définition de l'hystérie :

« On entend par affections vaporeuses des stases, des mouvemens convulsifs, des spasmes, ou des convulsions, de quelque partie, de quelque viscère, de plusieurs ensemble ou successivement, ou généralement de tout le corps, suivis de symptômes différens plus ou moins modérés, selon la sensibilité, l'irritabilité, la différence de la force mécanique des parties affectées, et selon la quantité et la qualité de leurs causes. »

On appelle les vapeurs des hommes, *affections mélancholiques.*

Dans le « Discours préliminaire » il dit :

« On regarde, dès les commencemens de la médecine, les différents dérangemens de l'utérus comme l'unique cause de ces maladies ; c'est pourquoi on les nomme *hystériques* » (p. IX).

« On est presque toujours resté dans cette erreur, on l'a même portée plus loin; on a cru que la matrice était un animal capable de se mouvoir d'un lieu à l'autre. »

Page X : « Une sensation d'une boule qui semble se mouvoir par progression dans le bas-ventre et qui est un des principaux symptômes des vapeurs, a donné lieu à cette opinion; ce mouvement provient d'une action irrégulière des muscles du bas-ventre. »

Et un peu plus loin : « Nous voyons tous les jours des hommes vaporeux avec une sensation de boule. »

« Il est des hommes qui sont exposés à tous les autres symptômes des vapeurs. »

Il combat ainsi la théorie ancienne de l'hystérie en prouvant sa fausseté par le fait de l'hystérie chez l'homme.

Il dit (p. VIII) : « Il y a déjà plus d'un siècle que les vapeurs sont endémiques dans les grandes villes ; la plupart des femmes qui jouissent des commodités de la vie sont vaporeuses, on peut dire qu'elles achètent par une suite de langueurs l'agrément des richesses. »

Cette remarque peut être considérée aussi comme juste.

Il parle de *l'hérédité* de l'hystérie : « On s'aperçoit tous les jours que les vapeurs deviennent *héréditaires.* » (Discours préliminaire, p. VIII.)

Dans le chapitre III, il parle encore de l'hérédité des affections vaporeuses.

Il parle aussi de la *contagion* de l'hystérie et des *épidémies.*

« Ces maladies, dans lesquelles les femmes inventent, exagèrent et répètent toutes les différentes absurdités dont est capable une imagination dépravée, sont quelquefois devenues épidémiques et contagieuses. » (Discours préliminaire, p. XX.)

Au chapitre I de la section 3 (p. 116), il raconte que les femmes Argiennes « devinrent furieuses par contagion encore avant le temps d'Hippocrate »... « les filles du roi étoient du nombre; les femmes se croyoient des femelles bêtes, et les filles du roi se croyoient des vaches ».

Plus loin : « Plutarque nous apprend qu'il régna une pareille épidémie parmi les filles Milésiennes, elles se pendoient pas troupes, leur gorge étant resserrée par des spasmes et des mouvemens convulsifs, elles avoient des vives sensations d'étranglement, qui leur inspiroient cette sorte de désespoir. »

Il parle de l'épidémie de Lyon, rapportée par Primerose; des religieuses d'Allemagne (les Nonains) : « Cardan nous apprend qu'elles étoient affigées d'affections si violentes qu'elles se mordoient entre elles comme des enragées (XVe siècle). »

A Rome, « jusqu'à trente filles attaquées de cette maladie dans l'Hôtel-Dieu des orphelins ». Toutes les filles d'une communauté « étoient saisies tous les jours à la même heure d'un accès de vapeur très singulier. C'étaient des *miaulements* ».

Il donne une description de l'attaque hystérique et des signes précurseurs de l'attaque, entre autres des « *tintements d'oreilles* », ce qui est, comme signes précurseurs, ainsi qu'on le sait maintenant, un des plus caractéristiques.

« Tantôt elles (les attaques) surviennent brusquement, mais souvent elles s'annoncent par quelques signes. »

Il parle « des faiblesses des jambes, des bâillements, des éternuements », etc., qui précèdent l'attaque.

Dans les attaques il ne distingue pas de périodes ou phases, il parle des convulsions et des « syncopes avec une privation totale d'entendement, de mouvement et de sentiment, semblables à des personnes mortes ».

A ce propos il raconte le cas de Vésale qui voulut disséquer « une femme qui était depuis longtemps dans une pareille syncope. La fin de son attaque approchait sans doute, elle se plaignit vivement au premier coup de scalpel ; elle causa tant de frayeur que l'anatomiste quitta l'Espagne pour se remettre à l'abri de l'inquisition ».

Un autre cas d'Asclépiade qui rencontra le cadavre d'une femme qu'on portait au tombeau, et reconnut qu'elle était en syncope.

Il ajoute ensuite : « J'ai vu moi-même des syncopes durer près d'un jour ».

Il raconte qu'il retarda une fois les funérailles d'une femme, parce que sa couleur n'était pas totalement changée ; elle se rétablit quelques heures après.

Il parle des mouvements convulsifs du corps dans les attaques, dans tous les sens, des douleurs vaporeuses de la « raideur des membres », de la « tension de l'abdomen » et ajoute que c'est « ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les spasmes et les convulsions ».

Il indique, ainsi qu'a fait le premier Sydenham, la limpidité des urines après l'attaque hystérique : « les urines deviennent ténues et limpides, claires comme l'eau qui coule d'un rocher ; c'est le signe le plus certain et le plus général des vapeurs ».

Raulin est un des premiers qui ait bien vu l'hystérie chez l'homme. Il en rapporte plusieurs cas, et il est convaincu que l'hystérie existe chez l'homme aussi bien que chez la femme.

Au chapitre II (p. 13) il parle des attaques chez l'homme : « un jeune homme chez qui les mouvements convulsifs avaient des intervalles de deux ou trois heures ; ils étaient si violents qu'ils secouaient le lit et l'appartement ».

Plus loin, dans le chapitre V (p. 32), il dit :

« J'ai vu plusieurs de ces hommes hypocondriaques qui avaient les mêmes accidens que les femmes vaporeuses dans leurs plus vives attaques ; il leur semblait qu'une boule s'élevait du bas-ventre ; ce symptôme était suivi d'étranglement, de la suffocation, de convulsions, etc. »

Plus loin, il dit encore :

« Les hommes ne sont pas exempts de ces effets de l'imagination ; Bartolin donne l'observation d'un qui prenoit la colique en même temps que sa femme entroit en travail pour accoucher. »

Il rapporte une observation de Willis « d'un vaporeux héréditaire affligé des plus violens symptômes de mouvemens convulsifs des plus rebelles, dont la sueur étoit si sale et si corrosive, que, de même que l'eau forte, elle corrompait le linge si l'on n'avait pas soin de le laver tout de suite ».

Il donne cette observation comme appui à son opinion dans le chapitre II, intitulé : « Vices des liquides : cause prochaine des affections vaporeuses. »

Il rapporte encore (p. 137) une observation d'hystérie chez l'homme, qu'il a empruntée à Willis.

« Willis a vu un homme de quarante ans qui étoit inquiété de temps en temps, pendant trois ou quatre jours, de mouvemens convulsifs aux yeux, de vertiges et des commotions à la tête ; c'étoit toujours les avant-coureurs des mouvemens convulsifs et des convulsions qui lui survenoient enfin, avec un sentiment de boule qui s'élevoit sensiblement du bas-ventre vers la poitrine et la tête. »

Il rapporte encore une observation de Sydenham.

« Sydenham a donné l'histoire d'un malade à qui il venoit de temps en temps dans la convalescence, des mouvemens convulsifs aux lèvres, il répandoit ensuite beaucoup de larmes, avec des gémissemens et des soupirs qui alloient jusqu'à la convulsion » (p. 310).

Voilà plusieurs bonnes preuves de l'hystérie chez l'homme. On s'étonne qu'il y ait eu encore des auteurs au XIX[e] siècle, par exemple comme Louyer Villermay et Landouzy qui ont voulu absolument nier l'hystérie chez l'homme.

Nous allons voir maintenant d'autres symptômes de l'hystérie que Raulin a observés et décrits.

C'est d'abord l'état d'esprit particulier aux hystériques, leur extrême impressionnabilité (Ch. V).

Page 137, il dit : « Fernel a observé que des vapeurs partaient du sommet de la tête, s'étendaient, faisaient des progrès successivement de membre en membre, se répandaient dans tout le corps, et causaient des convulsions. »

Il parle d'une « boule dans l'abdomen, une boule, qui se porte d'un côté, d'autre, ou qui monte vers le diaphragme ».

Plus loin (p. 188) il s'exprime ainsi : « Il arrive quelquefois que ce globe imaginaire paraît au dehors sous la peau, montant du pubis le long de la partie antérieure de l'abdomen, de la poitrine et de la gorge, comme une petite souris qui se glisserait dans ces endroits, sous les tégumens communs : ce sont les muscles qui s'étendant de bas en haut, prennent la détermination de se contracter successivement, suivant cette direction, par l'irritation qui se fait à leur partie inférieure. »

Il a vu *la toux hystérique :*

« Des toux très fatigantes, et presque continuelles, sans aucune expectoration : on les appelle hystériques » (Ch. IV, p. 17).

Il rapporte (p. 118) une observation de *hoquet hystérique :*

Une fille de 23 ans est attaquée (en 1698) d'un *hoquet* violent et continuel. Elle entra à l'Hôtel-Dieu et fut placée avec quatre autres femmes « malades des différentes maladies ». Trois jours après elles furent prises d'un *hoquet* et « de convulsions si violentes qu'il fallait quatre hommes pour en tenir une ; le hoquet et les convulsions survenaient

à toutes quatre en même temps. Ces accès duroient un quart d'heure, elles demeuraient ensuite sans mouvement et presque sans respiration pendant un autre quart d'heure; elles revenaient à elles-mêmes et paraissaient se bien porter pendant une demi-heure, le hocquet recommençait, l'abattement, le relâche, tout revenoit successivement et dans des périodes égales ». Il finit cette observation en disant: « c'est que ces filles étant guéries du hocquet, on ne s'aperçut plus d'aucun symptôme des différentes maladies qu'elles avaient auparavant ». Cette observation, comme on voit, est fort intéressante, à cause de la contagion, ou plutôt de l'imitation d'une part et de la périodicité régulière des attaques d'autre part ainsi que par le mode de guérison. Il est regrettable qu'il ne dise pas de quelles maladies étaient atteintes ces malades.

Ailleurs il dit: « On a vu des femmes qui, dans des états approchant des extases, imitaient les cris, le chant du coq, le coassement des grenouilles, le sifflement des serpens, l'aboiement des chiens » (Disc. prélim., p. XX).

Il a noté aussi la diarrhée et les vomissements continuels. « Tantôt il survient des cardialgies, des inappétences et des dégoûts quelquefois si considérables, que pendant toute la maladie il n'est pas possible de prendre des alimens d'aucune espèce. Cependant ces malades ne maigrissent pas, et elles conservent le plus souvent leur couleur naturelle (Ch. III, p. 16). »

Cette observation est très intéressante, surtout à cause de cette dernière remarque, qui établit l'absence de troubles de nutrition, malgré de graves désordres dans l'innervation.

Il a vu la période du délire dans ces attaques: « Les vaporeuses délirent souvent dans les attaques, elles perdent tout à coup la mémoire, la connaissance et le sentiment; ces facultés se rétablissent en un instant à la fin du paroxysme » (Ch. V, p. 21).

Il parle du clou hystérique, qu'il appelle « clou vaporeux » (Ch. VI, p. 24).

« Ces douleurs se fixent souvent entre le crâne et le péricrâne dans la circonférence d'un pouce, c'est le *clou vaporeux*, que souvent on appelle mal à propos clou hystérique; elles sont cruelles, et souvent accompagnées de vomissemens énormes. »

Comme cause du clou hystérique il donne la suivante (Ch. III,

p. 135) : « Des convulsions des muscles extérieurs de la tête, qui se contractent violemment plusieurs ensemble, excitent les douleurs précisément à l'endroit, où leurs fibres tendineuses s'entrecroisent et tiennent au péricrâne. »

Du côté des reins il note les phénomènes suivants : après les attaques l'urine devient abondante et claire, quelquefois trouble.

Et quant à *la rétention d'urine :* « Il n'est pas rare que dans les attaques vaporeuses il survienne des rétentions ou des suppressions d'urine avec les mêmes symptômes que celles qui sont causées par des pierres ou par des graviers qui touchent les uretères ou l'urèthre, c'est l'effet du spasme de ces parties (p. 25).

Il parle *de l'œdème*, surtout des jambes, qui n'atteint souvent, dit-il, qu'un membre.

Il signale aussi *la paralysie* subite d'un membre à la suite d'une attaque.

Il a aussi observé la catalepsie et la léthargie ; mais il en parle comme de maladies distinctes de l'hystérie « qui ont des symptômes à peu près semblables à ceux de vives attaques de vapeurs ».

Il décrit la catalepsie, et il ajoute : « et le mal, après trois ou quatre jours dégénère ordinairement en une folie dont peu guérissent ». (Nous n'insisterons pas sur cette erreur.)

Page 135, il mentionne une mort par hystérie, mais sans détails :

« On ouvrit une fille à Paris en 1667 qui était morte de vapeurs, on ne lui trouva d'autre cause de mort et de ses accidens que du sang coagulé dans les ventricules de cœur. »

Dans le chapitre intitulé : « Métastase des vapeurs convulsives du sexe » (Ch. XV), il y a quelques réflexions qu'il appuie par des faits qui sont curieux. Il commence ainsi : « On appelle métastase le transport de la matière qui cause une maladie » et il ajoute : « Il n'est point de maladie où il arrive autant de métastases que dans les vapeurs du sexe ; elles sont si promptes et si surprenantes qu'elles en imposent aux sens ; on a besoin de toutes les ressources de l'esprit pour ne pas les croire surnaturelles » (p. 216) ; et plus loin (p. 228) : « Les métastases, les transports de la cause des mouvemens convulsifs, ou de leurs effets, d'une partie à d'autres, deviennent sensibles par les accidens qu'ils causent dans ces parties. On a souvent arrêté des mouvemens

convulsifs qui partaient des membres, par de fortes ligatures au-dessus de l'endroit où ils commençoient. On voit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1705, qu'un homme sujet à des convulsions les arrêtoit dès qu'il les sentoit venir, en frottant le front avec la main, et en renversant la tête qu'il appliquait fortement contre une muraille. Tulpius avait un malade sujet aux convulsions ; avant qu'elles vinssent, il sentait une vapeur qui montait du gros orteil à la tête ; il ne put être guéri qu'en brûlant le nerf de cette partie. J'ai vu des femmes qui arrêtoient les progrès de leurs vapeurs convulsives en s'appliquant fortement, assises sur des fauteuils, et en tendant avec force leurs corps et leurs membres. »

Le chapitre du traitement n'est pas sans intérêt. Dans la « *cure des vapeurs* » il dit qu'on peut prévenir les attaques « lorsqu'on en ressent les avant-coureurs » qui se manifestent quelquefois « dans les viscères, par de petits mouvemens reptiles ou spasmodiques, par des sensations douloureuses, » etc., en frictionnant la région épigastrique, les cuisses, les jambes ; en irritant les parties inférieures, en les pinçant, en chatouillant la plante des pieds (!). On met les pieds dans l'eau froide ; « *on comprime le bas-ventre avec de fortes ligatures*, on fait flairer des drogues de mauvaise odeur, on prend des potions antispasmodiques, calmantes, etc. »

Pendant les attaques (Ch. II), la même chose presque : les compressions, les frictions ; on applique des ventouses sèches ou scarifiées « à la partie interne des cuisses ou aux aines, surtout si l'on est en syncope. On fait des compressions fortes sur l'épigastre, on proportionne ces compressions à la roideur et à la tension des muscles ».

Plus loin il dit : « Dans les Indes orientales les mouvemens convulsifs sont endémiques, violents et dangereux ; on les guérit en mettant les malades dans l'eau froide, ou en leur en jetant sur la tête sans qu'elles en soient prévenues. Si cela ne leur réussit pas, on les fustige avec des verges, et par ce moyen, l'on s'assure de leur guérison. »

Et il ajoute : « On ne doit pas être effrayé de cette façon de guérir, elle paraît cruelle, mais elle ne l'est pas, on n'a pas de sentiment, dès qu'il revient, on cesse le remède. »

Cette façon de guérir est en effet assez originale, quoique nous

sachions que, jusqu'à ces derniers temps, il y eut des partisans de semblable traitement, quelque peu barbare, de l'attaque hystérique.

Plus loin, à propos de remèdes antispasmodiques, etc., des mauvaises odeurs, comme l'assa fœtida, etc., et les autres, il dit : « Le tabac passe en Égypte pour un bon remède contre les vapeurs : les femmes de ce pays y ont tant de confiance qu'elles portent toujours sur elles des feuilles de cette plante; elles se guérissent en les appliquant sur le ventre. »

« Les symptômes des vapeurs (p. 251), cessent encore s'il survient des tumeurs, des ulcères, des fièvres, et si l'on fait des chutes. Un homme très sujet à des mouvemens convulsifs, en guérit, selon une observation de Boerhaave, par une grande blessure qu'on lui fit à la tête. »

Il croit à la guérison par les saignées et il assure avoir guéri des convulsions « vaporeuses » par la saignée.

Page 319, il revient au traitement par l'eau froide : « On prétend, dit-il, qu'Hippocrate jettait beaucoup d'eau froide sur le corps de ses malades pour leur donner la fièvre, car il croyait que la fièvre guérit les convulsions. Il est à présumer qu'on a ajouté aux ouvrages d'Hippocrate ces prétendus moyens de donner la fièvre ; cet auteur était trop vrai pour dire qu'ils lui avaient réussi », etc., et plus loin : « Les médecins des Indes orientales jettent tous les jours leurs malades dans l'eau froide et ils leur en répandent sur le corps, c'est dans la vue de guérir leurs vapeurs, je l'ai déjà observé. »

Ce passage est intéressant au point de vue de l'historique de l'hydrothérapie.

Voici ce qu'il dit à propos de la théorie des obstructions et des engorgements : « Trois espèces d'indications différentes pour la cure des vapeurs convulsives qui en proviennent : Donner du ressort à des solides relâchés, rétablir l'élasticité de ceux qui sont tendus, raidis ou crispés au point de former des obstacles à la liberté de la circulation, et diviser les liquides trop denses par des moyens convenables à chaque degré d'épaississement ». « Exercices, frictions. Remèdes stimulans et stomachiques » ; lavements et bains tièdes, etc.

En général, dans le traitement, ce qui le préoccupe, c'est de guérir les « obstructions ». Par exemple :

« Cure des obstructions du ventricule, des intestins et du mésentère : causes des affections vaporeuses. »

« Obstructions du foie, de la rate et du pancréas : cause des affections vaporeuses ». « Obstructions de l'utérus, etc. »

Si Raulin, dans sa théorie sur l'hystérie, n'a pas apporté une grande clarté, il a contribué beaucoup à la connaissance détaillée des symptômes de l'hystérie. Assurément mieux vaut une description méthodique des faits, que de vagues et ineptes dissertations sur d'hypothétiques théories.

Sauvages montre bien dans ses ouvrages la place donnée à l'hystérie dans les classifications nosologiques au milieu du dix-huitième siècle.

Il est même plus préoccupé de classer l'hystérie que d'en décrire exactement les symptômes. La première édition de son livre parut en 1731 sous le titre :

Nouvelles classes de maladies qui, dans un ordre semblable à celui des botanistes, comprennent les genres et les espèces de toutes les maladies, avec leurs signes et leurs indications, par S. de L. (certains exemplaires, identiques aux autres, portent le nom en toutes lettres : Sauvages de Lacroix) ; imprimé à Avignon, sans date ; mais une lettre d'envoi à Boerhaave, et la réponse de celui ci, imprimée au début du volume, fixent cette date à mars et avril 1731.

Au commencement du deuxième chapitre, consacré aux maladies chroniques, la cinquième classe comprend les maladies convulsives ; dans la première section il parle des convulsions générales ; dans la troisième section il parle de l'hystérie (p. 248).

« La passion hystérique, les vapeurs, c'est une maladie caractérisée par des accès de convulsions générales ou particulières, internes ou externes, et par une crainte habituelle et démesurée de n'en pas guérir ou de mourir. » Les vapeurs constituent la moitié des maladies chroniques. Cette maladie n'est pas particulière aux femmes, les hommes y sont sujets.

Il passe ensuite en revue diverses espèces : *hyst. spontanea* (Baglivi), *hyst. a cero. aeri in cerebro* (Willis), *a mesenteri ulcere* (id.), *a retento semine* (Bonet), *a putrido ovario* (Vesale, etc.), *a pancreate ulcerato* (Highmore), *febrilis continua* (Stahl), *febrilis intermittens* (id.), *epileptica* (River).

Son autre ouvrage est de 1752 (*Pathologia methodica seu de cognoscendis morbis.* Amstelodami).

Nous avons devant nous la *Nosologie méthodique ou Distribution des maladies en classes, en genres et en espèces, suivant l'Esprit de* Sydenham, *et la méthode des* Botanistes,par François Boissier de Sauvages. *Traduite sur la dernière édition latine par* M. Gouvion, docteur en médecine, Tome quatrième. Lyon, 1772.

L'hystérie est placée dans la *Quatrième classe, ordre IV :* Spasmes cloniques généraux. *Ce sont ceux qui affectent tout le corps, ou plusieurs de ses parties à la fois.*

Ch. XX, *Vapeurs*, spasme clonique ou tonique des membres et des organes, même des internes, dont les accès sont passagers et varient, accompagné d'une crainte excessive de la mort. *Hysteria, Vapeurs*, vulgairement ; *Passio hysterica ;* en français, *Passion hystérique ;* en anglais, *Spleen, Vapours; Isterismo, Malum hysterico-hypochondriacum,* Stahl. *Mal de mère, la Mère, l'Amarry*, etc. en languedocien.

Voici sa définition de l'hystérie : « C'est un concours de symptômes convulsifs et passagers, sans aucune cause évidente, lesquels changent tout à coup, accompagnés d'une extrême sensibilité et de pusillanimité, qui augmentent par les passions et par tout ce qui est capable d'affaibir. »

Il passe tout de suite aux symptômes : « le sentiment d'une espèce de boule dans la dyspnée avec étranglement, la difficulté d'avaler, le carus, le froid des extrémités, les pleurs et les ris, le bâillement, la pandiculation, le délire, le pouls bas, tendu, les urines abondantes, aqueuses. Les maladies hystériques sont des symptômes hystériques constans et permanens dans le sujet accoutumé à ce concours, et c'est en quoi elles diffèrent de la passion hystérique. Par exemple, le carus hystérique, la dysurie hystérique, la colique hystérique diffèrent de la passion hystérique proprement dite, en ce que ce sont des symptômes permanens. »

Il décrit assez justement le caractère hystérique :

« La sensibilité de l'âme est si grande, que le moindre bruit que l'on fait en ouvrant ou en fermant une porte, met les femmes hystériques de mauvaise humeur. La plus légère maladie, qu'elles méprisoient lorsqu'elles se portaient bien, les attriste, les afflige, et leur ôte le sommeil. Les symptômes sont si changeants et si variables, que d'une minute

à l'autre, les pleurs, les cris, les éclats de rire, le délire, les convulsions, la fureur, l'assoupissement, l'obscurcissement de la vue, la berlue étincelante se succèdent tour à tour, et se dissipent par l'odeur de papier brûlé, ou par un écoulement abondant d'urine.

« Rien ne prouve mieux la pusillanimité des malades que l'abattement où elles se trouvent, et le peu d'espoir qu'elles ont de guérir. Elles changent à tout moment de médecin, elles le grondent, elles se plaignent du peu de succès de ses remèdes, elles lui marquent de la défiance, ou si elles affectent de la fermeté, elles regardent leur mort comme sûre et inévitable. » Il y a beaucoup de vérité dans tout ceci.

Plus loin il parle des « principes de cette maladie » : « une constitution molle et efféminée, une vie sédentaire, voluptueuse et oisive. Lorsque le corps reste dans l'inaction, les passions, la colère, l'envie, la jalousie, l'amour, la haine, les procès, les chagrins déclarent la guerre à l'âme ; le corps est affaibli par le chagrin, les couches, les maladies, les hémorrhagies, les purgations fréquentes, le défaut de nourriture ; souvent aussi cette maladie est précédée de suppression du flux menstruel, d'un chagrin, d'un affliction qu'on a pris soin de cacher.

Il trouve que l'hystérie « a beaucoup de rapport avec l'affection hypocondriaque », mais il ne confond pas ces deux maladies, car il dit, en parlant des hypocondriaques : « Ces derniers sont peu sujets à l'affection hystérique. »

« Le principe prochain des vapeurs est un amour excessif de soi-même. »

« De la part du corps, la délicatesse du système nerveux, suivant les modernes, sa trop grande tension, quoiqu'il soit démontré que les nerfs n'en ont aucune ; suivant Cheyne, leur laxité, suivant Sydenham, l'instabilité du fluide nerveux, ou l'ataxie des esprits, qui est une qualité plus obscure que la maladie même. Il y a peu de maladies dont celle-ci ne prenne la marque, et de là vient qu'il y a un si grand nombre de maladies hystériques. » (Nous savons à présent combien la première remarque est vraie.)

Voici ce qu'il dit pour le traitement : « Tout ce qui fortifie le corps et récrée l'esprit est très propre à guérir cette maladie. On peut mettre de ce nombre l'exercice, les voyages, le séjour de la campagne, la possession de ce qu'on désire. »

Il énumère ensuite les différentes classes de l'hystérie :

1° *Hysteria verminosa*, et il rapporte une observation « de vapeurs causées par des vers ».

2° *Hysteria chlorotica*. Dans ce cas il conseille la saignée et il ajoute : « Sydenham a donc tort de la condamner ; il est vrai qu'elle peut nuire dans quelques espèces ; mais on ne saurait trop la réitérer dans celles qui sont causées par la pléthore. » Après la saignée il faut donner le fer, les eaux minérales, etc.

3° *Hysteria a menorrhagiâ*, Raulin; *a partu difficili*, Sydenham ; *a morbis acutis repetitisque phlebotomiâ ac catharticis*.

Et alors il parle des fortifiants dans cette espèce, et défend la saignée, etc.

4° *Vapeurs causées par les flueurs blanches. Hysteria a leucorrhoea.*

5° *Hysteria emphractica; ab obstructionibus viscerum abdominis, ut hepatis, lienis, pancreatis*, Raulin, cap. 5. Hystérie emphractique, causée par les obstructions des viscères du bas-ventre, du foie, de la rate, du pancréas.

6° *Hysteria libidinosa; Hysteria a semine acri retento, ovariis infarctis*, Fred. Hoffmann.

7° *Vapeurs stomachiques*. Voyez Raulin, chapitre IV, *De hysteria ab obstructione et vitis varis stomachi.*

8° *Hysteria febricosa.*

Dans chacune de ces classes il donne les indications pour le traitement par divers médicaments. Indications bizarres dépourvues d'ailleurs de tout intérêt.

Il parle de la *toux* hystérique, mais il la place dans une autre classe, toujours très préoccupé de la classification. Classe cinquième : *Essoufflemens*. Ordre premier. *Anhelationes spasmodicae*. N° V. 1° Toux catarrhale. 2° *Tussis hysterica*, Nic. Rosen, *Dissert. de tusse*. Sydenham, *De hysterica passione*. Toux hystérique. — Il ne dit pas grand'chose de cette toux.

« Les personnes hystériques ne sont pas les seules qui soient sujettes à une toux sèche opiniâtre, que l'on guérit avec le lait, l'exercice et les narcotiques ; elle attaque assez souvent les épileptiques dans l'intervalle des accès, sur quoi l'on peut consulter Willis dans sa *Pathologie du cerveau*. »

Dans « l'ordre second » de la cinquième classe : *Anhelationes oppressivæ*, il place « *Asthma hystericum*, Baglivi, lib. 2, pages 202 et 204. Asthme hystérique. »

« Cette espèce, dit-il, affecte les femmes hystériques qui désespèrent de leur guérison, et résiste aux remèdes de l'asthme ordinaire. Suivent les indications du traitement. Plus loin (n° IX), il parle de « *Orthopnœa hysterica*, Willis, *de nervis, cap. 26. a terrore* Forestus, lib. 6, obs. 10. *Præfocatio uterina* ou *Strangulatio uterina* ; *Suffocatio hysterica*, Frid. Burlen, *dissert.* 1698. *Asthma uterinum*, Helmont, *de asthmate*; *Caducus matrices*, Paracelsi; *Hysterice pnix*, Græcor. *Orthopnée hystérique.*

Voici comment il en parle :

« J'appelle ainsi, non point les vapeurs en général, quoique les auteurs ayent confondu mal à propos, sous le même nom générique, diverses maladies hystériques, mais seulement le symptôme familier aux femmes hystériques, lequel est souvent opiniâtre, et consiste dans une suffocation, soit qu'il tienne de l'angine ou de la ceinture hystérique. La première variété dépend de la convulsion tonique des muscles du larynx ; la seconde, de la tension spasmodique du diaphragme. »

Plus loin. « Dans l'orthopnée la respiration est vive, laborieuse, précipitée, fréquente, et accompagnée de l'agitation spasmodique de la poitrine, d'une voix rauque ou obscure, si bien que l'on croit à tout moment que la malade va étouffer. Les femmes croient, sur la foi des Anciens, que la matrice remonte vers la gorge et les étouffe ; et il est étonnant qu'une fable aussi absurde ait eu cours longtemps parmi les médecins. »

Enfin dans le N° X : des Angines, il parle de l'angine hystérique, *Angina hysterica*. « Cette espèce revient périodiquement tous les jours, et est accompagnée d'assoupissement, de nausée, de suffocation, de douleurs vagues, de la difficulté d'avaler ; mais ces symptômes s'évanouissent au bout de quelques heures. Rivière a soupçonné que la maladie dont les vapeurs sont compliquées, est une fièvre intermittente, quoique le pouls ne soit point fréquent ; et, sans avoir égard à l'assoupissement dont elle est suivie, il l'a guérie avec une forte dose de laudanum, donnée avant l'accès. »

Il range parmi les épilepsies simulées les attaques convulsives sur-

venues chez les jeunes prophètes et sur les prophétesses des Cévennes. Il place aussi le délire et les accidents hystériques des Ursulines de Loudun parmi les maladies simulées. Mais d'autre part il s'élève contre l'opinion de Frédéric Hoffmann, qui soutient qu'il existe en réalité des sorciers, des magiciens et de véritables possédés, et il loue le bon sens des Parlements qui viennent enfin de proclamer que toute cette classe d'individus devait être considérée comme privée de raison, et comme telle soumise au traitement.

On voit que Sauvages a peu décrit les symptômes de l'hystérie. Il a voulu surtout réunir dans des cadres systématiques tous les groupes de symptômes qui lui ont semblé devoir constituer des espèces morbides particulières, en fondant ses distinctions de classes, d'ordres, de genres, d'espèces, sur la prédominance d'autant de phénomènes fonctionnels caractéristiques, principaux ou secondaires. Mais son œuvre manque absolument de clarté, et elle présente l'inconvénient de reproduire plusieurs fois la même chose sous des noms différents.

En 1747 paraît le *Dictionnaire universel de Médecine* (1).

Dans le tome IV on trouve un article sur l'hystérie. L'auteur la définit ainsi :

« Affection spasmodico-convulsive nerveuse, causée par une stagnation ou corruption de lymphe ou de sang dans les vaisseaux de l'utérus, laquelle au moyen des nerfs de l'os sacrum, des reins et de la moelle épinière, influe sur toutes les parties nerveuses du corps..... Elle affecte, dit-il, très souvent tout le système nerveux, et il n'y a aucune fibre dans le corps qui soit à couvert de son influence. »

Il distingue l'hystérie et l'hypocondrie, il dit que la différence entre les deux affections est beaucoup plus considérable que ne le disent « la plupart des Modernes ».

Il décrit ensuite les symptômes de l'hystérie. Il parle de resserrement de la gorge, d'une boule dans le bas-ventre « qui roule et remonte, ce que quelques femmes attribuent mal à propos au mouvement et à l'élévation de la matrice ».

(1) *Dictionnaire universel de Médecine*, de M. JAMES. Traduit de l'anglais, par MM. DIDEROT, EIDOUS et TOUSSAINT. Revu, corrigé et augmenté, par M. JULLIEN BUSSON, Docteur-Régent de la Faculté de médecine de Paris. Paris, 1747.

Il y a un grand nombre de symptômes « avant et après le paroxysme qui n'épargnent aucune partie du corps ».

Il existe des céphalalgies, de l'oppression, de l'anxiété, du météorisme « le ventre devient dur et enflé ».

« Quelques malades tombent dans un sommeil profond qui les prive de tout sentiment ».

« L'accès, dit-il, a été, dans quelques malades, de si longue durée qu'on les a crues mortes et qu'on les a même enterrées pour telles; mais il sera facile d'éviter ce malheur, si l'on se souvient qu'il est rare qu'on meure de cette maladie dans une attaque d'épilepsie ou d'apoplexie ».

« La description que Sydenham donne de la passion *hystérique*, est si exacte, que je ne puis me dispenser d'en faire part au lecteur ». Et il fait une longue citation de Sydenham.

Il émet ensuite son opinion sur le siège de l'hystérie. Il n'est d'accord, ni avec Sydenham, ni avec Charles Pison.

« Je suis fortement persuadé, avec les anciens, qu'elle provient de la matrice, de ses membranes et de ses vaisseaux, surtout des spermatiques ; et que la contraction spasmodique de ces parties se communique d'elle-même aux nerfs adjacens de l'os sacrum et des reins ; et de là, en conséquence de la correspondance mutuelle des parties, aux membranes nerveuses de la moelle épinière, et qu'elle passe des parties inférieures aux supérieures ».

Le paroxysme, c'est-à-dire l'attaque hystérique, distincte de l'attaque épileptique, est caractérisée par la sensation de boule et des spasmes. En dehors des attaques, les symptômes de l'hystérie sont nombreux, troubles dans les glandes, les sensations, le caractère, etc.

Il adopte donc la théorie des anciens. Il expose aussi les causes de l'hystérie en rapport avec son siège, sur lesquelles nous n'insisterons pas. Il parle ensuite de la cure de l'hystérie et des « précautions pratiques » qui ne présentent rien de particulièrement remarquable.

En somme, la description donnée dans le Dictionnaire de médecine de James est importante, car, sans introduire des idées nouvelles, elle nous donne pour ainsi dire, la moyenne de l'opinion classique des médecins sur l'hystérie au milieu du XVIIIe siècle (1747).

Lorry, dans son ouvrage qu'il a publié en 1765 sous le titre de

Traité de la mélancolie (1), parle de l'hystérie, de l'hypocondrie comme de différentes variétés de mélancolie. Sous le nom de mélancolie *humorale* il décrit une forme de l'hypocondrie, ensuite il parle de la mélancolie *nerveuse*, qu'il attribue « à une modification inappréciable des instrumens de l'innervation » ; il la nomme encore *mélancolie spasmodique*. C'est la mélancolie hystérique de Schacht et autres auteurs cités plus haut.

D'après Lorry, il suffit d'une augmentation de tension dans le tissu des nerfs et dans le tissu des masses nerveuses intra-crâniennes, pour que le degré de sensibilité, dont ces parties sont naturellement douées, se trouve augmenté, ainsi que leur puissance de contraction. Or, les causes de la mélancolie spasmodique agissent précisément, dit-il, en augmentant la tension et la vibratilité des appareils destinés à l'accomplissement des actes de la sensibilité et du mouvement, et, dans cet état morbide, les troubles fonctionnels sont en rapport avec la violence de l'éréthisme de la fibre nerveuse.

Il est le premier, semble-t-il, qui appelle l'attention sur la *douleur de la région ovarienne*.

En somme, on voit qu'à cette époque l'humorisme fait place à une autre théorie, et les auteurs qui étudient les maladies nerveuses, commencent à prendre en considération l'état des solides, et à penser que les modifications de structure doivent entraîner dans l'appareil nerveux des désordres non moins graves et non moins fréquents que l'altération des humeurs.

Pierre Pomme a publié son ouvrage en 1760 (2). La seconde édition de cet ouvrage parut en 1765 aussi à Lyon (3).

Pomme a été un très bon observateur, et son ouvrage est plus important que les précédents du XVIII[e] siècle. Il a eu un grand retentissement, et on en a parlé presque toujours avec éloge depuis son apparition.

Il donne beaucoup d'observations très intéressantes, mais c'est surtout par les parties relatives au *traitement* que son ouvrage mérite l'attention.

(1) *De melancholia et morbis melancholicis*, 2 vol. in-8°, 1765.

(2) *Essai sur les affections vaporeuses des deux sexes*, Lyon.

(3) *Traité des Affections vaporeuses des deux sexes; Où l'on a tâché de joindre à une théorie solide une pratique sûre fondée sur des observations.* Lyon, 1765. La 5[e] éd., à Paris en 1803 (2 vol.).

Pomme soutient que les symptômes qui caractérisent l'hystérie, ainsi que l'hypocondrie, proviennent du racornissement spasmodique, d'une sorte d'éréthisme des filaments nerveux, et que cette espèce de racornissement se propage au tissu des viscères.

C'est lui qui a introduit l'expression d'*attaques de nerfs*.

Il commence son ouvrage par la « Définition des affections vaporeuses. » Ensuite il le divise en trois classes :

Vapeurs hystériques.

Vapeurs hypocondriaques.

Vapeurs compliquées.

Il définit ainsi l'hystérie :

« J'appelle affection vaporeuse, cette affection générale ou particulière du genre nerveux, qui en produit l'irritabilité et le racornissement. Elle est appelée hystérique chez la femme, parce que les anciens regardoient les différents dérangemens de l'utérus comme l'unique cause de ces maladies. On l'appelle hypocondriaque chez les hommes, ou mélancolique, parce que les mêmes auteurs en ont assigné la cause dans les hypocondres, et dans les viscères du basventre. »

Suit alors l'énumération des « symptômes des affections vaporeuses ». Nous pensons qu'il est intéressant de rapporter tout ce passage, car on y voit combien Pomme a été habile observateur :

« La tête est plus ou moins affectée; on y ressent une pesanteur qui en gêne les fonctions; et quelquefois une douleur très vive, peu étendue, que l'on nomme clou hystérique chez les femmes. Plusieurs personnes sont incommodées du battement des artères temporales; d'autres se plaignent d'un froid au sommet de la tête ; la plupart ont des sifflements dans les oreilles, des vertiges, des frayeurs, des terreurs paniques, des tremblemens ou trémoussemens de tout le corps, des lassitudes, des douleurs, des engourdissemens, etc. La tristesse, la mélancolie et le découragement empoisonnent tous leurs amusemens, leur imagination se trouble: elles rient, chantent, crient et pleurent sans sujet. »

... « Quelques-unes éprouvent une toux sèche, qui devient quelquefois convulsive. L'hémoptysie, le hoquet, les palpitations du cœur sont ici très communes.

... « Plusieurs disent y sentir (dans le ventre) le mouvement de bas

en haut d'une sorte de boule; cette ondulation a imité plusieurs fois (ainsi que je l'ai observé moi-même) celle que fait un serpent, et se fait sentir du bas-ventre à la gorge, qui en souffre un étranglement plus ou moins violent: le cours du ventre ou la constipation, les urines limpides, leur suppression totale ou leur rétention, sont encore des symptômes familiers aux deux affections; de même que le froid et le chaud qui se succèdent. Ce dernier se fait principalement sentir au dos, qui peut être encore le siège de très grandes douleurs, etc. »

Cette énumération des symptômes hystériques est suivie d'une description de l'attaque:

« Mais l'affection hystérique est sujette à des paroxysmes, dont le retour est quelquefois périodique, et qui reconnoissent des symptômes particuliers. Ils se manifestent communément par un resserrement ou étranglement à la gorge, par la difficulté d'avaler, par la perte de la parole, par la suffocation, par une sorte de sommeil profond, qui prive les malades de tous sentiments.

« Elles perdent quelquefois la connoissance aussi subitement que dans l'apoplexie; ce qui en a imposé plus d'une fois à ceux qui négligent d'examiner alors l'état de la mâchoire, qui est en convulsions dans l'accès hystérique. Celui-ci est quelquefois suivi des convulsions les plus terribles, peu différentes des épileptiques. Dans cet état les muscles de la respiration et du bas-ventre essuient les plus rudes secousses ; et ces derniers s'élèvent prodigieusement.

« Il ressemble encore quelquefois à la syncope ; mais la pâleur du visage et les sueurs froides peuvent distinguer cette dernière, qui, d'ailleurs, est fort courte, quel qu'en soit l'événement, pendant que l'accès hystérique peut durer plusieurs jours. Chez quelques femmes le pouls est totalement éclipsé, et la respiration se fait d'une manière si insensible, qu'elle ne ternit point la glace et n'ébranle point la flamme d'une bougie qu'on présente au nez ; la roideur du corps les a fait passer pour mortes plus d'une fois, et il peut arriver de cette méprise le plus affreux de tous les malheurs.

« Plusieurs hystériques, quoique sans mouvement et sans parole, entendent tout ce qu'on dit, et voient même tout ce qu'on fait auprès d'elles. »

Il rapporte les cas de Vésale et d'Asclépiade qui étaient déjà rapportés par Raulin.

« L'accès hystérique se termine quelquefois par les sueurs, et encore plus souvent par les urines. Il peut durer plusieurs jours. »

« Les malades qui en sortent, poussent de longs soupirs, et font quelquefois mille gestes avec des éclats de rire : lorsque la raison leur est revenue, elles se plaignent d'une pesanteur douloureuse, et d'un embarras à la tête ; elles sentent un grand accablement, et tout le corps brisé. »

Plus bas, il identifie l'hypocondrie à l'hystérie : « Si l'on remarque quelque différence entre elles, ce sera, si l'on veut, dans l'affection hypocondriaque, qui rarement est portée à ce haut degré de force, mais qui en revanche est plus rebelle. »

Il passe ensuite aux causes de l'hystérie. Il cite toutes celles dont parlent Sydenham, Hoffmann, Raulin, etc... et dit : « Partout on trouvera le spasme, l'éréthisme et le racornissement ; et partout on verra les esprits effarouchés, leur mouvement désordonné, parce que les nerfs, qui en sont le conduit et le réservoir, se trouveront irrités et éréthisés. »

Ainsi voici sa théorie : l'hystérie est produite par le spasme, l'éréthisme et le racornissement des nerfs.

Et il soutient que tous les symptômes de l'hystérie proviennent de cette brusque cause.

Il mentionne l'hérédité des affections vaporeuses : « Willis, dit-il, rapporte plusieurs exemples de filles tourmentées des vapeurs, qui leur venaient par succession de leurs parents. »

Il parle aussi de l'âge : « le paroxysme hystérique se montre ordinairement avant le temps périodique des règles, ou dans le temps même de la période ».

Quant au sexe :

« Les femmes tiennent le premier rang, dit-il ; celles qui habitent les grandes villes et qui sont élevées dans la mollesse », etc.

La vie sédentaire, les passions, les grandes pertes de sang, etc.

« Il n'en sera pas de même des femmes de la campagne, accoutumées à l'exercice et au travail », etc.

Plus loin :

« Chez les hommes nous trouverons des contentions d'esprit de toute espèce, etc. », abus de vin, abus de tabac, etc.

Il divise son chapitre, intitulé : « *Vapeurs hystériques* », en décri-

vant chaque symptôme séparément, avec le traitement de ce symptôme.

Nous croyons devoir reproduire ici toutes ces dénominations, car par cela même on voit quels sont les symptômes, qu'il a pu observer de l'hystérie.

Il décrit donc ainsi les *affections hystériques accompagnées de symptômes extraordinaires* (p. 51).

Il donne une observation d'une hystérique, rebelle à tout traitement, avec convulsions, contractions, hémiplégie hystérique, léthargie et catalepsie, qui se succédèrent pendant neuf ans et qui cédèrent aux bains prolongés.

Page 69. Il décrit l'histoire d'une malade hystérique « une épilepsie hystérique » avec de grandes attaques, écume à la bouche, secousses violentes, etc. 300 saignées pendant l'intervalle de deux ans et deux mois furent faites par un autre médecin, qu'il blâme naturellement.

Page 101. Il parle de la *colique hystérique* pendant le flux menstruel comme d'un « symptôme très commun » « que Carolus Piso nomme « colique sanguine ». Il propose des applications de linges d'eau froide sur l'abdomen, boissons froides et lavements froids, « qui rappellent le flux menstruel ». Il cite deux observations (p. 107 et suiv.).

Suffocation hystérique. — « C'est le reflux du sang menstruel supprimé. Le sang se porte d'abord vers la poitrine, ensuite ce seront les poumons qui seront surchargés de pléthore, et, ne pouvant alors aisément se dilater pour recevoir la quantité d'air nécessaire à la respiration, ils seront agités par cette secousse précipitée qui forme elle-même cette espèce de suffocation que nous appelons hystérique. » Il rapporte qu'on employait pour guérir les suffocations hystériques des saignées en grand nombre.

Il parle aussi des potions anti-hystériques, pilules purgatives, apéritives et emménagogues qui ont été données, et ajoute que cela n'a fait qu'empirer le mal. Lui-même il ordonne la tisane de poulet et les lavements froids, et pendant le paroxysme le pédiluve froid.

Après cela il ordonnait « les bains tièdes pendant un mois, et la diète blanche. Cela fut continué pendant quatre mois. La malade guérit ».

Une autre malade sa sœur, d'abord bien portante, qui avait soigné

la malade, eut ensuite les mêmes suffocations. Bains pendant vingt-deux heures une fois, et tous les jours pendant six heures de suite.

Hémoptysie hystérique. — Elle reconnaît les même causes, c'est-à-dire le reflux du sang menstruel vers les poumons. (Contractions spasmodiques des vaisseaux et nerfs de la matrice.) Ces hémoptysies sont périodiques.

Observation. — Colique hystérique. Suppression des règles. Hémoptysie considérable, accompagnée d'évanouissements hystériques et de mouvements convulsifs.

Comme remèdes, il ordonna la saignée au pied. Après cela, aux prochaines époques, la malade eut une hémoptysie plus forte et des convulsions avec perte de connaissance. Il y eut de la roideur de la mâchoire.

Traitement de ces hémoptysies : il plonge la malade dans l'eau tiède pendant dix-huit heures, « ce qui termina le paroxysme », et les jours suivants, six heures par jour. La malade fut guérie.

Il cite une observation publiée dans le *Journal de Médecine* du mois de janvier 1759, au sujet d'une évacuation périodique des règles qui se faisait par les mamelles et le visage.

De la simulation de l'hystérie des autres maladies (p. 119) : « Ces bizarres effets en imposent si souvent aux médecins, par les maladies particulières dont ils prennent la forme et les symptômes, qu'il est bien difficile de ne pas s'y méprendre, si on n'est au préalable assuré du tempérament des malades et des signes qui ont précédé la maladie que l'on a à guérir. »

« La désobéissance, l'opiniâtreté, l'entêtement, et quelquefois même le dérangement de l'esprit, peuvent être mis au nombre des symptômes de l'affection hystérique, puisque la roideur générale des fibres du corps suppose en même temps celle des fibres du cerveau. »

Chez les femmes il faut dans chaque maladie soupçonner l'hystérie. « Telle qui aurait été déclarée hectique, apoplectique, épileptique, ou paralytique, ne se trouvera peut-être qu'hystérique. »

Épilepsie hystérique. — Le cerveau se trouve surchargé par le reflux des règles.

Comme causes : « la tension spasmodique des nerfs, leur sensibilité outrée et leur racornissement : ce qui présente des obstacles invincibles au passage du flux menstruel, et en procure le reflux sur les différentes parties du corps. »

Dans le cas dont il parle, « l'épilepsie » est périodique et les convulsions surviennent pendant l'époque des règles, qui se trouvent presque supprimées, ce qui distingue l'épilepsie hystérique de l'épilepsie vraie.

Ce cas et un autre se sont terminés par une guérison. Il rappelle aussi deux cas de Lyon. Évidemment il s'agit là de cas d'hystéro-épilepsie.

Délire maniaque hystérique. — Il parle de l'absence de fièvre dans le délire hystérique. Il reconnaît comme cause « l'engorgement des vaisseaux sanguins, produit par le rétrécissement de leurs parois ».

Il parle aussi du racornissement des vaisseaux utérins et c'est de cela « que dépendront les différents symptômes de la passion hystérique, qui en imposent aux médecins *par les différents caractères des maladies qu'ils ont coutume d'emprunter* ».

Il cite l'observation d'une jeune fille qui tombait dans un sommeil léthargique à l'approche de ses règles. On la saigna deux fois et cela l'avait réveillée chaque fois. Après cela on ne fit rien et bientôt le sommeil léthargique fut suivi de délire maniaque.

Traitement. — Bain de 12 heures et ensuite tous les jours un bain de 8 heures ; application constante sur la tête d'un linge trempé dans l'eau froide et renouvelé à chaque instant. Guérison au bout de deux mois. Rechute et guérison par les mêmes remèdes.

Il cite aussi une observation publiée dans le *Journal Encyclopédique* du mois de janvier 1762, p. 77, d'une fille, citée par M. Planque, dans la *Bibliothèque de Médecine,* « qui étant devenue folle et sourde, s'échappa dans un bois, où elle resta 5 jours sans aucune nourriture, et essuya pendant deux jours et deux nuits consécutifs une pluie continuelle, qui la guérit ».

On trouve là aussi une observation, donnée par un médecin de Marseille, Debaux : convulsions chez un homme de 45 ans.

Ce même médecin cite le cas d'une dame d'environ cinquante ans, souffrant depuis plusieurs jours d'un *clou hystérique,* et qui fut guérie par « l'application sur la tête d'une vessie remplie d'eau froide, et par quelques lavements froids. » Ces deux observations ont été insérées dans le *Journ. de médec.*, mois de juin 1761, p. 504.

Odontalgie hystérique. — Comme cause, toujours, « le racornissement des nerfs de la cinquième paire ».

Il parle aussi de la « compression irrégulière qui se forme dans les viscères du bas-ventre », etc. « dont dépendront toujours les différents spasmes qui attaquent les parties de la tête ».

Comme traitement, bain tiède plusieurs heures de suite.

Vomissement hystérique.— Comme cause encore, l'éréthisme des nerfs.

Il parle d'un cas de vomissement hystérique, accompagné d'hématémèse, et spasme de l'œsophage, impossibilité d'avaler.

Traitement. — Bains de 10 heures par jour.

Il donne l'observation d'une demoiselle de 25 ans atteinte depuis 6 ans de vomissements hystériques. L'état de l'utérus était parfait. « On n'accusera point ici le dérangement de flux menstruel et ne sera-t-on pas forcé de chercher la cause hystérique ailleurs que dans l'utérus ? L'éréthisme des nerfs ne sera donc plus affecté à ce viscère puisqu'il paraît exempt de toute irritation et du moindre dérangement. »

Cardialgie hystérique.— « Les douleurs que ressentent les femmes hystériques dans l'estomac et sur toute la région épigastrique » proviennent de la tension des membranes de ce viscère, et la cause primitive, c'est le spasme et l'éréthisme des nerfs. Il apporte à l'appui l'observation d'une religieuse Ursuline atteinte d'une *cardialgie* avec des *évanouissements convulsifs*, en même temps que des *coliques* borborigmes, vomissements et le hoquet..... tout déclara parfaitement l'affection hystérique. »

Comme traitement il indique la « tisane de poulet » que la malade « but abondamment ; au sixième jour il survint une diarrhée bilieuse, qui la délivra d'un mal dont elle avait toujours redouté les approches ».

Il explique cette guérison par « le relâchement des membranes de l'estomac et des entrailles par l'effet de la tisane de poulet ».

Frisson hystérique.— Il décrit sous ce nom « le sentiment de froid et de chaud qu'éprouvent successivement toutes les parties du corps, et quelquefois toutes ensembles ».

Il cite à ce propos l'observation d'une personne de 40 ans qui souffre du froid par les plus grandes chaleurs d'été et dont l'état fut beaucoup amélioré par les bains tièdes pendant deux mois.

Il explique ce symptôme par « la tension spasmodique des nerfs qui aboutissent à la peau ».

Suppression totale des urines et des selles.— « La nature se joue tellement dans cette maladie (hystérie), qu'on ne doit jamais être surpris de ce qu'elle offre de bizarre et de merveilleux (1). »

Et dans le cas qu'il rapporte, il attribue la cause réelle des symptômes à la sécheresse extrême du sang et des autres humeurs.

Il s'agit d'une demoiselle âgée de dix-huit ans, chez laquelle il y avait suppression totale des urines et des selles. Pendant un mois elle prit des bains tièdes sans résultat.

Elle fut guérie à la longue par des bains.

Les autres moyens de traitement sont l'eau de poulet, l'usage « d'apozèmes laxatifs et rafraîchissants, des potions huileuses et des aliments humectants. »

Fièvre spasmodique. — « La fièvre, à laquelle les femmes vaporeuses sont quelquefois sujettes, sera du même caractère que celle que les médecins appellent *non humorale* ; c'est-à-dire celle qui n'est point produite par la présence d'une matière fébrile, mais par le seul vice des nerfs, lequel consiste dans un ébranlement général des fibres nerveuses ; d'où s'ensuit une augmentation considérable de force dans le cœur, les artères et les veines. »

« Demoiselle de 18 ans, attaquée d'une fièvre des plus aiguës, avec toux, oppression, et un léger crachement de sang... évanouissements ensuite... les coliques, les borborigmes, les spasmes de la vessie et des reins, les urines claires et limpides et le dérangement des règles... ce qui déclara parfaitement l'affection hystérique. »

Et il invoque « l'éréthisme des nerfs et la raréfaction des liqueurs ».

Traitement. — Bains pendant deux mois, six heures de suite par jour. L'insomnie cessa. Le pouls de 130 revint par degrés à 90. La malade fut guérie. « L'efficacité du bain tiède dans cette espèce de fièvre est connue, car Hippocrate lui-même employait ce remède dans la fièvre qui ne provenait, dit-il, ni de la bile, ni de phlegme, mais de quelque autre cause. »

« Galien ne connaissait d'autres spécifiques dans la fièvre étique (qui est la même que celle dont il est ici question) que le bain tiède, qu'il termine par le bain légèrement froid. »

(1) Rappelons à ce propos que cent ans plus tard Charcot disait : « La nature a des ménagements pour les hystériques ».

Nous avons dû développer quelque peu cet exposé pour le rendre intéressant et compréhensible. On voit que, malgré les erreurs de sa théorie, il apporte des observations qui ont une valeur très grande.

Sous le titre de *vapeurs hypocondriaques*, il décrit l'hystérie chez l'homme. C'est l'observation d'un malade, âgé de 38 ans. A 25 ans il a été pris de maux de tête, assoupissement, fièvre. Il fut attaqué de serrements, d'étouffements convulsifs, de battements dans les oreilles. Il a guéri par l'emploi de bains tièdes, 3 heures par jour, et recommencés à plusieurs reprises, durant un an et chaque fois pendant un mois de suite. Régime alimentaire spécial.

Jaunisse hypocondriaque. — « Quoique personne n'ait encore fait mention de *la jaunisse hypocondriaque*, elle n'en doit pas moins être regardée comme un symptôme des affections vaporeuses, qui en impose toujours aux médecins. »

Mais, ce qui prouve à quel point malgré ses qualités de bon observateur, Pomme dissociait mal les phénomènes de l'hystérie, c'est qu'il rapporte un fait, pris sur lui-même, d'une toux convulsive et qu'il attribue aussi aux vapeurs.

Nous voyons qu'il confondait aussi l'hystérie et l'hypocondrie.

Un septuagénaire devenu aveugle par l'effet de deux cataractes, tombe dans une tristesse mortelle, qui attire chez lui plusieurs symptômes vaporeux, parmi lesquels on comptait les aigreurs et le hoquet, ensuite météorisme du bas-ventre et la violence du hoquet.

Un religieux de vingt-deux ans était atteint depuis deux ans de vomissements tous les jours après les repas.

Ces vomissements sont dus à la « tension spasmodique de la membrane nerveuse de l'estomac ».

Un homme de soixante ans est atteint de vomissements. Outre les bains, Pomme lui prescrit de quitter la ville, et d'abandonner les occupations de son état.

Hémiplégie spasmodique. — Il décrit une hémiplégie imparfaite produite par le « spasme et l'éréthisme des nerfs. »

Une malade fut guérie par les bains tièdes. Il ajoute : « On trouve dans Forestus un nombre de pareilles cures de paralysies produites par une cause sèche et chaude ».

Obs. : Un homme de trente-huit ans fut atteint de maux de tête, et ensuite d'un évanouissement vaporeux, suivi d'une hémiplégie de tout

le côté droit. Le bras, la jambe et la cuisse furent roides et tout à fait paralysés ; l'œil et l'oreille du même côté perdirent totalement leurs fonctions ; tout en un mot annonçait le racornissement parfait du genre nerveux.

Traitement. — 160 bains tièdes et beaucoup de lavements d'eau froide. L'exercice du cheval et celui de la voiture. Le malade fut guéri.

Frédéric Hoffmann aurait déjà signalé l'apoplexie et la paralysie spasmodique.

Racornissement des extrémités du corps. — Probablement, Pomme veut décrire sous ce nom des contractures, mais il faut ajouter que la description en est très vague :

« Ce sera particulièrement sur les parties les plus éloignées du centre que se feront sentir les effets de notre racornissement.

« L'extrémité des vaisseaux et la petitesse de leur calibre favorisent son action par les obstacles naturels qu'ils présentent à la circulation des liqueurs, les lymphatiques seront bientôt oblitérés ; la nutrition sera interceptée : ce qui dessèchera toujours plus les parties solides, et les racornira à un point que les muscles, les nerfs, et les tendons qui aboutissent aux extrémités du corps, se contracteront avec douleur, et forceront aussi les membres à se replier sur eux-mêmes, après avoir forcé le tronc d'obéir à l'action qui le presse pour fléchir à son tour : et nous aurons dans ce dernier effet du racornissement des solides, dont nous allons fournir des exemples, la preuve incontestable de son existence et de son action dans chaque symptôme des affections vaporeuses. »

Un religieux de 23 ans, « qui souffroit depuis deux ans de douleurs très aiguës aux cuisses, aux jambes et aux reins, avec une roideur qui l'empêchoit de marcher ». Il fut guéri par les bains (p. 274). Une autre observation : p. 277.

A la suite d'un « choléra morbus » survinrent les symptômes suivants :

« Le racornissement général des extrémités du corps. Les bras, les jambes, les doigts des mains et des pieds furent roides et immobiles : l'épiderme s'écailla et la peau dessécha totalement..... Ce fut par le secours des bains domestiques et des autres remèdes humectants, dont le malade usa pendant une année entière, qu'il vint à bout de rétablir ses membres à la santé. »

Il cherche par quelques exemples à soutenir son opinion, mais ces derniers cas ne sont très probablement pas de l'hystérie.

« Les effets de ce racornissement nous fournissent tous les jours des preuves de cette sécheresse des solides que nous avons reconnue pour *cause prochaine de l'affection vaporeuse.*

Plus loin : « Je connais nombre de personnes sujettes aux vapeurs, chez qui cette sécheresse est si manifeste, que dans différents endroits de leur corps l'épiderme se détache, les cheveux et les poils tombent ; chez d'autres les fibres musculaires se séparent, et forment des crevasses aux doigts des mains et des pieds. »

Il poursuit : « Que répondront ici nos adversaires ? Est-ce là l'effet de l'irrégularité du cours des esprits animaux ? et n'est-ce pas plutôt celui des solides viciés ? Les dérangements de l'utérus et les obstructions de chaque viscère du bas-ventre, en général et en particulier, produisent-ils ces symptômes ? et ne sommes-nous pas forcés d'avouer qu'elles sont elles-mêmes le fruit du vice des solides que nous indiquons ? »

Vapeurs compliquées. — Il appelle de ce nom les maladies qui se compliquent de symptômes hystériques, ou bien les symptômes hystériques compliqués de telles et telles maladies.

Une religieuse de 35 ans fut attaquée « d'une fièvre putride et inflammatoire..... Au quatorzième jour, la fièvre avait considérablement diminué, lorsque le délire parut accompagné d'un tremblement universel, qui se changea bientôt en roideur de tout le corps.

« La mâchoire fut en convulsion, et il ne fut plus possible de faire prendre des aliments à la malade.

« *Tous ces différents symptômes caractérisoient assez l'affection hystérique compliquée.* »

Et plus loin il dit : « J'ordonnai que cette religieuse à demi-morte fût plongée dans l'eau. » Après le troisième bain, d'après lui, la malade allait mieux, et les bains furent continués jusqu'à la guérison parfaite....

« L'idée d'une métastase de la matière morbifique au cerveau, la présence des vers, ou bien l'anéantissement du sang et des esprits, traversaient continuellement mon espoir. »

Il hésitait encore lorsque « une copieuse évacuation d'urine qui parut en ce moment, étaya mes idées. Je ne doutai plus alors que la maladie ne fût compliquée avec l'affection hystérique ».

« Parmi les signes qui caractérisent l'affection hystérique, l'abon-

dance des urines en est un des plus certains, au rapport de Sydenham.» Et il rapporte ce passage : « *Illud maxime proprium est, atque ab eo inseparabile, quod scilicet aegræ urinam reddant planè limpidam, ad instar aquae è rupibus scaturientis ; idque satis copiosè.*

Quod quidem ego sigillatim percontando, in omnibus fere didici signum esse patognomicum eorum affectorum, quos in faemminis hystericos, in maribus hypocondriacos appellandos censemus. » (Voyez Sydenham, in epist. ad *Guillelm. Cole*, Med. D., tom. I, p. 230.)

« Un homme de 40 ans fut attaqué de la fièvre épidémique. Les purgatifs et les fébrifuges attirèrent chez lui des *symptômes vaporeux* assez considérables, sans jamais fixer la fièvre. Il guérit par l'effet du bain tiède. »

Page 352, il rapporte un cas d'un vieillard de 70 ans qui est devenu « vaporeux » à la suite d'une peur : « Aussi dès ce moment on le vit affecté de vapeurs. » Et comme symptôme il parle des suffocations.

« Une inquiétude continuelle tracassait son esprit et son corps. »

Ensuite « l'enflure des pieds et la bouffissure des mains ».

Tous ces symptômes, il les explique par « le vice des solides » et « ce vice consiste ici dans la trop grande tension des nerfs, et dans la crispation des vaisseaux capillaires ».

Tympanite spasmodique ou compliquée. — Il parle d'une tympanite spasmodique, « celle qui est produite primitivement par le racornissement des membranes et des vaisseaux, et qui par cette raison fut toujours inséparable du tempérament vaporeux » (p. 360).

Il cite plusieurs observations (qui ne ressemblent d'ailleurs pas du tout à l'hystérie), dans lesquelles les malades furent guéris par « la tisane de poulet, l'eau à la glace, le petit lait, les lavements huileux et le bain, et pour terminer, le lait d'ânesse ».

Comme preuve à l'appui de l'influence de l'eau froide, il raconte l'histoire d'une malade « de Jean Colbatch, médecin à Londres, une fille tympanitique, qui guérit en se baignant dans l'eau froide de la mer ».

Pâles couleurs compliquées. — Chlorosis, « maladie très commune en Europe, qui a toujours été regardée comme un symptôme de la

suppression des règles, pourra bien se compliquer avec les vapeurs : lorsque le racornissement des vaisseaux utérins, tant sanguins que lymphatiques, procurera lui seul la suppression des menstrues. »

Plus loin (p. 370), il dit :

« Pour éviter la méprise dans la distinction de cette complication, nous donnerons pour signes non équivoques tous les symptômes hystériques, quels qu'ils soient, même les plus légers : la tension des hypocondres ; le gonflement douloureux de l'estomac et du côlon ; des douleurs dans la matrice, qui annoncent un état de tension et de phlogose, et qui s'étendent ensuite jusqu'aux reins, aux aines, et aux cuisses ; le vomissement ; la limpidité des urines, etc., et alors nous serons assurés que la tension spasmodique des nerfs procure la suppression, et ensemble le *chlorosis.* »

Pertes blanches compliquées. — « En regardant les fleurs blanches comme un symptôme de l'affection hystérique, nous reconnaîtrons pour cause prochaine et immédiate de cette maladie, le vice des liqueurs qui circulent dans l'utérus. »

Pertes de sang immodérées et compliquées. — « Toutes les fois que les hémorrhagies utérines proviendront de la cause hystérique, nous serons attentifs à les distinguer, pour ne pas leur opposer des remèdes contraires. »

A la fin de son ouvrage il parle du *régime du tempérament vaporeux.*

« Tempérament vaporeux ou mélancolique, c'est-à-dire, sec, bilieux, vif, atrabilaire et sanguin. »

Il commence par prescrire aux vaporeux une nourriture spéciale d'après lui, mais qui en réalité ne présente rien de particulier, et comme boisson l'eau claire. Il recommande aussi « un exercice modéré ». « Le travail fortifie le corps, et l'oisiveté l'énerve », dit-il en citant « l'oracle de Celse » :

« Otium corpus hebetat, labor firmat. »

« De tous les exercices, celui du cheval méritera toujours la préférence. »

Éviter « les passions », surtout la colère, la *frayeur subite*, le chagrin.

Après les conseils sur le régime que doivent suivre les hystériques, dans le « *Post-scriptum* » (p. 441), il reprend une idée singu-

lière, qui avait cours alors parmi les inquisiteurs dans les procès de sorcellerie, idée appuyée sur de soi-disant observations, et qui a provoqué d'étranges superstitions : « Les malades, dit-il, parvenus au dernier degré du racornissement, surnageaient dans le bain. » Il attribue cet « effet à la chaleur interne du corps, relative au degré du racornissement que je suppose ; laquelle chaleur raréfie extrêmement l'air contenu dans les liqueurs, ce qui rend le corps plus léger. Ce qui le prouve, c'est que, dans la suite, et par l'effet du bain et des autres humectants, le relâchenent étant enfin arrivé, le corps se précipite au fond du bain ».

Aux objections qu'on lui fait, disant qu'on attribue cet effet aux mouvements continuels des malades, et qu'on peut comparer à ceux des nageurs, il répond que ses malades « étoient roides l'une et l'autre comme une barre de fer. »

Il donne pour appuyer son opinion deux observations, dont une surtout est très intéressante et dont voici quelques passages : « Un malade âgé de 18 ans, fut apporté à l'hôpital le 9 juillet 1763 par des hommes qui le trouvèrent étendu sous un arbre, sans sentiment et sans mouvement. Le pouls étoit très lent et concentré ; la mâchoire était si roide et si immobile, qu'il fut tout à fait impossible de lui faire avaler une seule goutte d'eau. » On essaya les vésicatoires, les sangsues sans résultat.

« Le 14 juillet on appliqua la glace sur la tête ; le malade ouvrit les yeux et la mâchoire. Le lendemain 15, on le plongea dans un bain froid à huit heures du matin, et on appliqua en même temps de la glace sur la tête. Un quart d'heure après, on le vit boire et manger. A 10 heures on le retire, et quelques minutes après il retombe dans son sommeil.

« Il surnageoit sans remuer ses membres, et restoit dans l'eau deux heures par jour.

« Le 18, tout fut entièrement rétabli. »

Page 451. Pour répondre aux objections publiées dans le *Journal de Trévoux*, il prétend que le corps des malades vaporeux, dont les nerfs sont racornis, surnage dans l'eau avant que l'eau ne pénètre par les pores de la peau et ne produise, en humectant, le relâchement des tubes nerveux.

Il défend aussi avec grande énergie le traitement par l'eau et les bains.

Deux observations dont il parle avec ironie sont celles de « l'auteur du *Journal Encyclopédique* (13 février 1764, p. 56). La première, tirée du *Traité théorique et pratique de l'affection hystérique et hypocondriaque*, par M. de Ponticelli, annonce la guérison d'une dame hystérique par l'usage du bain sec d'une lampe d'esprit de vin allumée, et par celui de substances résineuses, gommeuses et fortifiantes, joint à celui du lait ».

Lui-même il attribue cette cure au lait.

A propos de la seconde, il est moins ironique, il dit qu'elle « publie la vertu de l'électricité » et non celle des remèdes stimulants.

Et plus loin : « Ce qui doit être attribué à l'effet de la commotion électrique sur les nerfs, laquelle commotion accéléra la circulation du sang et des esprits, et rétablit ainsi pour un temps les fonctions de cette malade hystérique : guérison miraculeuse, qui mérite toute l'attention des physiciens, et qui doit les encourager dans leurs recherches sur les effets de l'électricité. »

Pages 487 et suivantes, il publie sa réponse aux réflexions critiques d'un anonyme sur le Traité des vapeurs, dont quelques points méritent d'être cités.

Il dit (p. 495) que c'est du cerveau que « *dépendent tous les symptômes hystériques* ».

Page 501. Il y a une objection à Pomme, qui avait fait de la période des règles le signe diagnostique de l'épilepsie hystérique, que ce n'est pas admissible, *puisque l'on voit des épilepsies périodiques chez les hommes comme chez les femmes*. (Pomme disait que la suspension du flux menstruel est le signe de l'épilepsie hystérique.)

Cette objection nous prouve encore une fois, et c'est pour cela que nous la citons, que l'hystérie chez l'homme est connue depuis longtemps.

Voici en somme le résumé de l'œuvre de Pomme :

Comme théorie il n'admet que le spasme, l'éréthisme et le racornissement des nerfs. C'est la cause prochaine et immédiate de l'hystérie, et la seule chose à combattre dans cette affection. Tous les symptômes qu'il cite et dont beaucoup sont si justement observés, il en attribue la production à cette seule cause. De là, le traitement qui consiste dans l'indication de relâcher les tissus par les délayants et humectants. Il recommande donc : les bains simples, composés, tièdes et froids, le pédiluve chaud, les lavements froids et même à la

glace, suivant les circonstances ; les fomentations tièdes avec les herbes émollientes, les tisanes rafraîchissantes, l'eau de veau, ou d'agneau, ou de poulet ; le petit-lait, les bouillons de poulet, d'agneau, du mou de veau, ceux de grenouille et de tortue ; les potions huileuses et mucilagineuses, enfin les eaux minérales rafraîchissantes, en préférant les plus légères. Il proscrit tous les antispasmodiques. Il insiste surtout sur le traitement par les bains et laisse ses malades dans l'eau plusieurs heures de suite, et ceci pendant plusieurs jours de suite.

En 1767, paraît l'ouvrage de Whytt (1). Il a paru à Londres en 1764 (2). Dans le tome premier, les chapitres II, III, IV et V de la seconde partie sont consacrés aux maladies « nerveuses, hypocondriaques et hystériques » et surtout à leurs causes.

Dans le tome second, sont décrits les symptômes et étudié le traitement.

Voici ce que dit Whytt à propos du rôle de l'utérus dans la production de l'hystérie (p. 277) :

« La grande diversité des symptômes que l'on observe dans les maladies hystériques est cause que l'on a attribué à la matrice une sympathie beaucoup plus étendue que celle des autres parties du corps, excepté celle du cerveau. Assurément ces symptômes, que l'on croit produits par la matrice, viennent beaucoup moins fréquemment de ce viscère qu'on ne l'a imaginé. »

Plus loin (p. 378). « Je traiterai principalement de celles de ces maladies qui font, en grande partie, l'effet de la constitution faible ou contre nature et extraordinaire des nerfs ; et je regarde comme étant dans cette classe la plupart de ces symptômes que les médecins ont communément distingués par les noms de *symptômes venteux, spasmodiques, hypocondriaques, hystériques, vaporeux.* »

Pour lui donc aussi la cause de l'hystérie siège dans le système nerveux. Il est d'accord avec Sydenham sur la diversité des formes que prend l'hystérie :

« Sydenham, dont les ouvrages prouvent la sagacité en méde-

(1) *Les vapeurs et maladies nerveuses, hypocondriaques ou hystériques ; reconnues et traitées dans les deux sexes.* Traduction de l'Anglois de M. Whytt, ouvrages revus et publiés par M. Lebègue de Presle. II tomes. Paris. 1767.

(2) Robert Whytt. *Obs. on the Nature, causes and cure of those disorders which are commonly called nervous, hypochondriac or hysteric.* London, 1764.

cine, a observé avec beaucoup de raison, que les formes de Protée, et les couleurs du caméléon ne sont pas en plus grand nombre, et de plus longue durée, que les différents aspects, sous lesquels se montre la maladie hypocondriaque et hystérique. »

Pour lui donc aussi l'hypocondrie et l'hystérie ne font qu'une seule maladie.

Plus loin, il dit que l'hystérie imite par ses symptômes la plupart des autres maladies.

Page 393, il exprime ainsi son opinion sur ce que l'hystérie est une maladie générale :

« On doit aussi remarquer que chez les femmes, les symptômes que l'on nomme communément *hystériques*, sont moins souvent l'effet de l'état maladif de la matrice, que d'autres vices qui ont leur siège dans quelqu'une des parties du reste du corps. En effet, les filles ne sont-elles pas souvent exemptes des maladies de ce genre, tandis que des femmes mariées, et même des femmes qui jouissent d'une très bonne santé pendant leur grossesse, et accouchent facilement, sont quelquefois tourmentées de maladies hystériques ? Ajoutez à cela que les femmes qui sont parfaitement réglées, et dont la matrice est saine et sans la plus petite incommodité, ne sont pas toujours exemptes des maux hystériques ; tandis que des femmes, que des tumeurs squirrheuses et d'autres maladies de ce viscère font beaucoup souffrir, ne sont souvent point sujettes aux maladies hystériques, ou du moins, n'en ont pas les plus fâcheux symptômes. Enfin, en ouvrant, après la mort, des femmes qui avaient souffert longtemps et beaucoup des maladies de ce genre, on a fréquemment trouvé la matrice dans un état sain.

« Je ne peux pas non plus adopter l'opinion de Hoffmann, que l'hystérie et l'hypocondrie diffèrent l'une de l'autre, parce que les symptômes de ces deux espèces de maladies sont aussi ressemblans par leur nature ; et que la maladie hypocondriaque n'est pas plus différente de la maladie hystérique, que cette dernière est souvent différente d'elle-même. »

« On n'est pas mieux fondé à prononcer que la maladie hystérique est d'un genre différent de la maladie hypocondriaque, parce que la première peut avoir fréquemment son siège dans la matrice, et la dernière avoir souvent le sien dans le canal des alimens, qu'on ne seroit autorisé à distinguer les maladies hypocondriaques en un

aussi grand nombre de maladies différentes, qu'il y a de causes qui peuvent les faire naître ; ou à diviser ce qu'on appelle les *accès hystériques* dans les femmes, en accès nerveux, accès stomachiques et accès hystériques, *parce qu'ils viennent aussi souvent des affections ou des passions violentes de l'âme et du dérangement de l'estomac que des voies de la matrice.* »

On voit par ces passages quelle est la manière de voir de Whytt sur le siège et sur les causes de l'hystérie.

Il propose aussi d'appeler l'hystérie et l'hypocondrie d'un même nom « maladies nerveuses ».

Il cite plusieurs de ses prédécesseurs qui ont étudié l'hystérie, et combat leur théorie.

Il insiste longuement sur le grand rôle que joue l'estomac dans les productions des symptômes de l'hystérie : « Il n'y a aucun organe du corps, qui, par l'état contre nature de ses nerfs, soit aussi fréquemment la cause des maladies nerveuses, hypocondriaques et hystériques, que le canal des alimens, et spécialement l'estomac (p. 424).

« Quand l'estomac et les intestins se trouvent faibles et délicats à l'excès, ou dans un état contre nature, les alimens de mauvaise qualité, les excès dans le boire et manger, les vents, les humeurs irritantes, et les passions violentes, comme le chagrin, la colère, et d'autres semblables, occasionnent des symptômes beaucoup plus violents qu'ils ne le sont chez des personnes, dont le canal des aliments est sain et a la fermeté, l'élasticité qu'il doit avoir » (p. 431).

Et plus loin (p. 436) :

« Il est aisé de voir, par ce qui a été dit ci-dessus, que les faiblesses, les syncopes, les tremblemens, les palpitations de cœur, les mouvemens convulsifs, et cet état continuel de timidité qui fait que l'on craint, à chaque instant, sans une raison suffisante, proviennent souvent plutôt de la faiblesse, et du relâchement des premières voies, que d'aucun autre vice existant, soit dans le cerveau, soit dans le cœur. Le pouvoir que possède le canal des alimens de faire naître des symptômes morbifiques jusque dans les parties du corps les plus éloignées, lorsque les nerfs sont affectés d'une manière désagréable, ne peut être révoqué en doute par ceux qui font attention à la sympathie merveilleuse et si fort étendue qui est établie entre ce canal et presque tout le système nerveux. »

Comme causes occasionnelles générales de l'hystérie, il donne :

« 1° Une matière morbifique engendrée dans le sang ;

« 2° Une matière dont le corps étoit dans l'habitude d'être débarrassé, et qui y est retenue en entier, ou dont l'évacuation est moins abondante.

« 3° La quantité du sang qui est moindre qu'elle ne doit être, ou un sang qui n'a pas la densité, l'épaisseur qu'il doit avoir. »

Il émet l'opinion que la goutte peut être une cause de l'hystérie :

« On pourroit, dit-il, si cela étoit nécessaire, rapporter beaucoup d'observations pour démontrer que les maux nerveux, hyponcondriaques et histériques sont souvent occasionnés par une goutte imparfaite, qui est errante dans tout le corps » (p. 465).

Plus loin : « Si elle (matière goutteuse) demeure constamment sur les extrémités ou sur les parties musculaires du tronc du corps, elle n'occasionne que des douleurs aiguës du genre des douleurs goutteuses ou rhumatismales. Mais quand il arrive que cette matière se dépose sur des viscères qui ont une très grande sensibilité, ou qui sont capables d'affecter, par sympathie, presque tout le corps, elle peut produire la plupart des symptômes qui communément ont été appelés *nerveux*, *hypocondriaques*, ou *hystériques*. »

Il ajoute (p. 487) que « l'humeur goutteuse qui est mêlée avec le sang se trouve être la cause des maladies nerveuses, beaucoup plus souvent chez les hommes que chez les femmes ».

Comme seconde cause occasionnelle il donne « la suppression ou même la diminution d'une évacuation ou écoulement auquel la nature est accoutumée, parce qu'il est habituel, tel que les règles ou les hémorrhoïdes ».

Et voici l'explication :

« Une obstruction ou plutôt une suppression de règles, peut produire des maux nerveux ou hystériques, soit par le moyen de la sympathie qui est entre la matrice et les autres parties du corps, soit parce que le sang se trouve alors en trop grande abondance dans tout le système des vaisseaux sanguins, soit enfin, lorsque quelque matière capable d'offenser les nerfs est restée dans le corps. »

Enfin, comme nous l'avons dit plus haut, il donne comme troisième cause des « maladies nerveuses » le manque d'une quantité suffisante de sang ; « et c'est ce qui fait que le flux menstruel, les lochies et un écou-

lement hémorrhoïdal excessifs, ou toute autre hémorrhagie considérable, occasionnent souvent de violens symptômes nerveux. »

Et il ajoute: « Hippocrate a remarqué que les convulsions viennent de *l'inanition* ou du vuide des vaisseaux, aussi bien que de leur trop grande plénitude. »

Aux causes générales il ajoute aussi l'insomnie, la grande fatigue.

Comme « causes occasionnelles particulières des maladies nerveuses, hypocondriaques et hystériques » il suppose :

1° « Les vents dans l'estomac et les intestins;

2° « Les phlegmes épais, visqueux ou les glaires dans l'estomac et les intestins.

3° « Les vers dans l'estomac et les intestins ;

4° « Les alimens de mauvaise qualité, et les alimens pris en trop grande ou en trop petite quantité ;

5° « Les obstructions squirrheuses ou d'un autre genre dans les viscères du bas-ventre;

6° « Les affections fortes de l'âme, ou passions. »

Nous ne faisons que citer sans insister sur ces causes. Pour la plupart elles entrent dans le tableau de la grande quantité de causes occasionnelles de l'hystérie qu'on connaît maintenant.

A propos de l'âge il fait la remarque qu'avec l'âge les maladies nerveuses « se dissipent » et la disposition à ces maladies aussi.

Il est tout à fait explicite quant à la contagion de l'hystérie : « Il est arrivé fréquemment, dans l'infirmerie royale d'Édimbourg, que des femmes ont eu des accès hystériques, en voyant d'autres femmes qui en étoient attaquées. Mais un des faits les plus remarquables en ce genre s'est passé dans l'hôpital des pauvres à Harlem, pendant la vie du célèbre Boerhaave; voici comment son neveu Kaan-Boerhaave le rapporte :

« Une petite fille, qui demeuroit à celui des hôpitaux de Harlem, où l'on nourrit les pauvres, ayant eu quelque frayeur, fut attaquée de convulsions qui se renouvelloient à des temps fixes. Dans le nombre de jeunes personnes, tant filles que garçons qui étoient présens et lui donnoient du secours, une fille, que ce spectacle frappa, fut prise du même mal ; le second jour il y en eut une autre, ensuite une troisième, une quatrième ; enfin presque tous les assistans des deux sexes paroissoient épileptiques, les convulsions des uns en faisant

naître chez les autres. Ce fut sans succès qu'on fit venir les plus habiles praticiens qui prescrivirent ce que la médecine connoît de plus puissans anti-épileptiques. Enfin on eut recours au sçavant Boerhaave qui, touché de compassion pour ces pauvres malheureux, se rendit à Harlem ; et tandis qu'il prenoit connoissance de ce qui s'étoit passé, un d'eux eut des convulsions ; ce qui lui donna occasion d'en voir plusieurs autres tourmentés par cette espèce d'épilepsie.

« Comme d'habiles médecins avoient fait prendre, sans succès, les remèdes qui sont, pour l'ordinaire, les plus efficaces en pareil cas, et que la maladie paroissoit avoir attaqué successivement ces enfans, parce que ce spectacle affreux avoit frappé fortement leur imagination, Boerhaave crut qu'il étoit possible de les guérir, en détournant cette idée de leur esprit, et en leur présentant un objet qui les occupât davantage.

« Après avoir prévenu les magistrats municipaux, de ce qu'il vouloit faire, et avoir assemblé dans un même lieu tous les enfans des deux sexes, il commanda qu'on apportât des poêles remplies de charbons ardens, et qu'on y fît rougir des crochets de fer d'une certaine forme ; ensuite de quoi, il dit à haute voix, que, puisque tous les moyens mis en usage jusqu'alors pour guérir les convulsions, avoient été inutiles, il ne connoissoit plus qu'un seul remède à employer, c'étoit de brûler jusqu'à l'os, avec un fer rouge, un tel endroit du bras de la première personne, garçon ou fille, qui auroit une attaque de la maladie convulsive.

« Comme M. Boerhaave avoit l'air et le ton imposant, la crainte de ce cruel remède opéra sur ces enfans l'effet le plus marqué, etc., etc., ce qui empêchoit que les convulsions n'eussent lieu (1). »

Il rapporte encore le fait suivant :

« Il y a dans l'isle de Zetland une maladie très commune que l'on nomme dans le pays l'*accès convulsif*. Cet accès commence par une violente palpitation de cœur ; et bientôt après les malades tombent par terre, à moins qu'on ne les soutienne : alternativement leurs bras et leurs jambes se contractent ou se retirent, et se relâchent ou s'allongent ; il arrive même quelquefois, que les jointures sont si roides,

(1) KAAN-BOERHAAVE, imet. faciens §, 406.

qu'elles ne peuvent être ployées. La respiration des malades paroît se faire difficilement ; et ils jettent de grands cris, tant que subsiste l'accès, qui, pour l'ordinaire, dure moins d'un quart d'heure, quoique, dans certains cas rares à la vérité, il ait été de plus d'une heure. Cette maladie attaque rarement les femmes mariées depuis un certain temps ; mais les jeunes femmes, et même les filles de dix ou douze ans, y sont sujettes. Quelques petits garçons et deux jeunes gens de cette isle en ont aussi été attaqués. Arrive-t-il que les convulsions prennent quelqu'un dans une église, ou un autre lieu d'assemblée ? Aussitôt tous ceux qui ont été précédemment sujets à la même maladie, en sont attaqués ; ce qui souvent occasionne beaucoup de désordres. Quelques-uns même de ceux qui n'ont jamais eu d'accès de cette nature, commencent à en avoir, en voyant ce spectacle effrayant, ou en entendant faire le récit de ce qui est arrivé à d'autres. »

Cette observation est intéressante encore au point de vue de la description de l'attaque, qui est très nette et qui, sans aucun doute, est de l'hystérie.

L'auteur ajoute que toutes ces femmes jouissaient d'une santé excellente.

Il donne une bonne description du caractère général hystérique en dehors des accès (p. 385).

« Un esprit qu'on ne peut fixer sur aucun sujet ; la mémoire diminue ; des idées ridicules... bâillement ; les soupirs fréquents, un sentiment d'étranglement, qui semble causé par une boule ou un corps fort gros, engagé dans la gorge... des palpitations de cœur, des ris convulsifs, des vertiges, céphalalgies, etc., la diminution de la vue, et un brouillard épais qui semble être devant les yeux, sans cependant qu'il y ait à cet organe de vice sensible... Des insomnies, des rêves effrayans, la peur, l'humeur chagrine, la tristesse, le désespoir et quelquefois un grand courage. »

On voit comme il a bien vu et bien observé les hystériques.

Il parle encore de plusieurs phénomènes de l'hystérie : d'un appétit insatiable pour les aliments, du manque d'appétit et de « l'appétit déréglé et bizarre ».

« Un sentiment extraordinaire du froid ou du chaud qui se fait sentir dans différentes parties du corps ; le froid et le chaud se succédant quelquefois subitement. Les douleurs en différentes parties du corps

elles se déplacent subitement, et leur changement est irrégulier. »

Il n'oublie pas le clou hystérique (p. 10, p. 386, t. I et t. II).

Il ne fait que signaler la « toux sèche, avec difficulté de respirer » etc., « accident qui revient quelquefois périodiquement ».

Page 500. « Hémorrhagies extraordinaires qui se font par les yeux, les oreilles, le bout des doigts, et tant d'autres parties du corps, quand il y a suppression totale des règles ».

Quant à l'attaque hystérique, voici comment il la décrit (p. 11 du t. II) : « Les phénomènes ou la marche de ces accès vaporeux n'est pas la même chez tous les malades ; tantôt l'accès commence par un froid et un sentiment d'engourdissement dans les jambes ou le tronc du corps, à quoi il succède des bâillemens et des extensions de tous les membres, *pandiculatio*, puis de l'abatement, du découragement : les malades se plaignent d'un poids qui presse les parties antérieures de la poitrine ; leur estomac, ou quelque portion des intestins est distendue par des vents : ils sentent souvent comme une boule dans leur gosier ; la respiration devient plus fréquente : le cœur a des tressaillemens ou éprouve de violentes palpitations. Ces symptômes sont encore suivis de vertiges, de bourdonnement dans les oreilles et de la perte de la vue, ainsi que de mouvemens convulsifs des extrémités et des autres parties du corps. »

« Les accès de ce genre peuvent dépendre de causes suivantes :

a) Irritation des nerfs de l'estomac ou des intestins.

b) La suppression subite des règles.

c) Une douleur très aiguë qui se fait sentir dans une des parties les plus sensibles du corps, ainsi que les passions ou les fortes affections de l'âme, comme la peur, le chagrin, la colère, ou un événement imprévu ».

Quant à l'attaque de sommeil : « Beaucoup de femmes hystériques sont sujettes à avoir des syncopes durant lesquelles elles sont comme dans un profond sommeil, avec cette différence cependant, que leur respiration est si lente et si petite qu'on peut à peine s'assurer qu'elle se fait. »

Il rapporte un cas, qui était probablement une attaque de sommeil :

« Une femme, à qui il suffisait d'entendre le son d'une cloche ou quelque grand bruit pour tomber dans des *évanouissemens* que l'on avoit peine à distinguer de la mort. »

Page 17 du t. II, il s'exprime ainsi sur la catalepsie:

« De tous les maux nerveux ou spasmodiques, il n'y en a pas de plus étonnant que la catalepsie, ou cet état de profonde stupeur d'une personne qui veille, appelé par Fernel *stupor vigilans* », et il décrit la catalepsie.

Il parle « des urines limpides très abondantes » (p. 383).

Ailleurs (t. II, p. 35), il parle de l'opinion de Sydenham à ce sujet, et donne comme cause l'accélération « de mouvement des fluides dans les vaisseaux sécrétoires des reins » et cette accéleration est produite par les « affections de l'âme, ou les passions subites ou violentes », etc.

Il publie de nombreuses observations, dont quelques-unes intéressantes. Une entre autres (page 449) dans laquelle il parle d'un jeune garçon de 10 ans qui a fait une chute de cheval. Malheureusement elle manque de précision.

Il donne encore (p. 508) une observation de l'hystérie avec des attaques chez l'homme.

Il indique ainsi la *tympanite* des hystériques :

« Il y a des cas où certaines parties du canal alimentaire éprouvent une contraction spasmodique si forte et si constante que l'air ne peut s'échapper ni par en haut ni par en bas; et, comme le volume des vents augmente tous les jours, au moins par leur raréfaction, l'estomac et les intestins deviennent prodigieusement distendus ; ce qui forme la tympanite. »

La seconde moitié du second volume est consacrée au traitement général et au traitement particulier de chaque symptôme. Les amers, le quinquina, le fer, le bain froid sont les indications principales.

Dans son ouvrage, Pressavin (1) parle ainsi de l'hystérie : « Quelqu'ancienne que soit cette maladie, elle n'a pas encore épuisé toutes les formes qu'elle est susceptible de prendre. Tous les jours on la voit paroître sous un déguisement nouveau ; il n'est point de maladies dont elle n'affecte les caractères. »

Et voilà ses opinions sur le siège de l'hystérie : « Nous savons aujourd'hui, à n'en pas douter, qu'elle est l'effet d'une idiosincrasie particulière du genre nerveux, qui le rend si mobile et en même temps

(1) *Nouveau traité des vapeurs ou traité des maladies des nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs,* par M. Pressavin, 1770, à Lyon.

si sensible, que la plus petite cause est capable d'exciter en lui les mouvements les plus violents et en même temps les plus irréguliers ; mais quel est le principe de cet état contre nature, de cette mobilité et de cette sensibilité si outrée des nerfs? C'est une question agitée depuis longtemps, mais à laquelle on n'a pas encore répondu d'une manière satisfaisante. Les uns ont accusé le relâchement, d'autres la tension, quelques autres le racornissement du genre nerveux....

Nous savons aujourd'hui qu'elle est l'effet d'une violente irritation dans le genre nerveux, occasionnée par le séjour de quelques *mauvais levains* dans les premières voies, comme une bile érugineuse que les anciens appeloient atrabile. »

Et plus loin encore :

« Les affections de la matrice chez les femmes sont aussi souvent la cause de cette singulière maladie, qui pendant sa durée, ne laisse à la malade presque aucun relâche. » Et il ajoute qu'il s'approche dans son opinion « du sentiment des anciens, qui plaçoient dans les hypocondres le siège de cette maladie ».

On voit d'après ce que nous venons d'exposer que Pressavin n'avait pas une idée arrêtée sur le siège de l'hystérie.

Il distingue « les vapeurs hypocondriaques » qui dépendent « de la trop grande délicatesse de genre nerveux et d'un affoiblissement des forces centrales » et les « vapeurs hystériques » qui « peuvent exister dans une personne d'ailleurs très robuste et en qui les forces centrales jouissent de la plus grande vigueur » et ces vapeurs « sont l'effet d'une simple affection contre nature de la matrice ».

Plus loin il dit qu'il peut arriver « que la cause des vapeurs hystériques subsiste avec celle des vapeurs hypocondriaques; elles naissent même souvent l'une de l'autre..... quand ces deux causes se réunissent dans le même sujet, on doit s'attendre à le voir en butte à des accidents si multipliés, si différents entr'eux, en un mot, si bizarres..... qu'on entreprendrait en vain de les définir, et encore moins d'expliquer la cause particulière de chacun d'eux ».

Il distingue les vapeurs en *aiguës* ou *chroniques*. « Peu de personnes, dit-il, peuvent se flatter de n'avoir jamais essuyé quelque accès de vapeurs. Ces accès ne sont que passagers, lorsque leur cause ne dépend que d'un affoiblissement momentané des forces centrales. »

Il s'exprime ainsi à propos des accidents de l'hystérie. « Les accidents les plus opposés entr'eux semblent se réunir. On voit la syncope succéder aux mouvements les plus violents des convulsions, et ceux-ci à la syncope, l'insomnie à la léthargie, les vives douleurs à l'insensibilité, le froid à la chaleur, les ris aux pleurs, la joie à la tristesse, l'espérance au désespoir. » Ce sont, dit-il, « les têtes de l'hydre, qui renaissent sous le fer qui les coupe : en vain tenteroit-on de les détruire, si l'on n'attaque pas le principe commun de leur vie ».

Comme causes de l'hystérie : la *délicatesse de tempérament*, la *vie oisive et sédentaire*, les *passions de l'âme*, *l'application à l'étude, les évacuations dérangées* (*la transpiration*), *l'urine*, etc., et à propos de l'urine il remarque que « l'urine est très abondante chez les personnes vaporeuses » ; enfin *l'engorgement et l'obstruction des viscères*.

Dans la description de l'attaque, il parle des *coliques*, de *l'oppression*, *de la douleur fixe et locale à la tête*, du « resserrement des muscles du larinx, le sentiment d'une boule qui semble monter du bas-ventre jusqu'à la gorge, les borborygmes, les rots, les mouvements convulsifs », dans lesquels la malade « se replie en arrière *en forme de l'arcade*, de manière que son corps n'appuyoit alors que sur le sommet de la tête et sur le bout des talons. »

Il a donc très nettement vu l'arc de cercle dans l'attaque hystérique.

Dans le chapitre des convulsions il dit :

« Il est encore une espèce de convulsions générales, à laquelle on a donné le nom de *maladie sacrée*, qui est caractérisée par une agitation violente et forcée de toutes les parties du corps, sans que le sens intérieur paroisse aucunement affecté et sans que la cause en soit sensible : ce qui fait que les personnes attaquées de cette maladie passent parmis le vulgaire pour être possédées du démon. »

A propos d'une attaque, il dit encore : « Aux convulsions succédait un assoupissement qui devint dans la suite léthargique. »

Plus tard ces attaques « se terminoient par une léthargie qui laissoit la malade sans autre signe de vie, qu'un clignottement presque insensible des paupières ».

Il donne une observation dans laquelle on peut voir la description d'une plaque hystérogène :

« Elle éprouvoit vers la région épigastrique une sensation de délicatesse et de faiblesse si grande, qu'il lui sembloit que le coup le plus léger porté sur cette partie devoit être pour elle un coup mortel. Je l'ai vue tomber en syncope au simple geste d'une main qui se portoit devant son estomac. »

Il note quelques autres phénomènes de l'hystérie : entre autres le tremblement (p. 131), et, comme caractère distinctif, il dit qu'il « ne laisse aucun relâche dans le repos comme dans l'action ».

Il parle des fréquentes palpitations de cœur chez les femmes hystériques (p. 167); de la « colique hystérique » aux approches des règles (p. 180); du *clou hystérique*.

Dans le chapitre XVI : *Du hoquet*, il y a un passage (p. 191) très intéressant. Voici ce qu'il dit : « Il est des espèces de hoquets qui semblent dépendre de l'action détraquée du diaphragme, sans qu'on puisse en découvrir la cause. Hequet, dans son ouvrage intitulé : *Naturalisme des convulsions*, part. 2, p. 113, rapporte l'histoire d'un hoquet singulier : Une fille de vingt-trois ans étoit continuellement tourmentée d'un hoquet violent, dans lequel elle imitoit l'aboiement du chien; à peine pouvoit-elle avaler du bouillon, par rapport aux convulsions du diaphragme et des intestins.

« Cette fille étoit à l'hôpital, auprès de quatre autres malades de son sexe, qui commencèrent le troisième jour à prendre aussi le hoquet.

« Lorsqu'il cessoit à l'une, les trois autres le prenoient pendant une demi-heure, et après ce temps elles étoient toutes quatre agitées par des convulsions si fortes, qu'à peine quatre hommes étoient en état de les retenir ; au bout de quatre heures que duroient ces convulsions, elles demeuroient une heure sans paroître respirer; elles avoient ensuite une demi-heure de calme, pendant laquelle elles paraissoient assez bien se porter. Après ce temps, tous les accidents se renouvellaient dans le même ordre décrit ci-dessus. »

Et puis plus loin : « On voit des hoquets périodiques qui reviennent tous les mois ou tous les ans, et dont les paroxismes sont entre autre de la même durée. On lit dans Manget l'histoire d'un malade qui étoit tous les ans attaqué d'un hoquet qui duroit quatorze jours ; il dormoit tranquillement la nuit, mais dès le matin le hoquet le prenoit, et ne cessoit de le tourmenter jusqu'au soir; *il fut soulagé par les saignées.* »

Il cite encore une observation d'une petite fille de 14 ans.

A propos du traitement du hoquet : « Je pense que cette maladie présente les mêmes indications à remplir que le hoquet auquel sont sujettes les personnes vaporeuses. »

Enfin il étudie la Catalepsie (p. 76, ch. XVI). « Tous ne sont pas absolument privés des sens : les uns y voient encore ; d'autres entendent ; quelques-uns conservent la connaissance », et il ajoute que c'est plutôt « un vrai tétanos ».

Les auteurs, dit-il, souvent ont confondu la catalepsie et le tétanos. Et il fait la distinction entre ces deux états.

Comme cause provoquante de la catalepsie il donne : 1° « La « frayeur (il cite une observation, p. 79) ; 2° « Vif chagrin » (encore une observation) ; 3° « Un bruit effroyable » : Un cas d'une paysanne « qui devint cataleptique, par le bruit inattendu d'une grosse cloche ». 4° « Joie excessive ».

Le siège de la catalepsie, c'est « *le sens intérieur* ». et le siège du sens intérieur, c'est le cerveau. C'est là une indication au point de vue de la théorie de l'hystérie.

Il décrit la catalepsie comme une maladie spéciale, n'ayant rien de commun avec l'hystérie. Il ajoute que c'est dans les organismes spéciaux qu'elle se produit, et en décrivant ces « organismes spéciaux », il dépeint le caractère des hystériques. Et il cherche à expliquer pourquoi, d'après lui, la catalepsie a son siège dans le cerveau, ce qui est encore intéressant pour la théorie de l'hystérie.

D'après lui, la catalepsie est mortelle. Elle a aussi pour suite « l'imbécillité » et « la folie ».

Traitement : Saignées, bains de pieds, purgatifs, « frictions le long de l'épine avec de l'huile chaude ».

Dans le chapitre du traitement il fait remarquer que « les saignées et les purgatifs sont des remèdes très dangereux ». Il prescrit les bains froids et un régime, exercices, etc.

Tissot dans son ouvrage (1) se range à l'avis de Sydenham. Il ne fait pas de distinction exacte entre l'hystérie et l'hypocondrie Il discute la théorie de Pomme sur le racornissement des nerfs.

Il parle des *esprits animaux* qui « doivent aussi avoir un état

(1) *Traité des nerfs et de leurs maladies,* par M. Tissot. Paris, 1780.

relatif aux organes qui les filtrent, ou au sang qui les fournit ; ils seront, comme tous les fluides, ou trop ou trop peu abondants, relativement aux vaisseaux qui les contiennent ; trop épais, trop visqueux ou trop ténus, et c'est un très grand défaut ; ils seront ou trop insipides, ou trop âcres ».

Plus loin, il dit : « Ce fluide qui nous échappe par cette extrême ténuité qui nous empêche de le voir, etc., etc. »

Il donne encore comme causes :

« 1° Un vice dans le *sensorium*.

« 2° Des vices dans les enveloppes des nerfs. »

« 3° Des vices dans les parties qui les environnent, et qui troublent leur action.

« 4° Un vice dans l'irritabilité musculaire. »

Voici comment il expose son opinion sur l'hystérie : un homme, dit-il, « le plus robuste, etc..., ne connoît pas les maux de nerfs. Cet homme prend une fièvre inflammatoire, on le saigne, on le baigne, on le fait vivre de lait d'amandes, etc. ; on lui donne des lavements ; « au bout de quelques semaines son corps est devenu mou, son sang est aqueux, les nerfs de *parchemin sec* sont devenus des nerfs de *parchemin mouillé*; et alors cet homme fort, robuste, ferme, cet homme que rien n'auroit ému, devient une femme hystérique ; les odeurs, les surprises, les nouvelles intéressantes, les nouvelles fâcheuses, les alimens un peu trop âcres, ou en trop grande quantité, lui donneront tous les symptômes de l'hystérie : tremblement, palpitation, crainte, angoisse, gonflement, urines aqueuses, évanouissemens, sursauts, etc. Vous n'avez fait que le relâcher, et vous l'avez rendu vaporeux. »

Il prend un autre exemple d'une « violente passion », etc.

« Il n'y a ici, dit-il, ni roideur, ni desséchement, ni tension permanente, mais le *sensorium* a porté les esprits animaux avec plus d'impétuosité dans tous les nerfs, qui ont été trop dilatés », etc., les nerfs restent trop faibles « et le mouvement des esprits animaux trop facile et irrégulier ; état que l'on a avec raison nommé *force hystérique*, puisque c'est celui qui dans le plus grand nombre de cas paroît faire la base de cette maladie. »

Dans ce que nous venons d'exposer, on voit que Tissot admettait absolument l'hystérie chez l'homme.

Il donne les symptômes de l'hystérie, tels qu'il les a vus.

Comme description de l'hystérie, Tissot ne donne rien de nouveau et nous n'y insisterons pas.

Il combat aussi dans cette description l'opinion de Pomme. Des pages entières, que nous ne croyons pas devoir détailler, son consacrées à prouver l'erreur de cette opinion sur le racornissement des nerfs.

Dans le chapitre du Traitement il parle de l'aimant et de l'électricité. Il loue les bons effets de l'aimant. Il cite l'observation de Deharsu, chirurgien de Genève (p. 399. *Traité des nerfs*, t. II, partie II, 1780).

Il donne l'histoire de l'électricité et rappelle qu'il en a déjà écrit dix-huit ans auparavant les effets et ajoute que c'est « un agent bien plus fort que l'aimant ».

Il parle aussi de l'utilité des frictions.

En 1772 parut le *Nouveau Dictionnaire universel et raisonné de médecine, de chirurgie et de l'art vétérinaire.* Les auteurs de ce dictionnaire n'admettaient pas l'opinion de Pomme : « Cette opinion hypothétique et dangereuse sur le prétendu racornissement des fibres nerveuses, que l'on donne pour seule cause des vapeurs ; paradoxe insoutenable, que l'on doit regarder comme une vision éphémère, consacrée de sa propre nature à un oubli éternel. » Et plus loin ils disent : « Nous reconnaîtrons pour causes prochaines et immédiates des affections vaporeuses, la sensibilité et l'irritabilité, la tension et l'éréthisme du genre nerveux, les vices de liquides, les obstructions des différents viscères du bas-ventre, la suppression des secours périodiques, les pertes rouges trop abondantes et les pertes blanches. »

Nous passons sans insister davantage, et nous citerons encore dans le XVIIIe siècle l'ouvrage de Pinel qui parut en 1799 et dans lequel il se rapproche de Sauvages en faisant une classification nosographique des maladies (1).

Il y parle d'abord de la « confusion des auteurs dans l'exposition des symptômes de l'hypocondrie, de la mélancolie, de l'hystérie » et de « la nécessité de l'esprit d'analyse dans l'exposition de leurs symptômes.

Dans les classes de « Névroses », dans l'« ordre premier » qu'il intitule : « Vésanies ou égaremens d'esprit non fébriles », il place d'abord

(1) Ph. Pinel. *Nosographie philosophique, ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine.* Paris, an VI.

l'*hypocondrie*, *la mélancolie*, *la manie*, et ensuite l'*hystérie*, et voici comment il la définit : « Assoupissement par intervalles, resserrement spasmodique du gosier et sentiment de strangulation, quelquefois convulsions ou délire fugace. »

Il place le siège de l'hystérie dans les organes de génération de la femme. Il dit que l'hystérie en général est plus ordinaire aux jeunes filles d'une constitution ardente, aux jeunes veuves, etc. « Une menstruation laborieuse ou irrégulière, les accidens pendant la grossesse, les couches, peuvent aussi produire l'hystérie. »

Suit alors la description de l'accès ; il termine ainsi : « et le plus souvent toutes les apparences de la mort existent, *ou la mort même survient* ».

Ensuite il décrit les différents symptômes de l'hystérie dans des différentes classes. Ainsi, dans l'Ordre II, qu'il intitule « Spasmes », et dans lequel il donne quelques observations sur les attaques hystériques, parle des « imitations », de l'histoire des Ursulines de Loudun, etc., il place aussi les « mouvemens convulsifs. » Dans l'Ordre III : « Anomalies locales des fonctions nerveuses », il place « la Toux convulsive, le hoquet ». Dans l'ordre IV : « Affections comateuses », il parle de la *Catalepsie* qu'il définit ainsi : « Privation subite des fonctions des sens et du mouvement musculaire, pouls et respiration à peine sensibles, contraction automatique des muscles, suivant la position qu'on donne aux membres, catalepsie mystique ou extase. »

En somme, Pinel n'a pas étudié l'hystérie d'une façon spéciale, et on ne trouve dans ses travaux rien de remarquable sur cette névrose.

CHAPITRE IV

Épidémies hystériques. — Résumé.

Dans tout ce qui précède nous avons étudié l'hystérie comme une maladie isolée, sporadique, telle qu'elle s'est présentée, et telle qu'elle se présente encore le plus souvent à l'observation des médecins; mais un des caractères de l'hystérie est précisément d'affecter la forme épidémique, non pas dans le sens d'une contagion virulente, qui se communique de proche en proche aux individus d'un même groupe, mais comme une maladie qui se propage par imitation, mélange extraordinaire de sincérité et de simulation.

Rien ne développe l'hystérie chez un sujet prédisposé, comme le voisinage d'autres hystériques, à tel point qu'on peut dire sans exagération, que l'hystérie crée l'hystérie. Telle personne jusque-là indemne, va présenter soudain tous les symptômes de l'hystérie, si elle a l'occasion d'assister à l'explosion d'une attaque hystérique, qui se produit dans son voisinage. A plus forte raison, si toute une population se trouve, par le fait de circonstances, sociales, politiques, historiques, religieuses, dans un état d'esprit spécial, il suffira de quelques individus atteints de la névrose hystérique, pour que tous les symptômes de cette même névrose éclatent au sein de toute cette population prédisposée. L'exaltation par voisinage se communique avec une violence et une rapidité surprenante, et des épidémies apparaissent frappant tout un groupe social.

Ainsi que pour toutes les formes de l'aliénation mentale, ces délires prennent les caractères psychiques de l'époque, où ils se produisent.

Aux XIIIe, XIVe, XVe siècles, la foi ardente et le mysticisme religieux profond donnent aux épidémies un caractère nettement religieux. Nous n'entreprendrons pas l'histoire, tracée magistralement par Calmeil, des épidémies religieuses avec extases, hallucinations,

délire, qui se sont manifestées au moyen âge dans différents points de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, et que nous avons déjà citées.

Au *XVI*e siècle et dans la première moitié du *XVII*e l'idée religieuse subit une transformation profonde. Ce n'est plus seulement à Dieu qu'on croit, mais au diable, et, naturellement, la possession diabolique remplace la possession divine. Alors, de toute part sévit la démonopathie, dans les couvents de femmes, notamment là, où la réunion de nombreuses jeunes filles vivant de la vie commune claustrale, favorise le développement de l'hystérie. Les épidémies de Loudun (1632-1639), de Louviers (1642), amplement racontées par de nombreux écrivains contemporains, constituent dans cette triste histoire de la sorcellerie et de la démonopathie épidémique, les épisodes les plus remarquables.

C'est au commencement du *XVII*e ou plutôt à la fin du *XVI*e siècle que l'hystéropathie épidémique sévit avec le plus d'intensité. Par une extraordinaire aberration, au lieu de voir là une maladie véritable, on veut y trouver l'influence immédiate de Satan. De là le traitement de la névrose, c'est-à-dire les tribunaux, les inquisitions, les bûchers, la parole donnée aux prêtres et aux juges, non aux médecins.

Aussi l'histoire médicale de l'hystérie ne fait-elle aucun progrès par l'évolution de ces affections épidémiques, car c'est le diable qu'on poursuit et non l'étude méthodique des symptômes d'une maladie.

En cela comme en beaucoup de points, le moyen âge et le *XVII*e siècle même, retardent sur les maîtres anciens. Hippocrate n'avait-il pas nettement affirmé l'origine naturelle et non divine de la maladie épileptique ?

Le progrès n'est donc pas venu de l'observation médicale ; c'est la marche générale des idées, qui peu à peu éliminant les causes surnaturelles, a permis de considérer, comme des malades et des délirants, et non comme des victimes du démon, les individus atteints de ces affections hystéro-épidémiques.

Au XVIIIe siècle même, alors que les idées philosophiques avaient fait d'immenses progrès, il y a encore des épidémies semi-religieuses ; les convulsionnaires de Saint-Médard (1731) en sont le plus saisissant épisode.

La plupart des symptômes présentés par les convulsionnaires, ne permettent pas de doute, qu'il s'agissait là de la grande hystérie.

A la fin du dix-huitième siècle, se produit encore le curieux développement de la fantasmagorie mesmérienne. Autour du baquet de Mesmer les femmes nerveuses sont prises d'attaques convulsives qui gagnent de proche en proche toute l'assistance et qui ressemblent étrangement à une des épidémies hystériques du temps passé.

Des épisodes analogues se rencontrent encore par-ci par-là au XIXe siècle (Hystéro-démonopathie de Morzines 1861 ; Revivals, camp-meetings américains et irlandais ; Extase religieuse épidémique, qui régnait en Suède en 1841 et 1842 ; Louise Lateau (1868) ; et malgré le développement du rationalisme il est possible que de nouvelles épidémies semblables se manifestent encore, car la transformation des idées générales ne peut abolir la prédisposition à la névrose et la propagation par voisinage.

Mais ce qu'il est permis d'espérer et d'affirmer, c'est qu'on ne reverra plus ces épouvantables spectacles qui sont la honte de la raison humaine et de la science médicale : des populations entières affolées par une maladie nerveuse, et jetées sur le bûcher comme des criminelles.

CHAPITRE V

Résumé sur l'étude de l'hystérie au XIXe siècle.

Le but de cette étude n'est pas la relation des travaux du XIXe siècle.

Mais nous ne pouvons omettre de signaler les plus importants, car depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours, surtout dans la seconde moitié du siècle, et grâce aux recherches de M. Charcot et de ses élèves, l'étude de l'hystérie à fait de très grands progrès.

Nous avons déjà vu que les anciens localisaient dans l'utérus l'affection hystérique. Malgré plusieurs travaux remarquables, malgré Lepois, Willis, Sydenham, Pomme, la théorie galéno-hippocratique n'avait pu être déracinée complètement, jusqu'à la moitié du XIXe siècle, et même jusqu'à l'époque actuelle. Nous voyons les auteurs toujours revenir à cette théorie et affirmer qu'il existe une corrélation entre le développement de l'affection hystérique et un état morbide de l'utérus, des ovaires, ou de l'appareil génital en général.

Ainsi Louyer-Villermay dans son traité (1) revient tout à fait à la théorie ancienne, et c'est avec raison que Briquet parlant de cet ouvrage dit : « Ce traité devrait dater de 1500 plutôt que de 1816 » (p. 587, *loc. cit.*). Et en effet, Louyer-Villermay n'admet pas, que l'hystérie existe chez l'homme ; les observations des auteurs précédents sont des erreurs de diagnostic. Il s'étonne que l'opinion de Lepois, de Willis, de Sydenham ait pu un moment prévaloir sur l'autorité d'Hippocrate et de Galien.

Après le travail de Louyer-Villermay apparaît l'œuvre de Georget, qui est un défenseur énergique de la théorie de Lepois, de Willis, de Sydenham. Pour lui c'est l'encéphale qui est le foyer principal de l'hystérie.

(1) *Traité des maladies nerveuses ou vapeurs et particulièrement de l'hystérie et de l'hypocondrie*, 2 vol. in-8°, 1816. Ce traité n'est que l'amplification de sa thèse inaugurale. Paris, an X (1802).

Son livre (1) est celui d'un observateur profond.

« L'idée de placer le siège des phénomènes, prétendus hystériques, dans l'utérus, dit-il (t. II, p. 239), me paraît si absurde et si ridicule, que je ne chercherais point à la combattre, si elle n'était regardée comme une vérité par tous les auteurs modernes qui ont écrit sur l'hystérie ; je me contenterais d'une simple exposition des faits comme du meilleur antidote contre l'erreur. » Il s'élève énergiquement contre l'ouvrage de Louyer-Villermay.

Son livre contient des descriptions cliniques remarquables pour l'époque. Les éléments de son diagnostic différentiel de l'hystérie avec l'épilepsie sont encore de notion courante dans l'hospice de la Salpêtrière, où il avait été interne et où il a observé de nombreux malades hystériques et épileptiques.

Georget a évidemment observé à la Salpêtrière des cas d'hystéro-épilepsie, ce qui lui a fait dire que. parfois l'épilepsie n'était qu'un degré plus avancé de l'hystérie; mais il n'a pas pu poser le diagnostic différentiel précis entre ces deux névroses. C'est Charcot le premier, comme nous le verrons, qui a apporté la pleine lumière dans cette question que personne avant lui n'avait su trancher.

Dans son article du *Dictionnaire de médecine* (1824), Georget définit ainsi l'hystérie : « une affection convulsive apyrétique, ordinairement de longue durée, qui se compose principalement d'accès ou d'attaques qui ont pour caractères des convulsions générales et une suspension souvent incomplète des fonctions intellectuelles. »

Il défend plusieurs des idées pratiques de Pomme, dont il dit : « C'est peut être le seul auteur qui eut la sagesse de ne point opposer de moyens violents à un mal si peu connu dans sa nature, et pour lequel les secours de la pharmacie sont presque toujours inutiles, lorsqu'ils ne sont pas nuisibles. »

Il propose de remplacer le mot *hystérie* par un autre qui n'implique pas de contradiction. Il l'appelle *Encéphalie spasmodique*, ou bien encore *Attaques de nerfs*.

Après les idées si énergiquement et si nettement exprimées par Georget, on pouvait espérer que l'hystérie entrerait dans la voie si justement tracée par les maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle. Il n'en fut pas ainsi cependant.

(1) *De la physiologie du système nerveux et spécialement du cerveau. — Recherches sur les maladies nerveuses.* — Paris, 2 vol. in-8°, 1821.

Dubois (d'Amiens) publie en 1833 un ouvrage couronné par la Société royale de médecine de Bordeaux : *Histoire philosophique de l'hypocondrie et de l'hystérie*. Paris, in-8°.

L'hystérie est exclusive à la femme, « *hysteria solis feminis propria est* » ; c'est une névrose de la matrice. Cependant voilà ce qu'il dit (p. 452) « La matrice est donc au premier rang parmi les organes qui déterminent sympathiquement des convulsions ; vient ensuite l'estomac, puis les intestins, etc. », ce qui montre qu'il n'était pas exclusif dans la théorie utérine. Son ouvrage contient une riche bibliographie, et une critique des diverses opinions successivement soutenues par les auteurs.

Foville, dans son article du *Dictionnaire de médecine* et *de chirurgie pratique* (t. X, p. 295, 1833), exprime la même opinion. Il combat Georget, et conclut qu'il faut « considérer l'utérus comme le point de départ véritable des phénomènes dont l'ensemble constitue l'hystérie ».

Brodie en 1837 publie en Angleterre ses *Leçons sur les affections nerveuses locales* (1).

Les pages qu'il a consacrées à l'hystérie sont remarquables. Mais il était à peu près ignoré par ses contemporains français, et c'est Charcot qui a mis son œuvre en valeur en France.

Il admet l'hystérie chez l'homme, et il montre le rôle prépondérant de l'état mental dans les troubles de l'hystérie. Son étude de la coxalgie hystérique est remarquable, ainsi que les études des névralgies, de la tympanite, etc.

En Allemagne, Romberg, Valentiner, Meyer sont partisans de la théorie utérine, comme point de départ de la maladie.

En 1846 et 1847 paraissent deux traités de Landouzy et Brachet (2) presque opposés l'un à l'autre, sur l'hystérie. Landouzy se rapproche de l'opinion de Louyer-Villermay. Il défend la théories utérine et il ne croit pas à l'hystérie masculine.

Son ouvrage est écrit avec beaucoup de talent et eut beaucoup de succès.

(1) *Lectures illustrative of certain local nervous affections*. Londres, 1837. Trad. franç. de D. AIGRE, 1880.

(2) *Traité complet de l'hystérie* par Landouzy, 1846. — *Traité de l'hystérie*, par J. L. BRACHET. Lyon, 1847. (Il a publié encore en 1824 un « *Traité des convulsions* »).

Il dit que son but était de « montrer que certains phénomènes de congestion cérébrale, de monomanie, d'amaurose, de paralysie de membres et des autres organes, d'aphonie, de dyspnée, de dyspepsie, de dysphagie, de gastralgie, etc., etc., attribués communément, même par des médecins les plus distingués, à des affections du cerveau, du poumon et de l'estomac, tiennent, chez la plupart des femmes, à des troubles de l'innervation génitale, produits eux-mêmes par des lésions matérielles très souvent appréciables ». C'est en se basant sur l'analyse d'une quantité d'observations, qu'il a pu, dit-il, considérer l'appareil génital comme siège unique de l'affection hystérique.

Parmi les parties les plus intéressantes, on remarque les chapitres consacrés aux douleurs et à la paralysie hystérique. Il observe que les auteurs contemporains parlent très peu des douleurs des hystériques, tandis qu'Hippocrate, Sydenham, Hoffmann, Raulin, etc., les ont mentionnées. De même la paralysie hystérique fut observée par les anciens et presque pas signalée par les auteurs modernes.

Brachet admet comme Georget l'origine nerveuse de l'hystérie.

« Si donc nous considérons que tous les phénomènes de la maladie sont le résultat d'une action pervertie et augmentée du système nerveux cérébral »..... « On admettra l'excitation comme cause essentielle, ou plutôt comme nature de l'hystérie. » Et plus loin : « il reste prouvé que l'hystérie consiste dans un mode particulier d'excitation du système nerveux cérébral... une excitation convulsive ou spasmodique. »

Et il propose de nommer cette affection : « Névropathie spasmodique ou névrospasmie cérébrale. »

L'hystérie affecte aussi bien les hommes que les femmes. Il montre quelle était l'opinion de la science sur l'hystérie chez l'homme à l'époque où il écrivait sur cette question (p. 194). Il parle aussi de la paralysie hystérique.

Schutzenberger en 1846 publie (*Gaz. médic. de Paris*) un article (*Recherches cliniques sur les causes organiques et le mécanisme de production des affections appelées hystériques*) ; réédité en tête des *Fragments d'études pathologiques et cliniques*. Paris,

1879) dans lequel il attribue à l'inflammation et à la dégénérescence des ovaires la production de l'hystérie.

Négrier a une opinion qui se rapproche de celle de Schutzenberger (*Recueil des faits pour servir à l'histoire des ovaires et des affections hystériques de la femme.* 1858).

Nous ne pouvons nous arrêter ici sur les travaux de Duchenne, de Boulogne, relatifs à l'*Électrisation localisée* (1855), où il expose ses remarquables recherches sur l'état des muscles dans les paralysies et contractures hystériques.

Avec Briquet (1859) (1), on peut dire, que commence la période scientifique de l'histoire de l'hystérie. Médecin de l'hôpital de la Charité, il a recueilli quatre cent trente observations.

Toute l'étiologie, le rôle de l'hérédité, du sexe, de l'âge, de l'éducation, etc., a été traitée par Briquet d'une façon remarquable.

« Ces recherches, dit-il dans sa préface, servirent à me convaincre que la théorie antique de l'hystérie était complètement erronée ; que l'hystérie était loin d'être une affection composée de phénomènes incohérents, une sorte de τὸ Θεῖον dont on ne pouvait se rendre raison. Je trouvai qu'au contraire elle constituait une affection, dont il était très facile de comprendre la nature, dont tous les symptômes avaient leurs analogues dans l'état physiologique, et n'avaient de bizarre que l'apparence ; qui obéissait à des lois qu'on pouvait déterminer ; dont le diagnostic pouvait se faire aussi sûrement et avec autant de précision que celui de toute autre maladie, et dont les divers phénomènes cédaient à un traitement qu'on pouvait formuler d'avance. »

« Pour moi l'hystérie est une névrose de l'encéphale, dont les phénomènes apparents consistent principalement dans la perturbation des actes vitaux qui servent à la manifestation des sensations affectives et des passions. »

Il ajoute que cette définition a besoin de quelques explications pour être comprise, et il s'explique plus loin.

Il est donc tout à fait de l'opinion de Lepois, Willis et Sydenham. Il admet aussi l'hystérie chez l'homme, et il en donne sept observations personnelles. Seulement, quoiqu'il croie avoir découvert

(1) *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie.* Paris, 1859.

les principes qui président aux phénomènes de l'hystérie, comme on le voit dans la citation de sa préface, son livre n'établit pas de lois générales. La systématisation de l'affection hystérique envisagée dans son ensemble ne devait être faite que plus tard par Charcot et ses élèves.

Signalons les ingénieuses et profondes études de Lasègue sur la toux hystérique, l'anesthésie, l'ataxie, l'anorexie hystériques, les hystéries périphériques. Ces documents ont été réédités ainsi qu'une leçon sur l'hystéro-épilepsie, dans les *Études médicales* publiées en 1884.

En 1872, MM. Bourneville et Voulut ont étudié la *contracture hystérique permanente.* M. Bouchard (1), en 1873, a publié une étude importante sur *les vomissements incoercibles hystériques.*

En 1874, paraissent les deux grands articles de Bernutz (*Nouv. Dict. de méd .et de chir. prat.*, t. XVIII, 1874), et de Jolly (*Ziemssen's Handbuch der spec. Pathol. und Therap.*, t. XII, 1875).

Signalons encore : L'article de M. Grasset (de Montpellier), *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, tome XV, 1888. Paul Richer, *Études cliniques sur l'hystéro-épilepsie, la grande hystérie,* 1880 et 1885, *et paralysies et contractures hystériques* 1892. *Les leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme* de M. Pitres, de Bordeaux (1891). *Le traité de l'hystérie* d'après l'enseignement de la Salpêtrière, par M. Gilles de la Tourette (1891). Les travaux de M. Pierre Janet, de Legrand du Saulle, etc.

Mais c'est surtout le nom de Charcot qui domine de nos jours l'étude de l'hystérie (2).

En 1862, Charcot prenait à la Salpêtrière le service des maladies nerveuses. Ses premières recherches relatives sur l'hystérie portèrent sur l'attaque convulsive. En 1868, il montrait dans ses leçons cliniques que l'attaque ne se composait pas seulement de convulsions incoordon-

(1) Ch. Bouchard. *Mouvement médical,* juillet 1873.

(2) Toute l'œuvre de Charcot a été admirablement exposée dans tous ses détails par M. Raymond : *Clinique des maladies du système nerveux* (année 1894-1895) Première série, 1896, in-8° ; et c'est en grande partie d'après cet exposé que nous établissons la part contributive de Charcot à l'histoire de l'hystérie.

nées, qu'elle avait ses lois. Il faisait en même temps le diagnostic différentiel entre l'hystérie et l'épilepsie.

Dans une des leçons faite en 1868 (1) (publiée en 1873) il décrit l'attaque d'après des *lois* énoncées pour la première fois.

Il montre que les symptômes, en apparence si désordonnés, si variables d'une attaque, sont soumis à des règles, des lois fixes ; qu'ils peuvent être classées par groupes, et que ces différents groupes de symptômes constituent autant de périodes, qui apparaissent et se succèdent dans un ordre toujours identique.

Il étudie l'*état de mal hystérique* opposé à l'état de mal épileptique, seul connu jusqu'alors. Il déclare l'hystérie une maladie *une* et *indivisible* ; il donne les moyens presque certains de la différencier de l'épilepsie. L'hystérie et l'épilepsie ne se *combinent* jamais, mais elles peuvent exister à l'état *isolé* chez le même individu. L'*hystéro-épilepsie* n'est que de l'*hystérie pure*, l'*hysteria major*, la *grande hystérie*.

En 1872, il décrivait dans ses leçons l'*ischurie hystérique*, avec vomissements supplémentaires, l'*hémianesthésie hystérique*, la *contracture permanente* chez les hystériques, les *effets de la compression de l'ovaire*, les relations du traumatisme avec les manifestations de l'hystérie locale.

Mais c'est surtout à partir de 1878, que Charcot fit de l'hystérie son étude de prédilection, et ce fut une phase nouvelle dans l'évolution de son œuvre.

Il a pu, en effet, montrer que tous les symptômes des maladies nerveuses à lésions organiques connues, peuvent se rencontrer chez des malades, à l'autopsie desquels il est impossible, avec les moyens actuels d'investigation, de découvrir une altération des centres nerveux. Et il a démontré que, dans ces cas-là, c'est-à-dire, où les symptômes isolés ou plusieurs symptômes à la fois, imitaient les maladies organiques, il s'agissait de l'hystérie.

Il a étudié les anesthésies et démontré leur valeur comme stigmates permanents de l'hystérie, étant des manifestations précoces, antérieures aux attaques, de cette affection.

(1) 13e leçon. *De l'hystéro-épilepsie*. La première édit. est de 1873. 3e éd., 1877. — *Leçons sur les maladies du système nerveux*, t. I, p. 363.

Cette possibilité de découvrir ainsi l'hystérie présente le plus haut intérêt à plusieurs points de vue : d'abord au point de vue de l'hystérie chez l'homme, dont on peut estimer ainsi mieux la fréquence, puis au point de vue de l'hystérie traumatique ; de diagnostic différentiel des maladies organiques ; enfin parce qu'elle permet de découvrir la prétendue simulation chez les hystériques, simulation que Charcot a expliquée par un état mental spécial, que caractérisent la suggestibilité et l'inconscience. Comme stigmates permanents de l'hystérie, il faut citer encore l'*amblyopie hystérique*, les *hyperesthésies* et les *zones hystérogènes*.

Certes, on les avait soupçonnés avant lui, mais personne n'en avait fait l'étude systématique.

Charcot a porté aussi son attention spéciale sur le traitement de l'hystérie.

Il a insisté beaucoup sur l'hérédité de l'hystérie, et sur la nécessité, dans le traitement de modifier le terrain, d'éloigner les causes occasionnelles, etc.

C'est Charcot le premier qui a introduit le traitement par l'isolement, éloignant ainsi les malades des causes de suggestion possible.

Il employait les toniques, les reconstituants, l'hydrothérapie, l'électrothérapie, comme ressources adjuvantes pour modifier l'organisme et le rendre plus résistant aux causes provocatrices de la maladie. On sait la part qui revient à Charcot dans la divulgation du phénomène *du transfert*, et le mérite qu'il a eu de légitimer la *métallothérapie*.

C'est Charcot encore qui a donné à l'hypnotisme une place dans le domaine de la science officielle.

Divers auteurs, depuis Braid jusqu'à Charles Richet (1), avaient, par des preuves irrécusables, démontré la réalité de l'hypnotisme. Charcot en a répandu et fait accepter l'existence.

Il a montré qu'il y avait une affinité étroite entre l'hystérie et l'hypnotisme, il en a décrit les principaux phénomènes, tels que la léthargie, la catalepsie, le somnambulisme ; il a prouvé, qu'on produit chez les personnes à l'aide de l'hypnotisme, les mêmes symptômes qui se retrouvent spontanément chez certains hystériques. Ces effets peuvent être obtenus par la lumière, le son, l'électricité, etc.

(1) Du somnambulisme provoqué. *Journ. de l'Anat. et de la Physiol.*, 1875.

Charcot, en expliquant les phénomènes provoqués chez les hypnotisés, a dépouillé l'hypnotisme du mystérieux et du surnaturel qu'on était tenté de lui attribuer.

En pénétrant ainsi dans le domaine de l'hypnotisme, Charcot préparait la voie à une conception plus nette des rapports de la personnalité avec le monde extérieur, des rapports de la conscience et de la volonté entre elles et avec les phénomènes extérieurs à l'organisme.

Charcot a montré encore les phénomènes si intéressants de la suggestion. Depuis, ses élèves ont développé et approfondi cette question. L'imitation qui joue un si grand rôle dans la production des phénomènes si nombreux de l'hystérie, n'est en somme que la suggestion. Mais c'est surtout comme moyen thérapeutique, que la suggestion est intéressante, comme l'ont démontré MM. Joffroy, Pitres et la plupart des élèves de Charcot.

Voici ce que dit à propos de la suggestion le professeur Joffroy dans une de ses leçons (1) :

« La suggestion peut s'exercer de deux façons différentes, à l'état de sommeil hypnotique ou à l'état de veille. » M. Joffroy expose les graves inconvénients de l'hypnotisme thérapeutique, notamment : l'impossibilité d'endormir les malades et l'aggravation des accidents hystériques qui en résulte souvent ; l'impossibilité de réveiller pendant la séance même la malade, qui est en état de léthargie, etc., et il conclut qu'il faut toujours commencer par la suggestion à l'état de veille et ne recourir à l'hypnotisme que dans la « forme très grave et très tenace de l'hystérie, lorsque la situation est tellement déplorable qu'on n'a plus rien à perdre et qu'en revanche on peut parfois tout gagner ».

Il est donc établi que l'hystérie est une maladie essentiellement psychique. Charcot, pénétré de cette conviction, continua à appliquer à l'étude de cette affection les mêmes procédés d'analyse, que pour les affections organiques matérielles.

Ce grand mouvement n'a pas pris fin par la mort prématurée de Charcot.

(1) *Revue de Psychiatrie*. Paris, juin et juillet 1897. *Hystérie infantile et suggestion hypnotique*, par A. Joffroy (Leçon recueillie par H. Dufour).

MM. Joffroy, Raymond, Pitres, Marie, Ballet, Gilles de la Tourette, et bien d'autres, continuent l'œuvre du maître.

Cette impulsion fut considérable, et ne s'est pas limitée en France, si bien qu'il faudrait tout un volume pour faire la bibliographie des travaux modernes sur l'hystérie.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE (1)

A. — Hystérie.

Ackermann (J.-K.-H.). — *Ueb. Blähungen u. Vapeurs*; *Briefe, hypoch. u. hyst. Personen gewidmet.*, in-4°, Zeitz. u. Naumb., 1794.

Alberti (M.), praes. **G. E. Stahl.** — *De malo hypochondriaco et hysterico*, 61 p., Hal. in-4°, Auch., Haller, *Bibl. méd. pr.*, III, 583, 1703.

Alefeld (G.-L.), resp. **Müller.** *De pathematibus hystericis*, in-4°, Giess, 1767.

Andreae (E.-F.) resp. **R. W. Crause.** — De passione hysterica strangulatoria, 56 p., in-4°, Iéna, 1710.

Andrée (Io.). — *Cases of the epilepsie, hysteric fits and St. Vit's dance*, in-8°, Lond., 1746-1764.

Aymen. — Mercurialis herba in hysteria. Dans : *Hist. de la Soc. roy. de méd.* p. 343, Paris, 1776.

B. — Eine besondere Krankengeschichte (Hysterie). *N. Mag. f. Aerzte*, III, 13-18, Lpz., 1781.

Baldinger (E.-G.). — Mutterkrankheit u. Kriebelkrankheit. *N. Mag. f. Aerzte*, 289-309. Lpz., 1793.

Bankhead (C.). — *De hysteria*, in-8°, Edinb, 1790.

Baumer (Io.-W.). — *Diss. de delirio hysterico*, in-4°, Erf., 1763.

Baumes (Io.-W.) — *Diss. de mali hysterici vera indole et curatione.* Erf, in-4°, 1762.

Behrens (C.-B.). — *De suffocatione hysterica*, in-4°, Helmestadi, 1684.

Belcher (W.). — *De hysteria.* in-4°, 44 p., Edinb., 1793.

Berger (F.-P.). — *Historia singularis morbi hyster. convulsivi gravissimi cum deglutitione diu intercepta.* Act. Helvet., Bas., VII, 36-42, 1772.

Bessel. — *Diss. Momenta quaedem generaliora circa affectionem hystericam*, in-4°, Gott., 1798.

Blackmore (A.). — *A treatise of the spleen and vapours ; or, hypochondriacal and hysterical affections. With three discourses on the nature and cure of the cholik, melancholy and falsies*, in-8°, 284 p., Lond., 1725 ; 2e éd., in-8°, Lond., 1726.

Blumenthal (J. H.). *De ischuria hystero-cystica*, in-4°, Lugd., 1773.

Du Bois (G.). — *De passione hysterica*, in-4°, 19 p. Vindeb., 1765.

Boswel. — *De malo hysterico*, in-8°, 55 p., Edinb., 1766.

Bourdelin. — *An opium hystericis?* in-8°, Paris, 1725.

Boush (G.). — *De hysteria*, in-8°, 26 p. Edinb., 1778.

(1) La plupart de nos documents bibliographiques ont été puisés dans : *Die Literatur der Psychiatrie, Neurologie und Psychologie im XVIII Iahrhundert*, 2te Auf von Doctor Heinrich Laehr, gr. in-4°, Berlin, 1895.

Braun (**J.-J.**). — *De suffocatione hysterica*, in-4°, Erfurti, 1685.

Brisseau. — *Traité des mouvements sympathiques, avec une explication de ceux qui arrivent dans le vertige, l'épilepsie, l'affection hypochondriaque et la passion hystérique*. Valenciennes, in-12°. Impr. Gabriel Henry, 1692.

Brodkorb. — *Diss. de affectione hypochondriaca ac hysterica*, in-4°, Erf., 1772.

Buechner (**E.**). — *De atrocissimo sequioris sexus flagello, s. passione hysterica.* Erf., 1721, in-4°, p. 30.

Buechner (**E.**). — *Terror causa aphoniae*, 636 p. Miscell., 1729.

Buechner -- *Hysteria causa epilepsiae*, 1478 p. Miscell., 1730.

Buechner (**A.-E**). — *Pathologia et Therapia passionis hystericae*, in-4° 24 p. Erf., 1739.

Buechener (**A.-E**). — Resp. **H. D. Brockmann**, *De clavo hysterico*, in-4°, p. 24 Hal., 1751.

Buechner. (**A.-E.**). — *De clavo hysterico*, in-4° Hal., 1757.

Buechner (**A. E.**), resp. **S. G. Sonnenmayer**. — *De vero ortu mali hypochondriaci et hysterici*, in-4°, 33 p. Hal., 1769.

Busch. — Kurze Geschichte e. hyster. Epilepsie. *N. Mag. für Aerzte*, X, 566-70 Lpz., 1788.

Cadwell (**I.**). — *De hysteria*, in-8°, Edinb., 1780.

Camerarius (**R.-I.**), resp. **P. Reck**. -- Diss. de clavo., in-4°, 16 p., Tüb., 1703.

Chanler (**I.**). — *De hysteria*, in-8°, 73 p. Édinb., 1768.

Chastelain. — *Traité des convulsions et des mouvements convulsifs qu'on appelle à présent vapeurs*, I. Amst., Lyon et Paris, in-12°, 1691.

Chauffepié (**P. Sam.**) — *De malo hysterico*. Bat. in-4°, 28 p., Lugd., 1752.

Cheyne (**G.**). — *The English malady ; or a treatise on nervous diseases of all kinds, as spleen, vapours, lowness of spirits, hypochondriacal and hysterical distempers, etc.* In three parts : I. *Of the nature and cause of nervous distempers.* — II. *Of the cure of nervous distempers.* — III. *Variety of cases that illustrate and confirm the method of cure. With the author's own case at large*, 256 p. Lond., 1735 ; Dublin, 1733 ; Lond., 1735, 1739.

Clemens (**S.-F.**), praes. **Depré**. — *De melancolia hysterica*, in-4°, 24 p. Erf., 1727

Cocchins (**A.-C.**). — *Hysteria*. Epist. phys. med., in-4°, 34-36. Paris, 1732.

Conrad (**J.-F.**), praes. Bœhmer. — *De causis cur malum hystericum morbum malo hypochondriaco majorem constituat.*, in-4°, 28 p. Hal. 1772.

Crellius (**J.-Fr.**). — *De melancolia hysterica*, in-4°. Lpz., 1730.

Crell (**Is.-Fr.**), resp. **P. Schacher**. — *De melancolia hysterica*, in-4°, 36 p. Lpz., 1732.

Dufau. — Obs. sur une hystérie vermineuse. *J. de méd.*, etc., XXIX, 120-129. Paris, 1768.

Duvernoy. — *Diss. Theoria vaporum uterinorum*, in-4°. Bas., 1710.

Eickmeyer (**J.-A.**). — *De epilepsia uterina*, in-4°. Traj. ad Rhenum, 1698.

Ferriar (**John**). — *Hysteria*, 111-14. London, 1792.

Fleig. — *Diss. de malo hysterico*, in-4°. Argent., 1750.

Flemyng (**Malcolm**). — *Neuropathia, s. de morbis hypochondriacis et hystericis*, Libri III, *Poema medicum*, in-8°. Eboroci, 1740; in-8°, Amst., 1741.

Frager (**L.**). — *De morbo hysterico sive hypochondriaco*, in-4°, 30 p. Edinb. 1750.

Fürstenau (**J.-H.**). — Affectus spasmod. hystericus. *Act. Ac. Nat. Curr.*, IV, 135 p., 1732.

Gaetke (**J.-P.**).— *De vena porta e porta malorum hypochondriaco splenetico suffocativo hysterico colico hypochondriacorum*, in-4°, 54 p. Hal., 1726.

Gamare. — Obs. sur une maladie singulière (Hyst.). *J. de méd., etc.*, XXXVIII, 432-41 Paris, 1772.

Gehring (**J.-A.-B.**). — *De uteri strangulatu* (*Hyst.*), in-4°. Kil., 1752.

Goubelly, praes. (**F.-C.**) **Bellot**. — *An hystericis insultibus præcavendis musice ?* in-4°, 4 p. Paris, 1771.

Graham (**J.**). — *A short inquiry into the present state of medical practice in consumptions, asthmas, gout in the head or stomach, hysterical, spasmodic, or paralytic affections of the nerves, in every species of nervous weakness, and in cancerous and other obstinate ulcers; and a more elegant speedy, and certain method of cure, by means of certain chemical essences, and aërial, aetherial, magnetic and electric vapours, baths, and applications recommanded.* in-8°, 22 p. Lond., 1776.

Gronut (**R.**). — *De hysteria*, in-8°, 49 p. Edinb., 1783.

Grosmann. — *Diss. de malo hysterico*, in-4°. Giss., 1785.

Guillot, et **Mongin** (**J.-B.**). — *An hystericis volatilia*, in-8°. Paris, 1705.

Hadenius (**A.-L.**). — *De epilepsia hysterica*, in-4°. Ienæ, 1676.

Haecker. — Maniae causa hysteria. In : *Diss. Biga observ.*, Argent., 1768. (Apostema in fronte sanans), in-4°.

Hay (**A.**). — *De affectionibus hystericis et hypochondriacis*, in-4°, 20 p., Lugd. Bat., 1765.

Hees (**J.-F.**). — *De theoria passionis hystericae*, in-4. Ien., 1762.

Hellwag (**J.F.**). — *De passione histerica*, in-4°. Tubingae, 1677.

Heredia (**P.-M. de**) — *Opera omnia.* Anvers, 1°, t. III, 1690.

Hermann (**G.-E.**), resp. **Gotth. H. Efraim.** — De affectu spasmodico-convulsivo a vermibus, so man fälschlich eine Bezauberung nannte. In : *Bresl. Samml. Nat. u. Med. Gesch.* in-8°, Lpz., 1799. Energische Bekämfung geg. Aberglauben u. Zauberei.

Hermann (**A.-X.**). — *De miris mali hysterici effectibus ad naturæ leges interpretandis*, in-4°, 30 p. Wirceb, 1769.

Highmore (**N.**) — *Exercitationes duae quarum prior de passione hystericâ, altera de affectione hypochondriacâ*, 2e éd., in-12°. Ohon, 1660.

Highmore (**N.**). — *De hysterica et hypochondriaca passione, Resp. epistolaris ad Doctorem Willis*, in-4°. Londini, 1670.

Hoffman (**Fr.**), resp. **Fr. jun.** — *De morbi hysterici vera indole, sede, origine et cura, oder von der wahren Beschaffenheit und Ursprung d. Mutter-Beschwerungen*, 45 p., in-4°, obs. I, 4, Opp. III, p. 127. Hall., 1733.

Von der Hoot. — *Hysterie.* Handel. v. h. geneesk. Genootsch, V, 190-228. Amst., 1780.

Van der Hout (**J.**). — *V. e hyster. krankh., welche ausser besonderen Krampfhaften Zufällen mit e. völligen Stumpfheit verknüpft war.* A. d. Holl., in-8°. Lepz., 1784.

Hugo (**J.-G.**). — *De affectibus soporosis*, in-4°. Vitembergae, 1699.

Hulsebusch (**J.-F.**). — *De hysteritide puerperarum*, in-4°, 49 p. Argent., 1764.

Hungerford (**R.-I.-H**). — *De malo hysterico*, in-8°, 63 p. Edinb., 1760.

Isenflamm (**Jac. Fr.**). — *Versuch einiger praktischen Anmerk. üb. d. nerven zur Erläut. verschiedener Krankh. derserben. vernehmlich hypochondrischer u. hystericher Zufälle,* 280 S., in-8°, Auch in : A. D. B. XXV, 302. Comm. Lips. XXIII, 279. Erl., 1774.

Jagelski (**C.**). — *De passione hysterica*, in-4°. Leyden, 1765.

Jarvis. — *Diss. de hysterica affectione*, in-8°. Edinb., 1744.

Jessenwanger (**J.-N.**). — *Diss. sistens morbum hypochondriacum et hystericum*, in-4°, 19 p. Anglipoli, 1778.

Johrenius (**S.-Conr.**). — *Diss. Idolum muliebre in passione hysterica elevatum et excussum*, in-4°. Ien., 1712.

Joly (**H.**). — *Discours d'une estrange et cruelle maladie hypochondriaque venteuse qui a duré onze ans, accompagnée de l'hystérique passion, avec leurs noms, causes signes, accidents terribles et leurs remèdes*, in-8°. Niverd. Paris, 1609.

Juch (**H.-P.**). *Diss. clavus pathologice et pratice consideratus*. in-4°. Erf., 1743.

Junker (**Jo.**). — *De commodis ambiguis matrimonii hystericarum*, in 4°, Hal., 1755.

Keppel (**G.**). *De hysterica passione*, in-4, Traj. ad Rh., 1710.

Kerr. — *De hysteria*, in-8°, 52 p. Edinb., 1794.

van Kessel (**P.**). — *De passione hysteriea*, in-4°, 95 p. Lugd. Bat., 1785.

Kuern (**P.-O.**). — *De malo hysterica*, in-4° 36 p. Bas., 1766.

Lang (**J.**). — *De passione hysterica*, in-4°, 109 p. Vindeb., 1776. Aussi dans : Casual. Opp. II, 249.

Lange (**M.**). — *Traité des vapeurs, où leur origine, leurs effets, et leurs remèdes sont mécaniquement expliqués*, in-12. Paris, 1687.

Leake (**John**). — *Medical instructions towards the prevention and cure of chronic or slow diseases peculiar to women, especially those proceeding from over delicacy of habit called nervous or hysterical ; from female obstructions, weakness and inward decay ; a diseased slate of the womb, or critical change of constitution at particular periods of life.* 3e éd., in-8, 448 p. Lond., 1777.

Leisner (**J. G.**.) pæs. **Stoch** (**J. C.**). — *De malo hypochondriaco et hysterico*, in-4°, 24 p. Ien., 1749.

Lentilius (**R.**). — Eine scorbutisch-hysterische Engbrüstigkeit. *Auserl. med. chir. Abh. d. röm. R. Ak. d. naturf.* XVII, 233-45. Nürnb. 1768.

Lentulus. — *Historia admiranda et prodigiosa inedia Apolloniae virginis, etc.* in-4° Berne, 1604.

Lepois (**Ch.**). — (C. Piso). *Selectiorum observationum et consiliorum de praeteritis. Hactenus morbis liber singularis.* in-4°, Pont-à-Mousson, 1618.

Lessel. — *Diss. Momenta quaedam circa affectionem hystericam*, in-4°. Gött., 1798; auch : 601. p. Gött. Anz., 1800.

Liébaud (J.). — *Trois livres des maladies et infirmités des femmes, pris du latin* in-8°, Berthelin. Rouen, 1649. — (La première édition latine date de 1582.)

Lincke (J.-J.) *De suffocatione hystericâ*, in-4. Francf. ad. Viad., 1678.

von Luce (J.-W.-L.). — *Versuch über Hypochondrie u. Hysterie, ein prakt Hdb. f. angehende Aerzte*, in-8°. Gotha u. Pétersb., 1797. Auch. in ; *J. d. Erfind. Intell. Bl. Nr.* 23 A. L. Z. N°, 371. N. A. D. B. XLVII, 317, 1798. *Salzb. med. chir. Zt.*, I, 377. V. Erg. Bd., p. 84, 1801.

Ludgers (A.). — *De hysteritide*, in-4°, 33 p. Lugd. Bat. 1766.

Ludolff (H.-Ph.), resp. **Fick (Jac.).** — *De malo hypochondriaco et hysterico incolis Saxoniæ inferioris proprio*, in-4°. Erf., 1725.

Ludolff (H.), resp. **Gnuege (G.-L.).** — *De clavo hysterico*, in-4°, 24 p. Erf. 1750.

Lysthenius (J.-F.). — *De suffocatione uterina*, in-4°, Jenae, 1661.

Maigrot. — *An opium hystericis ?* in-4° Paris, 1767.

Mandeville (B.). — *A treatise of the hypochondriac and hysteric diseases.* In three dialogues, in-8°. Lond., 1730.

Manningham (Sir.-R.). — *The symptoms, nature, causes and cure of the febricula, or nervous or hysteric fever, vapours, hypo, or spleen*, in-12°, 112 p. Lond., 1746.

Marinello (G.). — *Les maladies des femmes et remèdes d'y celles en trois livres.* Traduicts en français et amplifiés par Jean Liébaud, in-16°. Paris, 1609.

Marteau. — Obs. sur des vapeurs guéries par le quinquina, et autres anti-spasmodiques toniques et fortincans. *J. de méd.*, XXXII, 25-42, etc., Paris, 1770.

Meinecke (Ad.-N.). — *De hysteria*, in-4°. Helmst., 1792.

Menjotius (A.). — *Dissertationes pathologicae de passione uterina et de dolore, etc.*, S. Mabre Cramoisy, in-4°. Parisiis, 1687.

Metzger. — *Diss. de passione hysterica*, in-4°. Tubingen, 1677.

Meurs. — *Diss. de differentia passionis hystericae a reliquis morbis convulsivis* in-4°. Duisb., 1780.

Millet. — *Diss. an Kinkina hystericis ?* in-8°. Paris, 1726.

Mitchel. (Jos.). — *De hysteria*, in-8°, 42 p. Edinb., 1789.

Mitterbacher. — *Diss. de secretione urinae foeminarum hystericarum et de ea, ut signo adfectionum hystericarum*, etc., in-8°. Prag., 1764.

Mitterbacher. — *Diss. de secretione urinæ fœminarum hystericarum, et de ea, ut signo affectionum earumdem*, in-4°. Prag., 1766. — Aussi In : *Klinkosch. Diss. med. sel.*, in-4°, II, 47-59. Prag., 1793.

Mohring (A. Fr. Frd.). *Diss. sist. cogitata quaedam de malo hypochondriaco atque hysterico.*, in-4°, 19 p. Ien., 1798.

Kan Muysen. — *Diss. de morbo hysterica*, in-4°. Col., 1781.

Nenhaus (F.-A.). — *Diss. colicae hystericae casum cum sua epicrisi*, in-4°, 24 p., Arg., 1769.

Nicolan. — Obs. sur une mélancholie érético-hystérique, accompagnée de con-

vulsions, de délire convulsif, et du dérangement général de toutes les fonctions. *J. de méd.*, etc., IX, 114-132. Paris, 1758.

Nunn (**A**.), resp. **Gottschalk** (**J. Chr.**). — *Pr. de hysterico delirio*, in-4°, 16 p., Frcf., 1713.

Nunn (**And.**). — *Pr. de delirio hysterico*, in-4°, Erf., 1762.

Opizer (**J. N.**). — *Zwey sonderbare Bücher, von der Weiber Natur, wie auch deren Gebrechen und Krankheiten. Aus den bewährtesten, so wol alten als neuern Natur und Artzneykunst Erfahrnen*, etc., in-12°. Altdorffi, 1691.

Osenbrück (**G. F.**) — *De suffocatione hypochondriaca et uterina*, in-4°, Lugd. Bat., 1672

del Papa (**G.**). — Passione isterica, perfida, e solenne in una fœmina, spiritosa. *Cons. méd.*, in-4°, II, 158-173. Roma, 1744.

Perfect (**W.**). — *Cases of insanity, the epilepsy, hypochondriacal affection, hysteric passion and nervous disorders, successfully treated.* 2th ed., *with many additional cases*, in-8°, 217 p. Rochester, 1779, in-8°, 345 p. Rochester, 1787, in-8°., Lond., 1781.

Perry (**Ch.**). — *A mechanical account of the hysteric passion*, in-8°, London, 1755. Aussi : *Comm. Lpz. Suppl.*, Dec., I, 528. *Vogel*, N. Bibl., III, 523.

Perzyna (**L.**). (1742-1812). — *Der Arzt für d. Landmann od. ärzt. Rath f. d. gemeinen Mann in Krankh.*, Kalisch, in-8° (Darin : de hysterica affectione, de epilepsia s. morbo caduco, de paralysi, de hydrophobia, de cephalalgia, de delirio et mentis alienatione, de malaria, de mania, de daemonomania. Ueb. Zauberei u. Hexerei, den bösen Blick u. d. Magie, welche er lebhaft bekämpft, 1793).

de Pinedas (**M.**). — De affectione hysterica. In seinem : *Tract. de febribus*, in-12°, 81-88. Amstel., 1743.

Pomme fils. — Obs. sur un vomissement hystérique. *Rec. pér. d'obs. de méd.*, etc., V, 31-33. Paris, 1756.

Pomme fils. — Lettre sur une maladie accompagnée de symptômes extraordinaires et sur l'efficacité des humectants dans les maladies hystériques. *Rec. pér. d'obs. de méd.* etc., VI, 22-29. Paris, 1757 ; *Ibid.*, XXXV, 1154-7.

Pomme (**P.**). — *Essai sur les affections vaporeuses des deux sexes ou des maladies nerveuses vulgairement appelées maux de nerfs.* in-8°. 6 éd. 3 V., Paris, 1760 ; in-8°. Paris, an VII (1799) ; XII (1804) — Aussi : Comm. Lpz. X, 611. *J. de méd.*, etc., XIV, 195 1760.

Pomme (**P.**). — *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, 521 p. Lyon, 1763 ; 569 p. 1765, 1767, 1776, 1779, 1782, 1799, 1803, in-8°, Engl. v. Beckenhout. Lond., 1777 f ; Italie, Novara, 1792, in-12.

Pomme (**P.**). — *Traité des affections vaporeuses des deux sexes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide une pratique sûre fondée sur des observations.* 2e éd. augmentée de la réponse aux objections de l'auteur des Mémoires de Trévoux, de celle de M. Brun, aux réflexions critiques d'un anonyme, à laquelle est jointe une lettre sur l'abus des remèdes chauds, par M. Le Tellier, in-8°, 3e éd., 521 pp. Lyon, 1767. — Nouv. éd. ou *Maladies nerveuses, vulgairement appelées maux de nerfs.* 595 p. Paris, 1782. — 6e éd., 3 V. Paris, 1799, 1804. —

Anglais : J. BERKENHOUT, in-8°, 347 p. Lond., 1777. — Espagn. : J. Alsinet, in-16°, 388 p. Madrid, 1776, 1786, 1794.

Pomme (P.). *Abhdl. v. d. hyst. u. hypoch. Nervenkrankh. beider Geschlechter od. v. d. Vapeurs* Deutsch V. J. A. GLADBACH, in-8°. Brsl., 1775.

Pomme (P.). — *On hysterical and hypochondriacal disease*. Transl. from the fourth edition, with a preface by John BERKENHOUT, in-8°. Lond., 1777.

Pomme (P.). — *Traité des affections vaporeuses des deux sexes, ou maladies nerveuses, vulgairement appelées maux de nerfs*. 6e édit. 3 T. Paris, an VII (1799), an XII (1800).

Ponticelli (Silv. Ant.). — *Di tre specie d'affezione isterica ed ipocondriaca*, in-8°, Lucca, 1759.

Prietto. — *Diss. de contractura*, in-4°. Buda, 1793.

Purcell (J.). — *A treatise of vapours, or hysteric fits. Containing an analytical proof of its causes, mechanical explanation of all its symptoms, and accidents according to the newest and most rational principles; together with its cure at large*, in-12°. 150 p., London, 1702 ; in-12°, 238 p. London, 1707.

Raulin (I.). — *Traité des affections vaporeuses du sexe, avec l'exposition de leurs symptômes, de leurs différentes causes, et la méthode de les guérir. On y trouve aussi des connaissances relatives aux affections vaporeuses des hommes*, in-12°, 440 p., 2e édit., Paris (in-12, 1re éd. Paris, 1758). — Aussi : Comm. Lpz., VIII, 698, et : VOGEL, V. Bibl., V, 120.

Richardson (C.). —*De malo hysterico*, in-8, 40 p. Edinb., 1763.

Richter (G. C.) præs **Waldschmidt (W. U.)**.— *De mirabili sanatione mulieris Bremensis*, in-4°. Kil., 1721 (*Hystérie*).

Richter, resp. **Meyer (F. G.)** — *De malo hysterico*, in-4°, 28 p. Goett., 1741.

Riedlin. — Hysteriae caussa vermes. In : *Lin. med. cent. observ., hist. experim. et cautelae*, etc., 199 p. Vienn., 1700.

Robertson (Gal.). — *De hysteria*, in-8, 44 p. Edinb., 1790.

Roediger (J. F.), praes. **Schultze**.— *Resolutio casus hysterico epileptici*, in-4°, 38 p. Hal., 1736.

Rostain (A.).— Analyse de la réponse de M. BRUN, aux réflexions sur les affections vaporeuses, ou examen du traité des vapeurs des deux sexes de M. POMME. *J. de méd.*, etc., XXXI, 395-430. Paris, 1769.

Rowley (W.). — *A treatise on female, nervous, hysterical, hypochondriacal, bilious, convulsive diseases, apoplexy and palsy, with thoughts on madness, suicide. In which the principal disorders are explained from anatomical facts, and the treatment formed on several new principles*, in-8°, 521 p. Lond., 1788; Ins. Deutsche v. Fr. Michaelis, in-8°, 616 S. Brsl., 1790.

Rueff (I.-A.), resp. **Sigwart**. — *De casu puellae post mensium suppressionem epilepticae et postea sub fluxu earum difficili hystericae, cum epicrisi*, in-4°, 24 p. Tüb., 1780.

Rymer (I.). — *A tract upon indigestion, and the hypochondriac disease, and upon the atonic or flying gout, with the methods of cure by means of a new remedy or medicine ; and directions for taking it in a variety of cases of nervous affections*

muscular and vascular relaxation, broken constitutions, in malignant and putrid fevers., in-12°, 2e éd., 56 p. Lond., 1785. — 5e éd., *With above fifty-six select cases, chiefly anomalous, of dyspepsy, hysteria, hypochondriasis, the inflammatory and atonic gout, vertigo, apoplexy, falsy*, in-8°, 239 p. Lond., 1789.

Sauvages (Fr.-B.). — *Nosologia*, II, 173. Amsterdam, 1768, (*Ueb. vertigo hysterica*),

Schœnheider (I. H.). — *Morbus hystericus gravissimus cortice peruviano superatus.* Act. soc. med., II, 150-155. Harn., 1779.

Schwab. — *Diss. de contractura*, in-4°. Leid., 1701.

Siess (J.). — *Diss. sistens ideam pathematum hypochondriaco-hystericorum cum singulari huc faciente historia morbi*, in-4°, 30 p. Giss., 1780.

Sievers (S. F. E.). — *Diss. sistens hypochondriacae atque hystericae dispositionis causas nonnullas præcipuas, quas hodiernis maxime temporibus ad ejus modi dispositionem inter mortales plurimum conferre solent.*, I, Helmst., in-8°. Paris, 1793.

Sledenkoff. — *De malo hysterico*, in-4°. Giss., 1785.

Slevogt (J. H.). — *Diss. sistens puerperam suffocationis hypochondriaco-hystericae periculo expositam*, in-4°. Ien., 1761.

Slevogt (J. H.). — *De utero et suffocatione uterina opiniones*, in-4° Ien., 1701.

Slevogt, Resp. **Hahn (L.-A).** — *Puerperam suffocationis hypochondriaco hystericae periculo expositam exponit*, in-4°, 33 p. Ien., 1701.

Smith. — *An apology to the public for practice in hysterical cases, etc.*, in 8, 1775.

Stahl (G.-E.), resp. **Gaetke (J.-P.).** — *Diss. de vena portae, porta malorum, hypochondriaco, splenetico, suffocativo, hysterico, colico, haemorrhoidarium*, in-4°, 54 p. Hal., 1705 (ed. 1694, in-4°). Et. Haller Bibl. med. III, p. 578.

Stahl (Jvo.). — *Diss. de passione hysterica*, in-4°. Erf., 1729.

Stegmayer (Joh-G.). — *De furore hysterico vel uterino*, in-4°, 24 p. Altd. 1713.

Steinhauer (J.). — *De passione hysterica*, in-4, 16 p. Wirceb., 1753.

Van Steveninck (L.). — *De hysterica passione*, in-4° 51 p. Lugd. Bat., 1766.

Storie (G.-H.). — *De hysteria*, in-8°, 31 p. Glasgow, 1786.

Sydenham (Th.). — *Diss. de variolis et morbo hysterico et hypochondriaco* in-8°. Londini, 1682. (En français in *Œuvres*, t. II.)

Sydenham (Th.). — *Opera med.* Genevae, in-4°, 1757. (Hyster. Apopl., I, 257.

Telenge (J.). — Obs. sur l'effet des stomachiques et apéritifs dans les vapeurs hystériques. *J. de méd. etc.*, XXXVI, 434-9. Paris, 1771.

Thunberg. — *Diss. de oleo cajeputi.* Ubs, 4°. Et. in : *Rudolphi, Schwed. Ann.*, Hft. 1, p. 186, 1797 (Contra convulsiones ad epigastriam infantum. Contra hysteriam).

Tode (J.-C.). — *Diss. de morbis spasmodicis, hystericis praesertim*, in-4°. Hafn, 1793.

Trant. — *An passio, vulgo hysterica dicta ab utero?* in-8°. Paris, 1721.

Uven (A.). — *De mali hysterici symptomatum diversitatem ob regionem et vitae regiminis diversitate habita praesertim ratione ad hystericas in Frisia orientali.* in-4e, 37 p. Hal, 1762.

Vater (**A.**). — *Diss. de passione colica et hysterica*, in-4°. Viteb., 1727.

Warburg (**J.-J.**). — Hystérie. *N. Mag. f. Aerzte*, 682-970. Lps, 1775-8.

Wedel (**G.-Wolfg.**). — *Diss. Aegra, strangulatione uteri syncoptica laborans*, in-4°. Ien., 1717.

Wedel (**J. Ad.**), resp. **Haag** (**J.-W.**). — *Diss. de passione hysterica*, in-4°, 28 p. Ien, 1733.

Verner (**Th.**). — *De passione hypochondriaca hysteria dicta*, in-4°, Leid, 1703.

Vesti (**J.**). — *Casus passione hysterica laborantis, ejusque curatio*, in-4°, Erf., 1703, 1704.

Voigt (**J. L. I.**). — *Tractatus medicus Galeno-chymicus, de passione seu affectione hypochondriac authoritate Galeni et Hippocratis suffulsa*, in-4°, Pragae, 1678.

Wahmann (**S.**). — *De suffocatione hystericâ*, in-4°, Jenae, 1687.

Wedel (**G.-F.**). — *Diss. de uteri suffocatione*, in-4°, Jenae, 1674.

Weitz (**J.**). — *De passione hystericâ*, in-4°, Ultra jecti, 1665.

Whytt (**R.**). —*Les vapeurs et mal. nerveuses, hypochondriaques ou hystériques.* A. d. Engl., 2e éd., in-8°, Paris, 1767.

Whytt (**R.**). — *Traité des maladies nerveuses, hypochondriaques et hystériques.* Trad. de l'anglais, 2 t., in-8°, Paris. — WHYTT'S *theor. Schriften*, übers. v. LIETZAN. Brl., 1790.

Whytt (**N.**). — *Beob. üb. d. Natur. u. Heilung der Krankheit die man gemeinlich Nervenübel in gleichen hypoch. u. hyster. Zufälle nennt. Mit Anm. ub. d. Sympathie der Nerven.* A. d. Engl. 3 Ausg., in-8, 410 S. Lpz., 1794.

Willis (**T.**). — *Affectionum quae dicuntur hystericae et hypochondriacae pathologia spasmodica vindicata, contra responsionem epistolarem Nathanael Highmori*, in-16. Lugd. Bad., 1671.

Whytt (**R.**). — 1. *Observations on the nature, causes and cure of those disorders which are commonly called nervous, hypochondric or hysteric.* 2. *Observations on the dropsy in the brain, experiments with opium, lim water, and the effets of blisters*, in-8°. Edinb., 1765; in-8°, 1768. — Franz: 2. v. in-12. Paris, 1767; in-12 1777. — Ins Deutsche: in-8°, 394 S. Lpz. 1766. 3. Aufl. Lpz. 1794. — Ins Hollând in-8°, Rotterd, 1767.

Willis (**T.**). — *Pathologiae cerebri et nervosi generis specimen. In quo agitur de morbis convulsivi et de scorbuto. Opera omnia*, in-4°. Genevae, 1695.

Wilson (**A.**). — *Nature and origin of hysteria*, in-8°, London, 1776. Auch in seinem: *Medical Researches*, etc., in-8°, Lond., 1776.

Wilson (**A.**). — *Med. researches; being an enquiry into the nature and origin of hysterics in the femal constitution, and into the distinction betwen that disease and hypochondriac or nervous disorders comprehending... Together with the substance of a discourse, proving that the motions of the blood and animal fluids do not depend on the impulses of the heart upon the blood, but must be referred to other causes, and particularly to an animal modification of that universal principle which is the common cause of all organisation and of all organical motion in bodies. To which are added, four letters to sir Jacob, on the materiality, density, and activity of light, and on air*, in-8°, Lond., 1777.

De Witte (**A. L.**). — *De hysterica passione*, 1796. In : Louvain, Diss., in-8° IV, 475 Lovan., 1796.

Woesthoven (**A.**). *De morbis soporosis*, in-4°. Lugd. Bat., 1699.

Wolff (**J. P.**). — *De singultu hysterico ab insomnio terrifico excitato.* Act. Ac. nat. cur, IX, 170. Norimb., 1752.

Wolf (**K.**). — *De morbo hypochondriaco et hysterico*, in-8°. Frcf. ad. V, 1799.

Woolcombe (**H.**). — *De hysteria*, in-8°. Edinb., 1778.

Zacchiroli (**M.**). — Isterismo accompagnato da gravi e non ordinari sintomi. *Gior. per serv. a storia roy. d. med.* Venez., 1788, V, 299-302. Traduit in : *Ital. med. chir. Bibl.* II, 1 St., III-17. Lpz., 1794.

— Hysteria caussa epilepsiae. *Bresl. Samml.*, p. 580, 1719.

— Hysterosophia. *Bresl. Samml.*, p. 148. Jan., 1726.

— Hysteria. *Comm. Lit. Nor.*, 1737, p. 386 ; 1741, p. 69 ; 1745, p. 135.

— Armoracia in hysteria verminosa. *Med. Wochenbl.* N. 46, 1781.

— *Das goldene Buch f. Hypochondristen u. f. hyster. Frauenzimmer in Absicht auf ihre Gesundheit*, in 8°, 1784.

B. — Attaques.

Albrechtus (**J.-S.**). — *De morbo convulsivo cum exstasi in virgine 23 annorum. Act. Ac. nat. cur. Nor.*, IV, 417-425. 1737.

Ballonius (**G.**). — *De convulsionibus libellus.* Thevart, in-4°, Paris, 1640.

Baumer. — *Diss. de convulsionibus clonicis*, in-4°. Giss., 1778.

Berger (**F.-P.**). — Historia singularis morbi hyster. convulsivi gravissimi cum deglutitione diu intercepta. *Act. Helvet.*, VII, 36-43, Bas., 1772.

Dubrac de la Salle. — Sur de violens mouvemens convulsifs, occasionnés par le chagrin. *J. de méd. chir.*, etc., VIII, 139-42, Par., 1760.

Gennip (**P.-F.-A.**). — *De convulsione*, in-4°. Lugd Bat., 1616.

Glyta (**J.-G.**). — *Morbum convulsivum a viso spectro exponit.*, in-4°. Ienae, 1682.

Goekelius (**C.-H.**). — *De convulsione ad praxin clinicam accommodata*, in-4°. Ienae, 1683.

Hoffmann. — *Diss. compendiosa et clinica morborum spasmodico convulsivorum praxis cum cautelis*, in-4°. Hal. Et. : *Opp. Suppl.*, II, 1, p. 201, 1702.

Hoffmann (**Fr.**), resp. **Benemann** (**J.-G.**). — *Diss. compendiose et clinice convulsionum praxis cum cautelis*, in-4°, 24 p. Hal., 1707.

De Leeuw (**A.**). — *De convulsione*, in-4°, Traject. ad Rhenum, 1687.

Nebel (**D.-W.**). — *Hippocratis doctrina semiotica de spasmis atque convulsionibus* in-8°, 40 p. Marb., 1791.

Nicolau. — Obs. sur une mélancholie érético-hystérique, accompagnée de convulsions, de délire convulsif, et du dérangement général de toutes les fonctions. *J. de méd.* etc., IX 114-132. Paris, 1758.

Rosaens (**C.**). — *De convulsione*, in-4°, Lugd. Bat., 1621.

Sprœgel (**T.**). — Konvulsionen u. d. Aphonie e. rasendmelanch. Mädchens die

durch Blutfluss geheilt worden. *Phys. u. med. Abhdl. d. Kgl. Ac. d. Wissench.* zu Berlin, II, 188-192. Gothe, 1781.

C. — Léthargie.

Ballonius (Guil.) (de Baillon). — *Opp. Omn.*, studio M. Jac. *Thevart* in lucem edita. 4 Tom. in-4°. Genev. 1762.

In 2 T. p. 175, de lethargo, p. 311 de hypnoticis p. 330 de convulsione. In 3 T. p. 262, de symptomatis hystericis, hypochondriacis et catarrhoricis ; p. 376 de lethargo, syncope et cardialgia ; p. 387, de affectibus hystericis et hypochondriacis ; p. 417, de vertigine et symptomatis melancholiæ et hystericis ; p. 439, de melancholia hypochondriaca pro muliere hysterica ; p. 445, de doloribus hystericis et hypochondriacis. In 4 T., p. 417, de hysterica suffocatione et furore uterino.

De Beauchêne (E.-P.-Ch.). — *Obs. sur une maladie nerveuse avec complication d'un sommeil tantôt léthargique et tantôt convulsif*, in-8°. Amst. et Paris, 1786. Et : *A. L. Z.*, N° 33. 178 f., 1787.

Brady (T.). — An account of an extraordinary sleepy woman. *Med., Obs. Soc. Phys.* I, 280-299. Lond., 1757.

Gontard. — Réflexions crit. sur l'histoire d'une dormeuse extraordinaire, insérée dans le *J. de févr.* dern. 1755. *J. de méd.* etc., III, 285-292. Paris, 1756.

Hayerus (J.-G.). — De virgine exstatica per 24 horarum spatium pro mortua reputata. *Act. ac. nat. cur.*, IV, 128. Norimb., 1737.

Imbert. — Sur un assoupissement extraordinaire (*Ac. roy. de sc. de Par.*, 1713). *Rec. d. mém.*, III, 569. Dijon, 1769.

Jassoy. — Dav., *Diss. de lethargo*, in-4°. Bas., 1703.

Kolb (J.-Dan.). — *De lethargo*, 1703.

Missa. — Lettre sur une dormeuse extraordinaire. *J. de méd.* etc., II, 94-98. Paris, 1755.

Petraeus (H.). — De caro et lethargo. Respondente SAMUELE RUMPLERO, *Nosologia Harmonica*, in-4°, p. 68-69. Marpurgi, 1615.

de Plaigne. — Hist. d'un sommeil extraordinaire, qui a duré deux ans, avec de très courts intervalles. *J. de méd.* etc., XXIV, 164-168. Paris, 1766.

Reenberg (F.). — *De morbis soporosis ; comate somnolento, lethargo, caro et apoplexia ex intemperie sanguinis crassa et frigida oriundis*, in-4°. Hafniae, 1683.

Toss (J.). — *De lethargo*, in-4°, Lugd. Bat., 1617.

Volckammerus (J. G.). — *De lethargo*, in-4°, Altdorffi, 1684.

Wendelstadt. — Siebenwöchentlicher Schlaf (Coma). *J. d. pr. Arzn, u. Wundarzn.*, IV, 434-441, Jen., 1797.

Zanten (J.). — *De lethargo*, in-4°. Lugd. Bat., 1680.

D. — Somnambulisme.

Bell (J.). — *The general and particular principles of animal electricity and magnetism. Showing how to magnetise and cure different diseases, to produce crises, as well as somnambulism, or sleep-walking*, in-8°. Lond., 1792.

Boekman (F.-L.). — Aeusserungen einer Somnambule in der Crise, über magnetischen Schlaf. *Arch. f. magn. u. Somn. Strassb.*, 1787, 2 St., 77-86. Et : *A. D. B.*, LXXXIV, 404, LXXXV, 107, 415; LXXXVII, 177. *Tüb. Anz.*, 1787.

Bohn (J.), resp. **Wipacher** (D.). — *Casus aegri noctambulationis morbo laborantis resolutus*, in-4°. Lps., 1717. Et : Haller, Disp. ad morb. in-4°, VII, Laus., 1760.

Hennings (J. Chr.). — *Von den Träumern und Nachtwandlern*, in-8°, Weimar, 1784. Aussi : *Verhandeling over de droomen en slaapwandelaren*, in-4°. Amst.

Hissmann (Mich.). — *Briefe üb er Gegenst. d. Philosophie*, in-8°. Gotha, 1778 (Ueber Nachtwandler.)

Hofsteter (J. C.). — *De somnambulatione*, in-4°. Halae Magd., 1695.

Hoffmann (Fr.), resp. **Hofsteter** (J. C.). — *De somnambulatione*, in-4°, 2e éd., 8 p. Hal.; (1re éd., 1695), 1705.

Kinderling (J. F. A.). — *Der Somnambulismus unserer Zeit, mit der Incubation u. dem Tempelschlaf u. Weissagungstraum der alten Heiden in Vergleich gestellt.*, in-12°. Dresd. u. Lpz. Et in : *A. D. B.*, LXXXVII, 174, 1788.

Knoll (Io. Chr.). — *Abhdl. eines kürzlich vorgefallenen Nachtwandelns*, in-8°, Quedl., 1747-1753.

Latimer (T.). — *De somnambulatione*, in-4°. Francof. ad Viad., 1689.

Cotichins (J. H.). — *De noctambulis*, in-4°. Gissae Cattorum, 1665.

Meier (G. Fr.). — *Versuch einer Erklärung des Nachtwandelns*, in-8°. Halle, 1758 ; 2 éd., 1768 (*In Körper u. Seele*).

de Meza (S. Th.). — *Compend. medicum practicum per fasciculos distributum.* Vol. I, Fasc. III, Cap. X-XVIII. Hafniae, 1780.

Mezger (Jo. Dn.). — *Pr. quo somnambulismum hodie solemnem perstringit.* 1787. Regiom., in-4°. Et : *Opusc. acad.* Fasc. I.

von Olmen (Jo.-F.). — De somnambulatione, 1786. In : *Louvain Diss.* in-8°, III, 337-45, Lovan, 1796.

Pagani. — *Aggiunta alla storia del somnambulo*, in-4°, Virenza, 1751 Et : *Haller Tagebuch.*, II, 359.

Petetin (J.-H.-D.). — *Mém sur la découverte des phénomènes que présentent la catalepsie et le somnambulisme, symptômes de l'affection hystérique essentielle, avec des recherches sur la cause physique de ces phénomènes*, 1 pt. in-8°, Lyon, 1787. Et : *A.-L.-Z.*, 1787, n° 181.

Pigatti. — *Sonderbare Geschichte des* J. P. Nigretti, *eines Nachtwandlers*, in-8°, Nurnb., 1782. Et : *A. D. B.*, LIV, 385.

Pomarius (S.). — *De noctambulis disputatio, prior.* Respondens Joh. Tabiger, in-4°. Wittenbergae, 1649. *Disputatio posterior, ibid.*, 1650.

Pomme (P.). — *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, in-8°. Lyon, 1763; 521 p., 1765, 569 p.. 1767, 1776, 1779, 1782, 1799, 1803. — Angl. v. : Bechenhout, Lond., 1777. Ital., in-12°, Novara, 1792.

Steffanius (Jac.). — *Diss. de somnambulis.*, in-4°. Bas. 1701.

Tardy von Montravel. — *Versuch üb. d. Theorie des magnet. Somnambulismus*, in-8°. Maynz. Et : *A. L. Z.*, n° 100, 234. 1788.

Theisnerus (J.-J.). — *De ambulatione in somno*, in-4°. Iena, 1671.

Thomé (St.). — *An somnambulis balneum?* 20 p., in-12°. Avenione, 1713.

Thouvenel. — *Suite du traitement magnétique de la dem. N., lequel a servi de base à l'essai sur la théorie du somnambulisme magnétique*, in-8°, 266 p. Lond., 1786.

U. (A.). — *Der Beobachter des thier. Magnet. u. Somnambulism.* 243 S, in-12°. Strassb., 1787.

Weichardt (T. T.). — *De somnambulis.* Epist. ad Ch. S. Langium, data a societate disputatoria Zeuniana, in-4°. Lpz., 1775.

Zwinger. — Diss. de somnambulis. In : *Fasc. diss. med. sel.*, in-4°. Bas., 1702.

Ueb. Somnambulismus (Magnetismus) u. dessen Wahrscheinlichkeit, in-8°. Philad., 1781.

F.-D.-M. — *Essai sur la théorie du somnambulisme magnétique*, in-12°. Londres, 1786.

Die Beobachter des thier. Magnelismus u. Somnambulismus, in-4°. Strassb., 1787 Et : *A. D. B.*, LXXXIV, 426.

E. — Catalepsie.

Albinus (R.). — *De catalepsi*, in-4°. Francof. ad Viad., 1676.

Baumer. — *De vera catalepseos actione ac naturali curatione*, in-4°. Giss., 1776.

Baumer (J.-W.), resp. **Schraffius (G. F.).** — *De exstaseos atque catalepseos differentia*, in-4°, 12 p. Giss., 1776.

Bonté. — Catalepsis. In : *Mém. de la Soc. roy. de méd.*, 1776, p. 45.

Bücher (U. G.). — *De catalepsi*, in-4°, Vitemberge in Sax, 1700.

Delius, resp. **Liebermerster (J.-A.).** — *Catalepsis, effectus rarissimi, historia, causa, curatio*, in-4°. Erl., 1749.

Delius (H. T.). — *De catalepsi diatribe medica.* Ed. alt. in-4°, 36 p. Erl., 1754.

Dionis (Petr.). — *Diss. sur la mort subite, avec l'histoire d'une jeune fille cataleptique*, in-8°, Paris, 1710 ; in-12°, 1718. Aussi : *Haller Bibl. med.*, pr. III, 497.

Dionis (Pierre). — *Sur la mort subite et sur la catalepsie*, 2 éd., in-8°. Paris, 1718.

Dufour. — Catalepsie produite par la métastase d'une tumeur dartreuse. *J. de médec.* etc., LXX, 418-20. Paris, 1787.

Ehlen. — *Diss. de catalepsi*, in-4°. Herbip. 1753.

Fabri (G. L.). — *Tractatus pathologicus de catalepsi*, in-4°, 96 p. Hal., 1780 ; in-8°, 96 p. Hal., 1780. — Aussi : Stoll, Max.. *Heilungsmethode*, J. V., in-8°. Bresl., 1789-98, A. D. B. L. p. 175. Comm. Lpz. XXV, 709.

Fehr (J. M.). — Catalepsis stataria periodica. *Misc. Ac. nat. cur.*, 1682. Norimb., 1682, dec. 2. 1, 1-5. Trad. : *Coll. ac. de mém.*, etc., III, 285-292. Dijon, 1755.

Fitzpatrick (J.). — Catalepsy. *Med. Comm.*, X, 242-46. Lond., 1786.

Gerson. — *Diss. de catalepsi*, in-4°. Lugd. Bat., 1797.

Gerscn (A.-H.). — *De catalepsi*, in-5°. Gott., 1799.

Von Graef (T.). — *De catalepsi*, in-4°. Lugd. Bat., 1676.

Gundram. — *Diss. de catalepsi*, in-4°. Helmst, 1776.

Herzog (J.-G.). — Ueb. e. Catalepsis. *N. Mag. f. Aerzte*, X., 67-70. Lpz., 1788.

Hirschel (L.-E.). — *Gedanken v. d. Starrsucht od. Catalepsis nebst einigen Zusätzen zu den Gedanken, die Handlungsart der hinfallenden Sucht betreffend.* in-12°, 80 S. Brl., 1769.

Iawandt. — Catalepsie. *J. d. prakt. Arzneik. u. Wundarzneik.* IV, 784-95. Iena, 1797.

Iebb (John). — *Select cases of the disorder commonly termed paralysis of the lower extremities*, in-8°, Ie ed., 44 p. Lond., 1782. — *To which is added a case of catalepsy*, in-8°, 74 p. Lond., 1783; 2e éd., in-8°. Lond., 1783.

Khonn (A.). — *De catalepsi*, in-4°. Argentorati, 1622.

Lambergen (T.-A.). — *Diss. sistens puellae catalepticæ historiam et sanationem, necnon de catalepsi nonnulla*, in-4°. 65 p. Lugd. Bat. 1776.

Lan (le). — *Diss de morbo cataleptico*, in-4°. Lugd. Bat., 1781.

Latour. — De catalepsi. *J. de méd.*, p. 349, 1752.

Latour. — Catalepsie. *J. de méd.* etc., III, 349-58, Paris. 1779.

Mangoldt (J.-G.). — *De catalepsi*, in-4°. Basileæ, 1673.

Mazars de Cuzelles. — Catalepsie occasionnée par la terreur. *J. de méd.*, etc., XVI, 131-43. Paris, 1762.

Mettrie (I. O. de la). — *Traité du vertige avec la description d'une catalepsie hystérique.* Rennes, 1737; Par., 1738.

Metzel. — Catalepsie. *Med. chir. Zt.*, I, 139-41. Salzb., 1794.

Michel. — Obs. sur une fille qui, à la suite d'une suppression, tomba en catalepsie et dans un sommeil de deux mois, qui a été guérie par les bains de pieds et les frictions mercurielles. *J. de méd.* etc., XI, 109-116. Par., 1759.

Moebius (P. C.). — *De catalepsi*, in-4°. Ienae, 1671.

Muys (W. W.). — *De catalepsia*, in-4°, 17 p., Traj. ad. Rh., 1701.

Osius (T. G. P.). — *De catalepsi*, in-4°, Marb., 1799.

Petetin (J. H. D.). — *Mém. sur la découverte des phénomènes que présentent la catalepsie et le somnambulisme, symptômes de l'affection hystérique essentielle, avec des recherches sur la cause physique de ces phénomènes.* 1 pt. in-8°. Lyon, 1787. — Et : *A. L. Z.*, n° 181, 1787.

Plaigne (de). — Catalepsie. *J. de méd.*, etc., *XXIII*, 432-43. Paris, 1765.

Postel de Franciere. — Obs. sur la catalepsie. *J. de méd.*, etc., *XX*, 407-19, Paris, 1764.

Pré (J. Fr.) (de). — *Diss. de raro affectu cataleptico*, in-4°. Erf., 1720.

Rehfeld (K. F.). — *Historia morbi singularis epileptico-cataleptici opio potissimum sanati*, in-4°. Gryph., 1788.

Reynel (R.). — *Catalepsy. Phil. Tr.* IX, 216-218. Lond , 1732-44.

Van Rossum. — *De catalepsi*, in-4°. Lovan.

S. A. — *Œuvres.* Nouv. éd. augmentée et imprimée sous ses yeux. 10 V. in-8°, in-12°, Laus., 1788. (V. 8. Traité de l'épilepsie; V. 9. Traité des nerfs et de leurs maladies, de la catalepsie, de l'extase, etc.)

Sauvages (**Fr. B. de**). — De catalepsi. *Hist. de l'Ac. des sc.* ad, 1742.

Schilling (**J.**). — *Aegrum ex amore catalepticum factum proponens*, in-4°, Giessae, 1676.

Schomburgius (**J.**). — *De catalepsi, rarissimo affectu*, in-4°, Ienae, 1690.

Schraff (**G. F.**). — *De vera catalepsiae ratione ac rationali curatione*, in-4°. 32 p. Giss., 1776.

Sigaud de la Fond (**J. A.**). — *Dict. des merveilles de la nature*. Nouv. éd. in-8°, 2 T. 493 et 476 p. Paris, 1790.

Tissot (**S.-A.**). — *Traité des nerfs et de leurs maladies*, 2 vol. in-4°, 2°, Paris, 1778-80, Pt. 2, V. 3.

— *De la catalepsie, de l'ecstase, de l'anaesthésie, de la migraine et des maladies du cerveau*, in-12°, 272 p. Paris, 1783 ; in-12°, Genève, Lausanne, 1784; Avignon, 1800. — All. v. A. Weber, 4 vol. in-8°. Winterthur et Lpz., 1781-3; v. Ackermann, 782-3.

Viale fils. — Catalepsie. *J. de méd.*, etc. XXIX, 131-40. Paris, 1768.

Wedel (**G.-W.**), resp. **Pizler** (**A.**). — *De affectibus soporosis et catalepsi ex epitome praxeos clinicae*, in-4°. Ien., 1708.

Wehrt (**van der**). — *Diss. de catalepsi*, in-4°. Duisb, 1734.

Wehrt (**van der**). — *Diss. de catalepsi*, in-4°. Duisb., 1784.

Wolpert (**G.**). — *De catalepsi*, in-4°. Herbipoli, 1753.

F. — Abstinence et perversion de la nutrition.

Buxtorf (**J.-L.**). — Inedia X dierum in melancholico. *Act. Helvet.* VI, 236. in-8° Bas., 1767.

Detharding (**G.-Chr.**). — *Diss. an homo adultus caeteroquin sanus circa cibum. et potum per dies et noctes XL solis naturæ viribus vitam trahere possit.*, in-4°. Rost., 1721.

Devilliers. — Lettre au sujet d'une fureur utérine, accompagnée d'une abstinence périodique. *Rec. pér. d'obs., de méd.* etc., IV, 337-41. Paris, 1756.

Doebell (**J.-J.**). — *Bericht von Esther Johannsen, u. ihrem zehnjährigen Fasten*, in-8°. Halle, 1724.

Eccles (**J.**). — An extraordinary abstinence ; first, thirty-four days, and soon after fifty-four days. *Med. Ess. et obs. Sos.* V, pt. 2, 471-477 (with a sec. case) 477-480. Edinb., 1744.

Kundmann (**J.-C.**). — Von zween Weibs Personen, da die eine in zehn Jahren weder gegessen noch getrunken, die andere ebener massen 3 Jahre gefastet, u. dieses noch bis dato also continuiret. *Samml. e. Nat. u. Med.*, XXIII, 298-306. Lpz. u. Bud., 1724.

Mackenzie (**A.**). — Women in the shire of Ross living without food or drink. *Phil. Tr.*, LXVII, 1-11. Lond., 1777.

Mercadier. – Lettre sur une jeune demoiselle qui a été environ six mois sans prendre presqu'aucune nourriture. *J. de méd.*, XXIII, 133-141. Par., 1765.

Millard (J.). — Case of a girl, who lived for eigtheen days on a barren moor, and in a cold climate, without any other subsistance but water. *Med. et Phil. Comm.*, IV, dec. 2, 360-362. Edinb., 1790.

Mutzel. — Heilung eines Kranken durch Einimpfen der Krätze. *Med. u. chir. Wahrn* II Samml. S. 60 u. *Löffler, Beitz. z. Arzneiw* I, 26. 27, Lpz., 1791. — (Der Kr. stand starr da, ass nicht, liess durch Schmerz sich nicht erwachen, gab Keinen Laut von sich, brach nur einmal auf 25 gr. tart. em. Am 3 Tage nach der Impfung Fieber, am 8. Krätze, am 9. Wiederkehr der Sprache n. allm. Heilung.)

Percival (F.). – History and cure of a difficulty in deglutition of long continuance, arising from a spasmodic affection of the œsophagus. *Med. Tr. Roy, Coll. Phys.* II, 90-104. 1772. Lond. (1768-71).

Ritter (J. J.) — *De impossibilitate et possibilitate abstinentiae longae in cibo et potu*, in-4° Bat., 1737.

Rügener. — *Diss. de symptomatibus morbosis laesae actionis cibos appetentis*, in-4. Wirceb, 1751.

Sampsonius (H.) — De abstinentia insolita, *Misc. Acad. nat. Curios.*, III (1672), 281. Lips. et Francof., 1681.

Schilver. — An extraordinary case of abstinence, nearly fifteen months in duration. *Lond. M. Rec. and Mag.*, II. 484-89 1799-1800.

Sebiz (Alb.). — *Naehricht v. d. anderthalbjährigen Fusten einer Iungfrau.* in-8, Strassb., 1724.

Taxe. — *Kongl. Vetenskafs Academiens Nya Handlingar.* S. 313. Stockh. 1784, (Ein. Kr. Juni 1778, verliert b. Fieber mit Kopfschm. die Sprache, liegt mit gechlossenen Augen bis Sommer. 1782. Nahrunge ingeflösst. August 1783 erwachter plotzlich, weiss Nichts v. d. Zwichenzeit.)

Vandermonde.— Extrait de deux obs. singulières, l'une sur une abstinence de vingt-six ans, l'autre sur une colique métallique, occasionnée par du pain cuit dans un four où l'on avait fait brûler du bois de treillage. *J. de méd.*, etc., XIII, 158-60. Par., 1760.

Velschius (G. H.). — De abstinentia ementita puellæ Augustanae deprehensa. *Misc. Acad. nat. curios*, III (1681), 47-51 Lips. et Francof., 1672.

Histoire merveilleuse de l'abstinence triennale d'une fille de Confolens en Poitou. En ceste histoire est aussi traicté si l'homme peut vivre plusieurs jours, mois et années, sans recevoir aucun aliment, in-12°, chez J. de Henqueville. Paris, 1602.

G. — **Epidémies.**

Bergen (C. A. resp.) **J. M. F. Muller.** — *De morbo epid. spasmod. convulsivo contagii experte*, in-4° Frcf. ad.V., 1742 — Et *Haller, Disp. ad morb.*, in-4°, I, 75-96. Laus. 1757.

Desgranges (**J. B.**). — Vues méd. sur l'affection convulsive de la maladie de Roanne, cinquième district du départ. de Rhône-et-Loirc. *J. de méd.*, etc., XCIV, 3, 126. 1793.

Hecquet (**Ph.**). — *Le naturalisme des convulsions dans les maladies de l'épidémie convulsionaire*, etc., in-8°, Solothurn, 1733.

Kannegiesserus (**G.-H.**). — De morbo quodam convulsivo epidemice Holsatiam grassante. *Act. ac. nat. cur.*, VII, 108-123. Norimb., 1744.

Ludolff (**H.**), resp. **Blom.** — *Diss. de adfectu spasmodico, vago etc., maligno, epidemico, vernacula, Grübelkrankheit.*, in-4°. Erf., 1756.

Meserey (**de**). — *Méthode de traiter plusieurs maladies épidémiques* (Epil.) in-12°. Paris, 1753.

Moscati (**Pt.**). — Ueb. e. convulsiv. Krankheit im Waisenhause zu Mailand, nebst Meinungen eines Arztes über die Kriebelkrankheit u. eine neue kurmethode für dieselbe. *A. d. Ital.*, in-8°. Wien, 1796. Auch. in : *Nuovo Giornale di Milano*, IX. WEIGEL, *Ital. Bibl.*, III, 2. St, p. 28. *A. L. Z.*, 1796. n° 100. *Salzb. med. chir. Zt.* Nr. 42, 1798.

Rosen (**Eb.**). — *Diss. de morbis spasmod. convuls. epid.*, in-4°. Lund., 1749.

Rosenblad (**E.**). — Morbus spasmodicus convulsivus epidemicus, *Act. med. Suecic*, 1, 207-330. Haleriae, 1783.

Waldschmidt (**W.**), resp. **Scheffel** (**C.-St.**). — *De morbo convulsivo epidemice per Holsatiam grassante raro*, in-4°, Kil., 1717. Aussi : *Haller, Disc. ad. morb.* VII. *Bibl. med.*, pr. III, 608.

Traité de la mélancolie, savoir si elle est la cause des effets que l'on remarque, dans les possédées de Loudun. (Tiré des réflexions de M. DE LA MÉNARDCÈRE sur le discours de M. D. DUNCAN, in-4°. Flèche, 1635.

H. — Sorcellerie, Démonomanie, Magie, etc.

Alberti, resp. **Coruinus.** — *De potestate diaboli in corpus humanum.*, in-4°. Hal 1725.

Albrechtus (**J.-S.**). — De morbo convulsivo cum exstasi in virgine 23 annorum. *Act. Ac. nat. cur.*, IV, 417-425. Nov., 1737.

St-André (**N. de**). — *Lettre au sujet de la magie, des maléfices et des sorciers*, in-8°, Paris, 1735. — Ins Deutsche unt. d. Titel : *Lesenswürdige Briefe v. d. Zauberey*, in-4°. Lpz., 1727. — Aussi in : Anborn, *Magiologia*, in-8°, *Haller Bibl. med.*, pr. IV, 18, 47.

Armistead. — *Diss. de colica Daemoniorum*, in-8°. Ebdinb, 1781.

Baumer (**S.-W.**), resp. **Schraffius** (**G.-F.**). — De ecstaseos atque catalepseos differentia, in-4°, 12 p. Giss., 1776.

Behrends (**I. Ad.**). — *Briefe ub. d. wahre Beschaffenheit des neuinspirirten Feuerbacher Mädchens*, in-8, Frcf., 1768. — Auch : *A. D. B.*, Anh. I-XII, p. 602.

Bohomolee (**J.**). — *Der Teufel in seiner wirklichen Gestalt*, in-8. Warschau, 1772.

Boissier. — *Recueil de lettres au sujet des maléfices et du sortilège avec la remonstrance du parlement de Rouen au sujet de sortilège et autres effets de la magie*, in-8°. Paris, 1731.

Bond (**J.**). — *De incubo*, in-4°, 20 p. Edinb., 1751. — Et : *Smellie*. Thes. med., in-8°, II, 1-24. Edinb., 1785.

An essay on the incubus, or night-mare, in-8°. Lond., 1753.

Bordelon (**L.**). — *Histoire des imaginations extravagantes de Ms. Oufle, causées par la lecture des livres qui traitent de la Magie, des Démoniaques, Sorciers*, etc., in-8°, 2 pt. en 1 vol. av. fig. Amst., 1710.

Bruckmann (**Frz.-E.**). — Ein Hahn kräht aus dem Munde einer behexten Magd., 1744 In : *Hamb. Ber. v. gel. Sachen.*

Bruckner. — *Comment. de magicis personis et artibus*, Cui accedit Schakii. Diss. de probatione criminis magiae, in-4°. Jen., 1750.

Burchardas (**Ch. M.**). — *De morbis magicis*, in-4° 40 p. Kil., 1704.

Chardulliet (**M.**). — *De incubo*, in-4° 24 p. Argent., 1734.

Crollius (**J.-R.**). — *Diss. de incubo.*, in-4°. Marb., 1707.

D'Angis (**von D.**). — *Traité sur la magie, le sortilège, les possessions, obsessions et malefices*, in-12 Paris, 1732.

Detharding (**G.**), resp. **Never** (**Ch. F.**). – *De obsessione cademque spuria*, in-4°. Rost., 1720.

Detharding (**G.**). — *Diss. de obsessione spuria*, in-4°, Rost., 1724.

Eysel (**Jo.-Phil.**), resp. **Rosner** (**J.-M.**). — *De incubo*, 11, I, in-4°., Erf., 1708.

Farmer (**H.**). — *Essay on the demoniacs of the new testament*, 1775. in-8°. Lond., Trad. all. *v. Cœlln.*, in-8°. Bremen, 1776.

Farmes. — *Briefe üb dy Dämonischen in d. Evangelien*, in-8°. Halle, 1783.

Fell. — *Dæmoniacs*, in-8°, Lond., 1779.

Ferrier. — De Dæmoniacis. *Abhdl. a. d. Schriften d. Gesellsch. zur Manchester*, 1, H., Nr. 8. Lpz., 1794.

Forber. — *Diss. de incubo*, in-8°. Edinb., 1788.

Funck (**Ch. B.**). — *Natürliche Magie od. Erklärung v. Wahrsager. u. Zauber künsten.*, in-4°. Mit. 13 Taf. Blr., 1783.

Gerard. — Obs. au sujet d'une fille que l'on a cru possédée, et qui jouit maintenant d'une bonne santé. *S. de méd.* etc., XV, 325-330. Paris, 1761.

Hagedorn (**Ch.-B.**), praes., **Luther** (**Th.**). — *De incubo*, 19 p., in-4°. Kil., 1730.

Hannemann (**J.-K.**). — Puella ecstatica. *Misc. Acad. nat. curios.*, I, 180-183. Norimb., 1682.

Hermann (**G.-E.**), resp. **Efraim** (**Gotth.-H.**). — De affectu spasmodico convulsivo a vermibus, so man fälschlich eine Bezauberung nannte. — In : *Bresl. Samml. v. Nat. u. Med. Gesch.*, in-8°. Lpz., 1729.

Hoepner. — *Acta privata*, in-4° (Daemonomania). Lpz., 1719.

Iuch (**H. P.**), resp. **Moeller.** — *Casus de incubo*, in-4°. Hal., 1736.

Iuch (**H. P.**). — *Diss. sistens casum de incubo*, in-4°. Erf., 1737.

Kiellman (**T. Z.**). — *De incubo*, in-4°. Lugd. Bat., 1739.

Kinderling (**J. F. A.**). — Der *Somnambulismus unserer Zeit, mit der Incubation, u. dem Tempelschlaf u. Weissagungstraum der alten Heiden in Vergleich gestellet*, in-12°. Dresd. u. Lpz., 1788. — Et in : A. D. B., L. *XXXVII*, 174.

Kock (**P. S.**). — De incubo. In : *Louvain, Diss.* in-8° ; *II*, 399-403. Lovan, 1795.

Kraeutermann (**V.**). — *Der curieuse u. vernünfftige Zauber Artzt, welcher lehret und zeiget, wie man nicht allein ex triplici regno curieuse Artzneyen verfertigen sondern auch per Sympathiam et Antipathiam, Transplantationem Amuleta et Magiam naturalem, od. Vermeynte Hexerei die vornehmsten Krankheiten des menschl. Leibes glücklich curiren könne.*, in-8°, 329 S., Frkf. u. Lpz., 1725 ; 320 S., Frkf. u. Lpz., 1725 ; 3, Aufl., 320 S., in-8° ; Frkf., u. Lpz., 1726.

Küffner. — *Diss. de incubo*, in-4°. Prague, 1778.

Kurella (**E. G.**). — *Gedanken von Besessenen und Bezaüberten*, in 8°. Halle, 1749.

L. M. S. L. — *De occulta magico magnetica quorundam curatione naturali tractatus*, in-8°. Deutsch Tr., 1729, 1e éd.. in-8°. Schlemsingen, 1636.

Lange (**S.**), praes. **Eysel** (**J. P.**). — *De fuga daemonum*, in-4°, 24 p. Erf., 1714.

Lindinger (**S.**) — *De Ebraeorum veterum arte medica de daemone et daemoniacis*, in-4°, 184 p. Servestae et Leacoreae, 1774. — Auch in : *Tode*, *Bibl.*, II, Nr 2. 126. p.

Link. — *Ueb. Besessenen in d. evangel. Geschichte*, in-8°. Gotha, 1778.

H. (**M. D. L.**). — *Tractat von magnetischen und sympathetischen Curen*, in-8°, Frkf., 1701.

Martini. — *Diss de daemonomania*, in-8°. Vienne, 1782.

Mead (**F.**). — *Medica sacra or a commentary on the most remarkable diseases mentioned in the Holy scriptures.* Trarsl by F. Stack. Cap. III, Lond., in-8°. Deutsch unt. d. Tittel : *Abhd. v. d. merkwürdigsten Krankh., deren in der hl. Schrift gedacht wird, bes. v. d. dämonischen Kranken oder sog. Besessenen u. Mondsüchtigen.* du Lat., in-8°. Lpz., 1755.

Mohr (**S. M.**). — *Diss. pertractans miros nervorum morbos daemoni subinde attributos. quam una cum adnexis corollariis ex omni parte medicina desumptis*, in-8°. 38 p. Herbipoli, 1768.

Noeller. — *Casus de incubo*, in-4°. Erf. 1736.

Papius. — *Diss. nervorum morbi Daemoni subinde attributi*, in-4°. Wirc., 1768.

Reiche (**J. J.**). — *Unterschiedliche Schriften vom Umfang des Hexen Processus zur ferneren Untersuchungen der Zauberey herausgegeben. Ferner Unfug der Zauberey*, etc. Et : Chr. Thomasius, *Von dem Laster der Zauberey.* Ausdem lat. herausgegeben von J. Reiche. In 2 Bd. in-4°. Halle, 1703-1704.

Romanus (**G. Fr.**). — *De spectris, magis*, etc., in-4° 1703.

Ruibel. — *V. d. Irrthümern ub. d. Besitzung des Menschen vom Teufel.* 1758.

Schelhammer (**G. Chr.**). — *Diss. de obsessis et de morbis magicis*, in-4° Kil. 1704.

Schwager. *Versuch e. Geschichte der Hexenprocesse*, in-8°. Erl., 1784.

Semler (**F. S.**). — *Unständl. Untersuchung der dämonischen heute oder sogen Besessenen, nebst Beantwortung eineiger Angriffe*, in-8°. Halle, 1762.

Simon. — *Nichtigkeit der Hexerei u. Zauberkunst*, Frkf. in-8°. Lpz., 1766.

Sterringer. — *Academische Rede von dem Vorurtheil der Hexerey*, etc., in-8°. *Munchen*, 1766. Von demselben *Betrügende Zauberkunst* etc. München, 1767.

Steuer (**C. F.**). — *De obsessione cademque spuria. Von Besessenen und vor besessen gehaltenen Menschen*, in-4°, 51, 1, Rost. 1724.

Teichmeyer (**H. F.**), resp. **Dextoris** (**D.**). — *Diss. de incubo*, in-4°, 26 p. Ien., 1740.

Thomasius (**Chr.**). — *Kurze Lehrsätze von dem Laster der Zauberey*, in-8°. Halle, 1702.

Tournay. — *Diss. de incubo*, in-8°. Nanceji, 1783.

Varus. — *Diss. de oppressione seu incubo*, in-8°, Jena, 1709.

Westphal. — Joh. Kasp., *Pathologia Daemoniaca, id est observationes circa daemonomaniam et morbos convulsivos*, in-4°. Lpz., Et : *Haller. Bibl. med.*, pr. III, 178, 1707.

Zeitlich. — *Beweis, dass die Besessenen nicht natürliche Kranke gewesen. Urtheil e. altglaübigen Philosophen über die neumodischen Gedanken einiger Ueberklugen der heutigen Welt v. d. wunderbaren Heilung des... des Joh. I.* GASSNERUS, in-8°, 275. S. Schwyz.

I. — Traitement de l'hystérie.

Andry et **Thouret.** — Obs. et recher. sur l'usage de l'aimant en médecine, ou mém. sur le magnétisme animal. *Hist. Soc. roy. de méd.*, pt. II, 531-688, 4 pl. Paris, 1779.

Alsinet de Cortade (**J. A.**). — *Nuevo metodo pare curar flatos, hipocondria, vapores y ataques histericos de las mugeres de todos estados y en todo estado etc.*, in-8°. Madrid, 1776-1786-1794.

Beauchêne (**E. P. Ch. de**). — *De l'influence des effections morales dans les mal. nerveuses des femmes*, in-8°. Paris, 1798.

Bell. — *The general and particular principles of animal electricity and magnetism. Showing how to magnetisi and cure different diseases, to produce crises. as well as somnambulism., or sleep-walking.*, in-8°. Lond., 1792.

Bolten S. (**Chr.**). — *Gedanken von psychologischen Kuren.* 96. S., in-8°. Halle, 1751.

Buchoz. — *Diss. en forme de consultation sur une nouvelle machine pour les fumigations végétabiles dans les maladies des matrices dans les passions hystériques*, in-8°. Paris, 1798.

Buechner (**A.-E.**). resp. **Stockmann** (**J.-C.**). — *De variæ therapiæ necessitate in hypochondriaco et hysterico malo*, in-4°. Hal., 1747.

Camoy. — Electricität gegen Paralyse. *Nouv. mém. de Dijon*, 1. Sem. (p. 70 gegen Epilepsie), 1784.

Chifolian. — Obs. sur les bons effets de l'électricité administrée dans la paralysie. *Journ. de méd.*, etc., LXI, 251-258. Paris, 1784.

Cosnier, Maloët, Darcet, Philip, le Preux, Desessartz et **Paulet** (Rapport de MM.). — *Sur les avantages reconnus de la nouvelle méthode d'administrer l'électricité dans les maladies nerveuses*, in-8°. Paris, 1783.

Franklin (B.). — An account of the effects of electricity in paralytic cases. *Phil. Fr.*, I, pt. 2, 481-483. Lond., 1758.

Gilby (W.). — An account of the good effects of electricity in a case of paralytic affection, serving to prove that, in such cases, the electric sparks should be taken from the muscles which are antagonists of those that are contracted. *Med. Facts et obs.*, II, 102-5. Lond., 1792.

Godar (G. L.). — *Diss. sur la nature, la manière d'agir, les espèces et les usages des antispasmodiques proprement dits ; qui a remporté le prix de l'académie des sc. et belles-lettres de Dijon*, en 1744, in-8°, 150 p. Dijon, Auch: *Comm. Lpz.*, XIV, 412, 1765.

Gmelin (Eb.). — *Untersuch. üb. d. thier. Magnetismus und Behandlungsart, ihn nach gewissen Regeln zu leiten and zu handhaben.* in-8°. Heidelb., 1793.

Graham (J.). — *A short inquiry into the present state of medical practice in consumptions, asthmas, gout in the head or stomach, hysterical, spasmodie or paralytic affections of the nerves, in every species off nervous weakness, and in cancerous and other obstinate ulcers : and a more elegant, speedy and certain method of cure, by means of certain chemical essences, and aerial, aetherial, magnetic and eleetric vapours, baths and applications recommanded*, in-8°, 22 p Lond., 1776.

Hannes. — *Terror contra spasmos.* Act. Magunt. ad 1776, N° 21.

Hart (C.). — An account of a cure of a paralytic man by electricity. *Phil. Tr.* XLIX, pt, 2. 558-563. Lond., 1756.

Hebenstreit (J. E.), resp. **Hebenstreit** (J. Ch.). — *Diss. de antispasticis* in-4°, 11 pl. Lpz., 1752.

Hermbstaedt. — Obs. sur les bons effets de l'électricité dans les paralysies et dans une épilepsie à la suite d'une suppression du flux menstruel. *Act. Soc. de med.*, etc., I, 155-61. Bruxelles, 1797.

Hoffmann (Fr.), resp. **Bauer.** — *De specificis antispasmodicis*, in-4°. Hal., 1704 — Et : *Opp. Suppl.*, I, II, p. 81.

Huyberechts (G.). — De usu electricitatis in curatione paralysis, in-4°, 1792. In: *Louvain Diss.* in-8, IV, 363-7.

Huyberechts (G.). — De usu electricitatis in curatione paralysis. — In : *Louvain. Diss.*, in-8, IX, 363-67. Lovan., 1796.

Imbert (F.), resp. **Bell** (Isen.). — *An paralysi electrisatio?* in-4° Monsp, 1757.

Krazenstein. — *Diss. de ligni quassiae usu medico* (Gegen Hysterie), in-4°). Hafn, 1775.

Ledru (Comus.) — Rapport de M. Cosnier, *sur les avantages de l'électricité dans la catalepsie*, in-8°. Paris.

Ledru (N. P.). Rapp. de M. Cosnier *sur les avantages reconnus de la nouvelle méthode d'administrer l'électricité dans les maladies nerveuses, particulièrement dans l'épilepsie et dans la catalepsie*, par M. Ledru, connu sous le nom de Comus. Ce rapport est précédé de l'aperçu du système de l'auteur sur l'agent qu'il emploie et des avantages qu'il en a tiré. Imprimé par ordre et aux frais du gouvernement, in-8°, Paris, 1783.

Leuthner (J. W. A.).— *Prakt. Heilungsversuche der Mutterdünste durch verschiedenen Gebrauch des gemeinen Wassers*, in-8°, 327 S. Ulm. 1779.

Maclachlan (A.). — Account of the good effects obtained from the calk of zinc, in a hysterical affection. *Med. Comm.* (1785), X, 247-49. Lond., 1786.

Marteau. — Obs. sur des vapeurs guéries par le quinquina, et autres anti-spasmodiques toniques et fortifians. *J. de méd.* etc, XXXII, 25-42. Paris, 1770.

Moritz (Fd.-C.). — *Diss. de convulsionum therapia*, in-4° (per electricitatem), 38 p. Frcf. ad V., 1792.

Nebel (D.-G.), resp. **Schwarz** (F.-J.). – *Progr. de paralysi membrorum, tum superiorum, tum inferiorum, electricitatis ope sanata*, in-4°. 3, 1. Heidelb., 1778.

Pech. — *Précis historique d'une cure extraordinaire de contracture par l'électricité*, in-8°. Riom, 1788. — Et : Hufeland, N. Ann. I, 385.

Petetin. — Obs. sur les effets de l'électricité dans le traitement de la catalepsie, du tétanos et de l'asthme convulsif; symptômes de l'affection hystérique essentielle. *Rec. act. Soc. de santé de Lyon*, I, 230-72, 1798.

Reinhold. — *Diss. de aconito napello*. in-4°. Argent., 1769.

Rese. — *Diss de nuce vomica*, in-4°. Ien., 1788.

Kuer. — *Diss. de corticis Peruviani vi antispasmodica*, in-4°. Arg., 1787.

Sans (l'abbé). — *Guérison de la paralysie par l'électricité, où cette expérience physique a été employée avec succès dans le traitement de cette maladie regardée jusque à présent comme incurable,* 150 p., 1 pl., Paris, 1772, in-12°. Ins Deutsche v. Ch. Theun, in-8°, 251 S., 4 pl. Augsb., 1780.

Sans. — *Guérison de la paralysie par l'électricité*, in-12°. Paris, 1778. Aussi : Extr. des Reg. Soc. roy. de méd., etc., dans *J. de méd.*, etc. XLIX, 498-501. XXXVII, 483, t. I, p. 285. Paris, 1778.

Sans. — *Guérison de la paralysie par l'électricité*, in-12°, 150 p. Paris, 1782.

Smith (J.-C.). — *De paralysi*, in-4° 144 p. (Heilmittel Electricitat Edinb., 1764.

Spry (E.). — *Account of a loched jaw, and paralysis, cured by electricity. Phil. Tr.* LIII, 88-91, I, No 10. London, 1767.

Teske (J. G.) The case of a paralytic patient cured by an electrical application. *Phil. Tr.*, p. I, 179-185. Lond., 1759.

L'électricité dans les paralysies. *Mém. de l'Acad.* 40 p., 16 p., 1749.

Nicotiana in Clystere mulieri hystericae perniciosa. *Act Helvet.*, V, 330. Bas., 1762.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE LEMALE ET Cie, HAVRE





IMPRIMERIE LEMALE ET Cie, HAVRE


COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
0052849503